LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

NUMÉRO 4 – OCTOBRE/NOVEMBRE 2012 – BIMESTRIEL

NUMÉRO 4

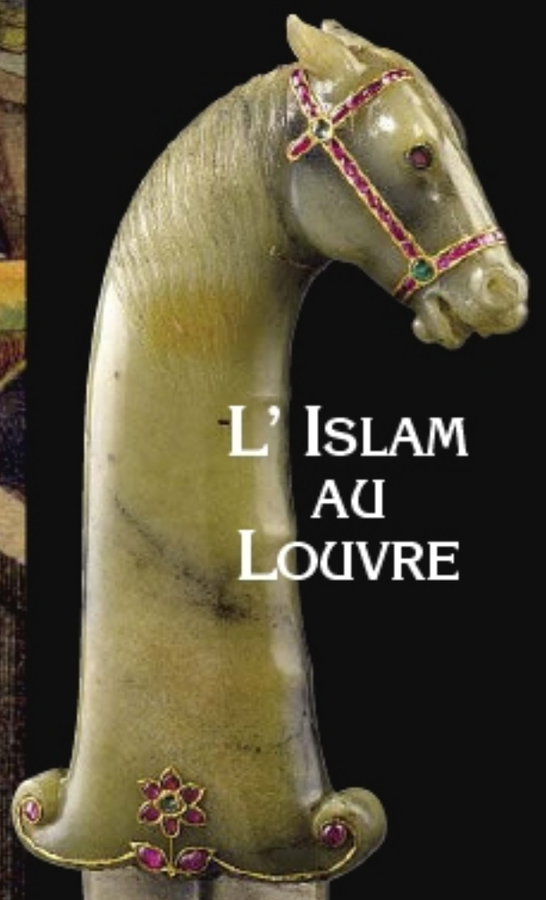
Les programmes à la loupe. Louis XIV, Napoléon, les maréchaux de la Grande Guerre : les déclassés de l'histoire de France

La vérité sur l'Histoire à l'école

Michelet, Dumas, Lavisse, Malet et Isaac, Bainville, Furet, Nora : vie et mort du roman national

CE QUE RÉVÈLE L'AFFAIRE LORÀNT DEUTSCH

LEPTIS MAGNA, LA ROME DES SABLES



L'ISLAM AU LOUVRE

BEL: 7,80 € - CAN: 14 $C - CH: 11 FS - DOM: 8 € - LUX: 7,60 € - MAR: 75 DH - NL: 8 € - PORT CONT: 8 €

M 05595 - 4 - F: 6,90 € - RD

VOUS ÊTES BIEN SUR RADIO CLASSIQUE AVEC ALAIN DUAULT

Photo : © Radio Classique / Laurent Rouvrais

16H00-18H00 :
Duault Classique

N°1 SUR LE CLASSIQUE

radio classique

PARIS 101.1 FM

Toutes les fréquences sur radioclassique.fr / Téléchargez l'application iPhone Radio Classique

© BLANDINE TOP.

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

FILS DE PERSONNE

Héraclite ne s'est jamais baigné deux fois dans le même fleuve : il a eu de la chance. Le métier de journaliste a au contraire parfois quelque chose de décourageant. Le lecteur est curieux de ce qui est nouveau, jamais vu, sans précédent, dit-on. L'observateur ne l'est pas moins. Il aimerait décoiffer, surprendre, avec des vues révolutionnaires, des phénomènes inédits, des faits nouveaux, des perspectives saisissantes. Doit-il se taire quand rien ne change, pour s'éviter d'être lassant ?

L'enseignement de l'histoire est malade en France. Alain Decaux avait tiré, le premier, le signal d'alarme. C'était dans *Le Figaro Magazine*, en 1979 : il y a trente-trois ans. *L'Histoire* et *Le Monde* avaient réagi quelques mois plus tard à l'unisson. Le sujet avait même enflammé, pendant quelques semaines, le Parlement. En 1982, une commission universitaire avait été chargée de se pencher sur la question. Les ministres avaient pris l'affaire à bras-le-corps. Il y avait eu des allocutions, des allocations. Des émissions, des émulsions : ce qu'on appelle, en France, une « prise de conscience ». Trente ans plus tard, l'histoire se porte comme un charme : dans les vitrines des librairies, sur Internet, au cinéma, à la télévision, dans les kiosques. Pour le meilleur et pour le pire, mais c'est la loi du genre. Des écrivains y puisent des sujets de roman. Des cinéastes y trouvent l'occasion de produire leurs comédiennes en robes à panier et chapeaux à rubans. Des réalisateurs y projettent leurs propres obsessions. Elle inspire les plus cultivés de nos politiciens, qui en tirent argument pour justifier leurs politiques, stigmatiser leurs adversaires, fermer la bouche à leurs contradicteurs quand il ne s'agit pas seulement d'épater l'électeur bienveillant. L'histoire est partout, sauf là où elle devrait être : à l'école, au collège, au lycée, où elle n'est pas sortie de la crise qui l'affecte depuis la fin des années 1960. La rentrée scolaire n'a pas été seulement marquée par la publication de nouveaux manuels qui prennent en compte la énième réforme des programmes : elle a vu une nouvelle avalanche de livres dénonçant l'ampleur du désastre.

Le réquisitoire, légitime, ne va pas quelquefois sans exagération, et il arrive que la passion, la caricature l'emportent sur la précision. Non, Louis XIV et Napoléon n'ont pas « disparu » des programmes. Ils n'en ont pas moins été déclassés par l'accumulation des objectifs contradictoires, l'ambition démesurée de donner aux élèves les repères essentiels de l'histoire de France en s'assurant de leur ouverture au monde par le saupoudrage de quelques vues sur les autres civilisations; en les initiant, en même temps, à l'histoire de l'art par quelques fenêtres ouvertes sur les œuvres des artistes qui ont illustré leur siècle; en leur donnant en outre un aperçu de l'histoire des idées et des religions par la connaissance des origines du judaïsme, du christianisme et de l'islam; en leur faisant connaître, enfin, les plus récents développements du monde contemporain, le fonctionnement de l'économie mondialisée, la marche de nos institutions. Vaste programme auquel ne manquent guère que les heures de cours nécessaires à sa mise en œuvre : une heure et quart par semaine, dans la plupart des cas, au collège! L'histoire de France n'a pas été à proprement parler « remplacée » par celle de l'empire du Monomotapa, de l'Inde des Gupta ou de la Chine des Han. Elle n'en a pas moins été la victime d'un snobisme qui a conduit à importer dans les classes les orientations de l'école des Annales (sans doute légitimes à bac + 5), sacrifiant la chronologie aux approches transversales; de préjugés qui ont mené à préférer l'histoire des peuples à celle des grands hommes ou des grands événements (l'annexion d'une province, le sort d'une bataille ne changeant pas le niveau de vie des paysans). Elle a été la proie d'une pédagogie qui a enfoui la leçon et, avec elle, la transmission des faits, des dates, des connaissances, sous un déluge de documents supposés attiser la curiosité des élèves; de partis pris qui aboutissent à privilégier les occasions de repentance pour de jeunes Français appelés à prendre conscience de tout ce qui sépare leur passé de l'idéal que leur propose le monde contemporain.

Le résultat est celui que l'on peut attendre de tout apprentissage fondé sur le picorage, la diversité, le zapping, l'abondance pour l'abondance : une absence de cadre, de structure, qui interdit l'ordonnancement des connaissances et la formation d'une culture générale susceptible d'aiguiser le discernement. La méfiance à l'égard d'un passé qui n'a que trop tardé à accoucher l'individualisme triomphant des nouveaux citoyens du monde.

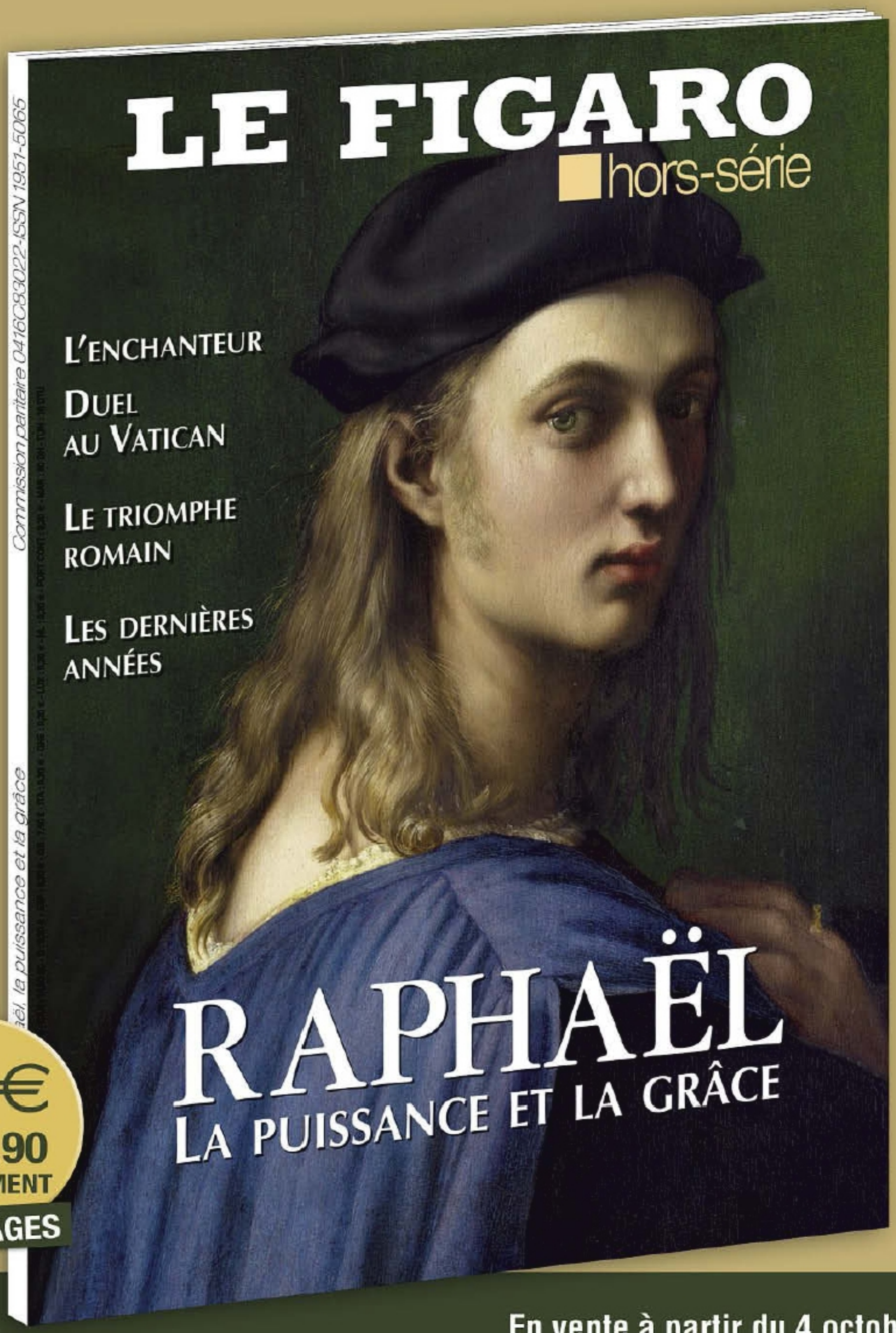
Le président de la République a récemment appelé les Français au patriotisme. Mais la solidarité avec les vivants ne saurait se fonder que sur le sentiment d'une même appartenance. Nous ne sommes pas fils de personne : des enfants trouvés réunis par contrat autour d'un idéal commun. Moins encore des mendiants rassemblés au hasard d'une distribution de pain. Nous sommes les descendants de ceux qui nous ont précédés, engendrés et qui nous ont légué un héritage à prolonger, à partager parfois avec ceux qui en ont assumé les richesses et adopté les disciplines, à transmettre toujours à ceux qui nous suivront. Le patriotisme est l'amour de la terre des pères. Il se nourrit, dit Renan, du souvenir des grandes choses que l'on a faites ensemble. Il ne peut naître de la diffamation systématique de notre histoire. Il ne peut survivre non plus à sa méconnaissance. A un pays dont on a négligé de faire connaître les grands hommes, les gloires, les défaites; une histoire dont on a refusé d'exalter les beautés, les exemples, il est vain de demander de manifester son attachement. Un arbre sans racines va où le vent le porte. Une fabrique d'amnésiques ne produit que des voyageurs sans bagages.

LE FIGARO HISTOIRE

COMITÉ SCIENTIFIQUE. **Président : Jean Tulard**, de l'Institut. **Membres : Jean-Pierre Babelon**, de l'Institut ; **Marie-Françoise Baslez**, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Simone Bertière**, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; **Jean-Paul Bled**, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Jacques-Olivier Boudon**, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Maurizio De Luca**, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; **Jacques Heers**, professeur émérite (histoire médiévale) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Nicolaï Alexandrovitch Kopanev**, directeur de la bibliothèque Voltaire à Saint-Pétersbourg ; **Eric Mension-Rigau**, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; **Arnold Nesselrath**, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; **Dimitrios Pandermalis**, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes; **Jean-Christian Petitfils**, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; **Jean-Robert Pitte**, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne, délégué à l'information et à l'orientation auprès du Premier ministre ; **Giandomenico Romanelli**, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; **Jean Sévillia**, journaliste et historien.

« LORSQU'IL FERMA LES YEUX, LA PEINTURE RESTA PRESQU'AVEUGLE »

GIORGIO VASARI



En vente à partir du 4 octobre

Chez votre marchand de journaux et sur www.lefigaro.fr/boutique

Au Sommaire

Actualité de l'histoire

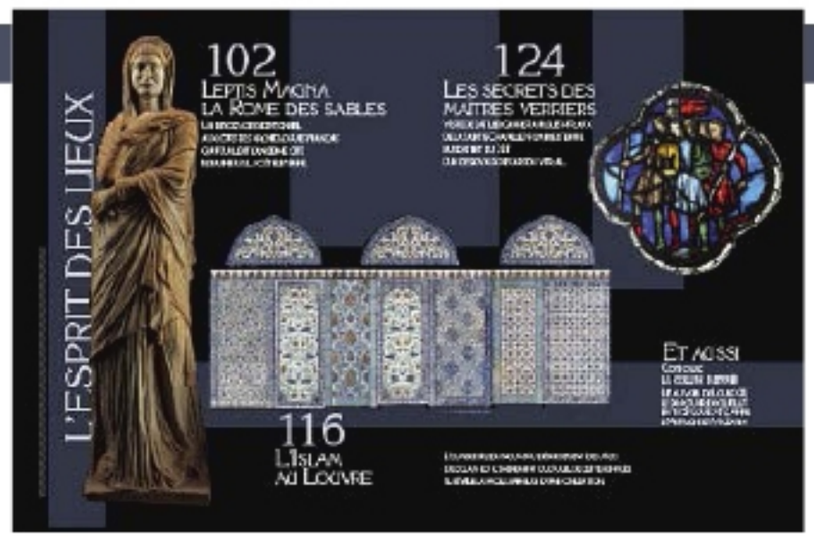
8. Ce que révèle l'affaire Métronome *Par Laurent Dandrieu*
16. Historiquement incorrect *Par Jean Sévillia*
18. Lépante, le pape, le roi, le doge et le sultan. *Entretien avec Alessandro Barbero Propos recueillis par Frédéric Valloire*
24. Côté livres
32. A l'école de l'histoire *Par Jean-Louis Thiériot*
34. Expositions *par Albane Piot*
40. Patrimoine *Par Sophie Humann*

En couverture

44. Les orphelins de l'histoire *Par Philippe Maxence*
54. Défendre l'histoire est un combat *Entretien avec Hubert Tison Propos recueillis par Michel De Jaeghere et Vincent Tremolet de Villers*
58. Les déclassés de l'histoire de France *Par Marie-Amélie Brocard*
70. Vie et mort du roman national *Par François-Xavier Bellamy*
80. La longue marche des programmes d'histoire
82. Les historiens des origines *Par Jean-Louis Thiériot / Illustrations de Stéphane Heuet*
90. L'école des loisirs
94. L'histoire hors les murs *Par Vincent Tremolet de Villers et Albane Piot*

L'esprit des lieux

102. Leptis Magna, la Rome des sables *Par Geoffroy Caillet*
112. Cotignac, la colline inspirée *Par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz*
116. L'Islam au Louvre *Par Albane Piot*
124. Les secrets des maîtres verriers *Par Sophie Humann*
130. Avant, Après *Par Vincent Tremolet de Villers*



En partenariat avec radio classique

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann 75009 Paris.
Président **Serge Dassault**. Directeur Général, Directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

Le Figaro Histoire. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Vincent Tremolet de Villers**.
Grand reporter **Isabelle Schmitz**. Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**.
Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**.
Editeur **Lionel Rabiet**. Chef de produit **Emilie Bagault**. Directeur de la production **Sylvain Couderc**.
Chefs de fabrication **Philippe Jauneau** et **Patricia Mossé-Barbaux**. Responsable de la communication **Olivia Hesse**.

Le Figaro Histoire. Commission paritaire : 0614 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.
Rédaction 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **Figaro Médias**.
Président-directeur général **Pierre Conte**. 14, boulevard Haussmann 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Photogravure **Digamma**. Imprimé par Roto France, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes (France). Septembre 2012. Imprimé en France/Printed in France. **Abonnement** un an (6 numéros) : 29 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Avec la collaboration de Laurent Dandrieu, Frédéric Valloire, Philippe Maxence, François-Xavier Bellamy, Henri-Christian Giraud, Roselyne Canivet, Marie-Amélie Brocard, Jean Sévillia, Jean-Louis Thiériot, Geoffroy Caillet, Jean-Louis Voisin, Priscille de Lédinghen, Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, Sophie Humann, Blandine Huk, secrétaire de rédaction, Valérie Fermandois, maquettiste, Benjamin Nicolle, iconographe. EN COUVERTURE. © Collection particulière. © François Bouchon/Figarophoto.com. © Gilles Mermet/La Collection. © musée du Louvre, dist. RMN/Hugues Dubois.

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© RUE DES ARCHIVES/TAL.

8 Ce que révèle l'affaire Métronome

Le succès inouï du livre de Loràn Deutsch soulève la polémique. Derrière la dénonciation d'approximations qui relèvent de la loi du genre, se dessine la mise en cause d'une vision politiquement incorrecte de l'histoire.

18 Entretien avec Alessandro Barbero

Dans son magistral récit de la bataille de Lépante, l'historien met en lumière la rivalité de l'Espagne, de Constantinople et de Venise en Méditerranée.

© PHOTO FÉLICIEN DELORME/FLAMMARION.

© GALERIE KLOVIÇEVI DVORI.

34
Une saison parisienne

La construction de Paris, la décoration de ses églises, la vie artistique sur la colline de Montmartre, plusieurs expositions cet automne célèbrent la capitale, tandis que les évocations de l'Orient et de la Croatie ont les attraits des plus belles invitations au voyage.

Et aussi

Historiquement incorrect
Côté livres
À l'école de l'histoire
Patrimoine

Par Laurent Dandrieu

Ce que révèle l'affaire *Métronome*

Colossal succès de librairie depuis sa parution en 2009, *Métronome* de Loràn t Deutsch est accusé de diffuser une vision « orientée » de l'histoire. La polémique en dit surtout sur les canons de l'historiquement correct.

« *On ne peut pas sortir de l'ombre, même un peu, sans exciter la haine de beaucoup* », disait Paul Valéry. La justesse de cette maxime n'aura pas manqué de frapper Loràn t Deutsch, à qui l'incroyable succès rencontré par son premier livre, *Métronome*, qui conte *« l'histoire de France au rythme du métro parisien »*, aura valu cet été d'être rattrapé par la polémique, suscitant des critiques acerbes sur Internet, mais aussi un débat très politisé au conseil de Paris, où Alexis Corbière, secrétaire national du Parti de gauche et l'un des principaux lieutenants de Jean-Luc Mélenchon, est parti en guerre contre cet ouvrage *« orienté »*, qui présenterait de l'histoire une *« lecture idéologique »*, sommant la Mairie de Paris de cesser de lui dérouler le *« tapis rouge »* – un tapis rouge au demeurant bien modeste : une médaille décernée au comédien par la Ville en 2010, quelques invitations à donner des conférences dans des écoles parisiennes – invitations qui ne dépendent que du rectorat, pas de la Mairie.

Quand il n'était qu'un modeste ouvrage tiré à 5 000 exemplaires, et jusqu'à ces derniers mois encore, le livre faisait l'unanimité : *« ultrapédagogique »*, selon *Télérama*, *« récit enlevé »*, pour *Libération*, *« un pavé d'une science impressionnante »*, d'après *Le Nouvel Observateur*… Mais *Métronome* n'est plus seulement un livre, c'est un phénomène, porté par le bouche-à-oreille et la notoriété de son auteur, « bon client » des plateaux télévisés où sa gentillesse, son débit de pile électrique et sa gouaille de titi parisien font merveille : 1,5 million d'exemplaires vendus depuis septembre 2009, auxquels s'ajoutent les 500 000 exemplaires de l'édition illustrée et le million de spectateurs réunis par chacun des quatre volets de l'adaptation télévisée réalisée par France 5, aujourd'hui disponible en DVD. On comprend que la « petite entreprise » de Loràn t Deutsch ait donné des aigreurs à des conteurs plus obscurs, guère heureux de voir ce néophyte sans aucune formation historique – qui avoue, dans sa dédicace, avoir découvert l'histoire

FLÂNERIES Le comédien Loràn t Deutsch *(à droite)*, au Panthéon. Son *Métronome* déclenche la polémique, après avoir rencontré un formidable succès d'édition. En haut : *Plan de Paris vers 1530*, par Georg Braun, 1599 (Paris, BnF).

© RUE DES ARCHIVES/TAL. © FRANÇOIS BOUCHON/FIGAROPHOTO.COM.

LÉGENDES POPULAIRES A droite : *L'Ouverture du cercueil d'Henri IV en 1793*, par Jean-Baptiste Mauzaisse, XIXe siècle (Pau, musée du Château). La légende prétend que Robespierre aurait arraché des poils de la barbe du roi exhumé. Ci-dessous : octobre des *Très Riches Heures du duc de Berry*, avec le château du Louvre au fond, par les frères Limbourg, XVe siècle (Chantilly, musée Condé). En bas : martyre de saint Denis, vision de saint Rieul et saint Denis portant sa tête, *Vie de saint Denis*, XIIIe siècle (Paris BnF).

grâce aux films de «La Dernière Séance» d'Eddy Mitchell –, leur damer le pion sur leur terrain. A faire l'école buissonnière, on encourt toujours la colère des pions…

Rien ne prédisposait en effet Loränt Deutsch à connaître la gloire avec un livre d'histoire. Né Laszlo Matekovics, le 27 octobre 1975, à Alençon, de père hongrois et de mère française, il ne manifeste durant son enfance à Sablé-sur-Sarthe qu'une seule passion : le football. Passion qui le conduira jusqu'à la filière sport études et le centre de formation du FC Nantes. Mais un physique trop chétif a raison de cette vocation, et l'adolescent transfère ses ambitions sur son autre rêve : devenir policier. Malgré une licence de philo, un échec aux examens ne lui permettra pas davantage d'accomplir ce rêve-là. Entre-temps, à 15 ans, le petit provincial qui, pour rejoindre le domicile de ses grands-parents, traversait toujours Paris les yeux grands ouverts d'émerveillement, est venu y vivre. C'est là qu'il fera ses premiers pas sur les planches, au Théâtre Mouffetard. Il y prend surtout l'habitude d'arpenter les rues de la capitale à la recherche de traces de son histoire. Curieux obsessionnel, il a épinglé sur un mur de sa chambre un grand plan de Paris dont il passe au Stabilo les rues, une par une, à mesure qu'il les a explorées. C'est de cette déambulation, autant que de sa boulimie de lectures, qu'est né ce livre, *« un livre que j'ai écrit avec mes pieds »*, s'amuse-t-il.

Entre-temps, l'aspirant footballeur est devenu comédien : séries télé, publicités, cinéma où il semble un temps abonné au rôle *« du petit mec de banlieue qui réconcilie Paris avec sa couronne »* qu'il a incarné dans son premier film, l'oubliable *Le Ciel, les oiseaux… et ta mère !* en 1999. En 2005, sa carrière prend un nouveau tournant quand Jean Piat lui propose d'incarner Mozart sur scène, dans *Amadeus*. Depuis, il a prêté son visage enfantin à Fouquet, La Fontaine ou Jean-Paul Sartre, ravi de pouvoir ainsi marier son métier et son goût pour l'histoire. Sans cesser un instant de jouer les piétons de Paris.

Cette passion pour la capitale finit par devenir l'une des marques de fabrique de Loränt Deutsch. Un jour, à la télévision, Marc-Olivier Fogiel le soumet à un quiz sur les rues de Paris : il fait un sans-faute. Devant son poste, l'éditeur Michel Lafon a une illumination : il faut lui commander un livre sur la capitale. *Métronome* est né.

La forme du livre découle directement de la façon dont son auteur a découvert Paris : en déambulant. *Métronome* n'est pas une énième histoire de Paris, c'est une flânerie

© THE BRIDGEMAN ART LIBRARY. © BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE/BNF.7839564. © RMN-GRAND PALAIS/RENÉ-GABRIEL OJÉDA.

qui évoque vingt siècles de roman national au gré des stations de métro qui lui tiennent lieu de feuille de route : vingt et une stations, une par siècle, de *Cité*, pour raconter la naissance de la ville, à *La Défense*, pour évoquer sa modernité, en passant par *Notre-Dame-des-Champs*, pour évoquer le martyre de saint Denis, *Invalides*, pour le Grand Siècle, ou *Bastille*, pour la Révolution… Deux mille ans d'histoire de France balayés en 380 pages : les détracteurs de l'ouvrage ont beau jeu de dénoncer ses lacunes, ses ellipses, ses raccourcis. S'il a beaucoup lu et s'est beaucoup documenté, Loránt Deutsch n'a pas prétendu faire ouvrage d'érudition, mais emmener le lecteur sur ses pas pour lui apprendre à traquer les traces de l'histoire présentes tout autour de nous, piétons

CE QU'ON REPROCHE ENCORE À *MÉTRONOME*

Deux erreurs factuelles

- **Avoir fait mourir Vercingétorix trois ans après sa capture, au lieu de six.**
- **Avoir fait un lien entre les invasions des Goths et la naissance de l'architecture gothique. L'appellation, péjorative, n'apparut en réalité qu'au XVI^e^ siècle sous la plume de Vasari pour stigmatiser un art barbare par rapport à celui de la Renaissance.**

L'utilisation de légendes populaires

- **Avoir raconté à l'indicatif le miracle de saint Denis qui, après avoir été décapité, se serait relevé et se serait mis à marcher, la tête entre les mains.**
- **Avoir cité Mérovée sans relever que son existence est désormais contestée.**
- **Avoir évoqué les *« amours supposées »* de Dagobert et d'Eloi comme explication possible de *« la culotte à l'envers »* du bon roi : mais Loránt Deutsch ne les présente aucunement comme une réalité.**
- **Avoir repris à son compte le « mythe » des rois fainéants, qui aurait été inventé par Eginhard, biographe de Charlemagne, pour valoriser les Carolingiens.**
- **Avoir cité – comme une simple hypothèse, pourtant – la théorie farfelue selon laquelle Jeanne d'Arc serait la demi-sœur de Charles VII.**
- **Avoir mis dans la bouche d'Henri IV le fameux *« Paris vaut bien une messe »*, qui est légendaire.**

Quelques raccourcis trop rapides

- **Avoir employé l'expression « monarchie absolue » à propos de Philippe le Bel, alors qu'elle n'a été utilisée qu'à partir du XVI^e^ siècle.**
- **Avoir écrit qu'Henri de Navarre *« monte sur le trône en 1594 sous le nom d'Henri IV »*, alors qu'il était formellement roi depuis la mort d'Henri III, en 1589. Reste que ce n'est qu'en 1594 qu'Henri IV put être sacré à Chartres et sa royauté unanimement reconnue.**

© AKG-IMAGES.

distraits, qui passons si souvent devant un vestige de la muraille de Philippe Auguste ou un souvenir de l'épopée de Jeanne d'Arc sans même nous en apercevoir. Résumé rapide et vivant, écrit dans un style qui ne vaudra pas à l'auteur sa place dans les histoires de la littérature mais alerte, le livre, qui a le mérite d'une grande clarté, est truffé d'anecdotes, méconnues ou surprenantes. On y découvre ainsi que l'origine de Lutèce n'est pas sur l'île de la Cité, mais à Nanterre; on encore que de la Bastille détruite par les révolutionnaires subsiste un cachot, ignoré de tous, caché dans les caves d'un restaurant…

Métronome a les défauts de ses qualités : sa clarté se paie de simplifications, sa vivacité d'approximations; le goût de l'anecdote vivante a conduit Loránt Deutsch à les piocher aux sources les plus diverses, sans trop se soucier de savoir si elles n'étaient pas controversées ou obsolètes. Légendes qui ont contribué au roman national et faits avérés se mêlent sans trop de hiérarchie. Défauts communs à bien des ouvrages de vulgarisation, qui n'ont pas vocation à faire avancer la science historique ou même à synthétiser ses avancées, mais à transmettre au lecteur la curiosité et l'envie d'aller plus loin. Feignant d'ignorer la nature même de l'ouvrage, ses détracteurs lui ont même reproché l'absence d'appareil critique ou de discussion méthodologique des sources, comme s'il s'agissait d'un travail de recherche… Ils ont dénoncé une construction qui laisse plus de place à l'Ancien Régime qu'à la période moderne, comme si celle-ci avait une dignité supérieure qui devait l'emporter sur la vérité du temps historique.

Mais qu'a-t-on au juste contre Loránt Deutsch ? Notons d'abord que si quelques universitaires, sollicités par les médias après les attaques d'Alexis Corbière, lui ont fait des reproches, presque aucun n'est spontanément monté au créneau contre *Métronome*. Au lieu des *« nombreux historiens »* invoqués par ses détracteurs à l'appui de leur critique, on ne trouve guère qu'un doctorant en histoire de 36 ans, William Blanc, qui tout en préparant une thèse sur les animaux au Moyen Age inonde Internet d'articles contre *Métronome* (dont un élégamment titré : *Oups, j'ai marché dans Loránt Deutsch…*), et le site Histoire pour tous, qui titre pour sa part : *Pour en finir avec Loránt Deutsch et le Métronome*.

TERREUR *Les Victimes de la Terreur de l'An II (1793)*, aquarelle de Béricourt, XVIII[e] siècle. En bas, à gauche : tract satirique sur la folie sanguinaire de Robespierre qui exécute de sa propre main le bourreau, la dernière victime, XVIII[e] siècle. A droite : *Portrait de Maximilien de Robespierre (1758-1794)*, anonyme, XVIII[e] siècle (Paris, musée Carnavalet).

Les erreurs factuelles qu'on lui oppose ? Elles ne sont pas si nombreuses, puisque les exemples cités sont toujours les mêmes (parmi les vingt points recensés par William Blanc dans l'article cité, beaucoup ne relèvent pas de l'erreur, mais de la divergence d'interprétation, de l'omission, de la controverse sur les sources). Trois reproches reviennent constamment : avoir évoqué une histoire du Louvre antérieure à sa fondation par Philippe Auguste, au début du XIII[e] siècle, en affirmant l'existence d'une forteresse franque *(lœwer)* à cet endroit sept siècles plus tôt ; avoir accusé les communards d'avoir canonné la colonne de la Bastille depuis Montmartre ; enfin, crime suprême, avoir rapporté une anecdote apocryphe montrant Robespierre, lors de l'exhumation des dépouilles royales à Saint-Denis, arrachant deux poils de barbe au cadavre d'Henri IV.

La présence d'une forteresse franque à l'emplacement du Louvre n'est, de fait, qu'une hypothèse soutenue au XVII[e] siècle par l'historien Henri Sauval, *lœwer* signifiant, pour les Francs, un camp fortifié. Elle est aujourd'hui discutée. Le canonnage de la colonne de Juillet a été rapporté par deux contemporains, certes hostiles aux communards, Eugène Hennebert et Lucien le Chevalier, dans des livres publiés en 1871. Aucun témoignage n'atteste en revanche la présence de « l'Incorruptible » lors du viol des sépultures de Saint-Denis, l'arrachage de quelques poils de la barbe du roi ayant été, aux dires de témoins, le fait d'un soldat ou d'un sectionnaire. *« Cette scène imaginaire vise à moquer une des principales figures du jacobinisme »*, s'indigne Alexis Corbière.

Nous voilà en réalité au cœur du problème : plus que ces quelques détails, ce sont les intentions politiques de Loránt Deutsch que l'on incrimine. Pour les censeurs, ce *Métronome* serait *« une arme de propagande »*, œuvre d'un auteur militant qui n'hésite pas à participer à un film sur le Paris de Céline, en collaboration avec l'ancien conseiller de Nicolas Sarkozy, Patrick Buisson, celui-ci restant pour la gauche médiatico-culturelle l'incarnation idéale du grand méchant loup idéologique ; un auteur qui selon William Blanc *« a du mal à cacher ses convictions royalistes et catholiques »*. La réalité est que Loránt Deutsch ne cherche pas à les cacher le moins du monde, ne perdant pas une occasion de les réaffirmer avec une assurance tranquille qui désamorce leur charge provocatrice. L'interroge-t-on sur son personnage

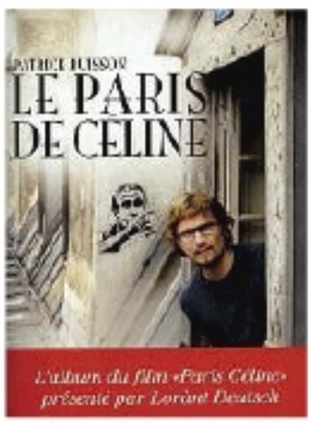
historique préféré ? Il cite Godefroi de Bouillon, le héros de la première croisade. Lui demande-t-on pour qui il va voter ? Il rappelle qu'étant monarchiste, il ne vote pas. Allant jusqu'à déclarer au *Figaro*, en 2011 : *« Pour moi, l'histoire de notre pays s'est arrêtée en 1793, à la mort de Louis XVI. Cet événement a marqué la fin de notre civilisation. On a coupé la tête à nos racines et depuis on les cherche. »* Or, pour lui, *« le dernier sanctuaire de l'identité, c'est l'histoire »* : lui être fidèle, c'est ainsi participer à ce travail de recherche de nos racines.

De fait, *Métronome* enfreint doublement l'orthodoxie des tenants de « l'historiquement correct ». Il est incorrect par son approche : car on lui reproche d'avoir privilégié dans son récit les grands personnages, héros, rois et saints, au détriment des masses qui, comme chacun sait, sont seules habilitées à faire l'histoire. Et incorrect par son propos : car au contraire d'une vision selon laquelle la France commencerait véritablement en 1789, et tout en affirmant que *« Paris est pluriethnique et l'a toujours été »*, Loránt Deutsch souligne tout ce que Paris et la France doivent à nos rois et à l'Eglise, n'hésitant pas à parler de *« la grandeur de la monarchie »* ou de la France comme *« fille aînée de l'Eglise »*, relevant le rôle fondateur des évêques et des saints quand, après l'effondrement de Rome, le pays fut livré à lui-même et que l'Eglise y fut bien souvent la seule autorité, et voyant dans la basilique de Saint-Denis *« le lieu le plus symbolique de l'histoire »*. Pire : il raconte les miracles de saint Martin ou de saint Denis sans se croire obligé de truffer son texte d'une myriade de conditionnels. Quant à la Révolution, il ne recourt pas à de savantes périphrases pour masquer qu'elle livra Paris et ses habitants à une fureur destructrice.

Cette lecture suffit-elle à faire de son livre une *« arme de propagande »* ? Pourquoi serait-il interdit d'avoir un point de vue, surtout dans un ouvrage de vulgarisation qui ne prétend pas faire œuvre scientifique ? Et ces convictions-là sont-elles moins légitimes que celles de tant d'historiens qui ne cachent pas leur hostilité à l'Eglise et à la monarchie, les deux institutions qui dominent la majeure partie de l'histoire de France ? Loránt Deutsch, qui retourne l'accusation à ses détracteurs (*« Ce sont des militants politiques qui m'accusent,* dit-il. *Ils essaient de m'infliger ce qu'ils infligent à l'histoire de France : une vision dogmatique. »*), n'est ni le premier ni le dernier à écrire sur l'histoire, guidé par des convictions. Quand Claude Manceron rédigeait sa grande fresque sur la Révolution, *Les Hommes de la liberté*, il ne cachait pas des sympathies révolutionnaires qui se manifestaient dans le choix singulier de ses sources et les lacunes de sa documentation. Il n'en était pas moins célébré par la presse.

LE PARIS DE CÉLINE

Patrick Buisson. Présenté par Loránt Deutsch



L'album du film « Paris Céline » présenté par Loránt Deutsch

Céline a traversé l'histoire du XXe siècle. Il s'y est même fourvoyé. Sa vie commence en bord de Seine (elle a *« gelé cette année-là. Je suis né en mai. C'est moi le printemps. »*). Elle s'achève sous les nuages de Meudon. Dans un film réalisé pour la chaîne Histoire (disponible en DVD), Loránt Deutsch arpentait le Paris et les banlieues de Céline sur un texte de Patrick Buisson entrecoupé des extraits de l'écrivain. Albin Michel a eu la judicieuse idée de faire l'album de ce film. On y mesure la richesse des illustrations réunies par Patrick Buisson et la justesse d'un texte parfaitement évocateur. Page après page, Paris s'éveille. Le passage Choiseul résonne des chansons populaires ; Clichy, ce pauvre *« paillasson »*, rumine sa révolte ; rue du Mont-Cenis, la carcasse brinquebalante de Gen Paul s'éloigne à l'horizon. Les poulbots dévalent la colline de Montmartre, Michel Simon et Arletty grimpent celles de Meudon pour retrouver le vieux copain devenu monstre sacré. Il y aura sans doute quelques esprits chagrins de retrouver en librairie Loránt Deutsch, ou Céline, ou Buisson ; les autres, ceux qui aiment Paname, Ferdin' et la liberté, se passionneront pour cette magnifique plongée dans l'histoire de Paris en compagnie d'un *« contrebandier qui n'emprunte que les chemins de traverse »*. *VTV*

Albin Michel, 192 pages, 25 €.

© ADOC-PHOTOS. © MUSÉE CARNAVALET/ROGER-VIOLLET. © AKG-IMAGES/CDA/GUILLOT.

COMMUNE Page de gauche : la colonne Vendôme, à Paris, mise à terre par les communards *(à g.)* et le parc d'artillerie de la butte Montmartre, sous la Commune, en 1871. On reproche à *Métronome* d'accuser les communards d'avoir canonné la colonne de la Bastille. Ci-contre : vestiges des fossés du Louvre de Philippe Auguste et de Charles V.

Quand Max Gallo se fixe pour mission de *« ranimer le roman national »* et fait tendre toute l'histoire de France vers une conclusion nécessaire et logique qui est la République, il ne dissimule pas ses convictions. De Vercingétorix à Jean Moulin, ses livres relèvent de la vulgarisation, non de la recherche universitaire. Cela n'a pas fait obstacle à son élection à l'Académie française. Michelet lui-même, quand il faisait du peuple le grand acteur de l'histoire de France, était-il neutre et objectif? Jean-Claude Carrière a mis en scène une *Controverse de Valladolid* qui s'affranchit ouvertement de la réalité de l'histoire (elle n'eut jamais le propos de déterminer si les Indiens avaient une âme, ce qui ne faisait alors de doute pour personne) : elle est étudiée dans les collèges et lycées. En reprochant au livre de Loràn Deutsch d'être *« symptomatique du repli, de la crispation identitaire, qui aimerait retrouver la France éternelle »*, William Blanc définit en creux de ce que devrait être obligatoirement une histoire politiquement correcte : une culture du dénigrement et du soupçon.

MÉTRONOME
Loràn Deutsch

Michel Lafon
380 pages
18,50 €

Par Jean Sévillia

©JOHN FOLEY/OPALE.

QUAND LES BOURREAUX DEVIENNENT VICTIMES

Un universitaire américain dresse le bilan de l'immense exode des Allemands chassés d'Europe orientale à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ponctué de meurtres, tortures, viols, suicides, il avait fait entre 500 000 et 1,5 million de morts.

Le 8 mai 1945, le IIIe Reich capitulait. Depuis le déclenchement de l'offensive soviétique en direction de l'Ouest, au printemps 1944, et le débarquement anglo-américain en Normandie et en Provence, quelques semaines plus tard, la guerre était perdue pour Berlin. Le conflit s'était néanmoins poursuivi dix mois encore, transformant la défaite du Reich en descente aux enfers pour le peuple allemand.

Un peuple allemand qui, ayant porté Hitler au pouvoir et ayant été associé à l'entreprise nazie, ne saurait être considéré comme innocent, sans que sa culpabilité ne puisse être clairement définie, toutefois, tant les mécanismes de contrainte de l'Etat national-socialiste étaient implacables et tant la notion de culpabilité collective est étrangère au droit occidental.

C'est cette ambivalence qui explique la discrétion qui entoure une page dramatique de l'histoire : le sort subi par les douze à quatorze millions de civils allemands, en majorité des vieillards, des femmes et des enfants, qui, entre 1945 et 1947, ont été brutalement chassés des pays de l'Est où leurs familles vivaient depuis des générations, et qui ont dû alors se replier sur une Allemagne dévastée, incapable de les accueillir.

Professeur d'histoire contemporaine à Colgate University (New York), R. M. Douglas vient de publier sur cet épisode un livre subtil et documenté, qui a fait du bruit aux Etats-Unis et en Allemagne, où il a déjà été traduit. En France, où le sujet est d'autant plus méconnu que notre pays n'a eu aucune part à l'affaire, l'ouvrage surprendra, tant il révèle de faits inédits. Le propos de l'auteur est sans ambiguïté. *« On ne peut légitimement établir aucune comparaison,* écrit-il, *entre les expulsions de l'après-guerre et les crimes de l'Allemagne à l'encontre des Juifs et d'autres victimes innocentes entre 1939 et 1945. »* Mais cette remarque introduit ce constat : *« Il ne faut pas en conclure pour autant que les expulsions étaient inévitables, nécessaires ou justifiées. »*

Du Moyen Age au XVIIIe siècle, l'Europe centrale, orientale et balkanique a fourni des zones de peuplement pour des groupes germaniques issus des Etats appartenant au Saint Empire ou relevant de la souveraineté des Habsbourg. Après la Première Guerre mondiale, dans la nouvelle Europe dessinée par l'amputation de l'Allemagne et le démantèlement de l'Autriche-Hongrie, des habitants de langue allemande se sont retrouvés en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Roumanie, en Italie, en Yougoslavie, en Pologne, dans les Pays baltes et jusqu'en Union soviétique.

Depuis le XIXe siècle, le nationalisme allemand utilisait l'existence de ces minorités comme base de ses revendications territoriales. A fortiori Hitler qui, dans sa vision raciale, assure vouloir réunir au sein du Reich tous les *Volksdeutschen,* terme qui englobe tous les ressortissants de langue allemande des autres Etats que l'Allemagne, et prétend secourir les *Reichsdeutschen,* citoyens des parties orientales du Reich, prétendument persécutés par les Juifs et les Slaves. Un programme qu'il met à exécution, en 1938, en annexant l'Autriche et, à l'issue de la crise de Munich, le pays des Sudètes, région tchèque où les germanophones sont localement majoritaires, puis, en 1939, en attaquant la Pologne au prétexte de venir en aide à la population de Dantzig, ville allemande à 96 % mais administrée par la SDN et située sur un territoire attribué à la Pologne en 1919.

L'invasion de la Pologne, dépecée de concert avec l'URSS, alliée du Reich depuis le pacte germano-soviétique d'août 1939, donne le signal de départ à la Seconde Guerre mondiale. En 1941, Hitler, maître de la moitié du continent, se retourne contre Staline. Le conflit, à l'Est, est effroyable, la Wehrmacht et l'Armée rouge rivalisant dans la violence et le meurtre de masse, même si leurs cibles ne sont pas les mêmes. A l'Ouest, l'occupation allemande provoque numériquement moins de victimes, même si elle est aussi cruelle. Dans les deux camps, la haine est à vif.

Dès 1944, les Alliés se demandent quoi faire des minorités allemandes répandues à travers l'Europe. Churchill, dans un discours prononcé à la Chambre des communes, annonce que, pour éviter les tensions nationales après-guerre, ces minorités seront

© AKG-IMAGES/ULLSTEIN BILD.

EXODE Des réfugiés allemands fuient les territoires de l'Est devant l'offensive de l'armée soviétique. Ici, en février 1945, près de Breslau, en Silésie (aujourd'hui Wroclaw, en Pologne).

transférées en Allemagne. Les Soviétiques, eux, songent également au transfert, mais pas dans la même direction. Dès le mois de décembre 1944, dans la Hongrie qu'ils viennent d'occuper, les civils germanophones sont arrêtés et envoyés en URSS comme travailleurs forcés. En tout, entre 100 000 et 170 000 Allemands de Hongrie seront déportés dans les camps soviétiques.

En janvier 1945, l'Armée rouge s'approche de la Pologne occupée par le Reich et de la Prusse-Orientale. Par fanatisme, les autorités nazies ont retardé au maximum l'évacuation des civils. C'est dans la panique, alors, que des centaines de milliers d'Allemands doivent partir à pied, dans le froid et la neige, afin de fuir les soldats russes qui violent, pillent et tuent, répondant aux exactions et aux crimes commis par la Wehrmacht sur le sol soviétique. Quand la route entre la Prusse-Orientale et le reste de l'Allemagne est coupée, les fuyards rejoignent le port de Dantzig où 350 000 soldats et 900 000 civils parviennent à embarquer, mais non sans péril : le 30 janvier 1945, un sous-marin soviétique torpille le *Wilhelm Gustloff*, un paquebot qui entraîne au fond de la Baltique 7 000 de ses passagers, principalement des femmes et des enfants. Au total, entre 6 et 8 millions d'Allemands s'échappent des régions à l'est de la ligne Oder-Neisse avant que l'Armée rouge n'en prenne le contrôle.

Deux mois après la capitulation du Reich, lors de la conférence de Potsdam (17 juillet-2 août 1945), les Etats-Unis, le Royaume-Uni et l'Union soviétique, confirmant un principe esquissé en février à la conférence de Yalta, attribuent à l'URSS la moitié septentrionale de la Prusse-Orientale (dont la capitale, Königsberg), tandis que la Pologne, devenue un satellite soviétique, se voit confier les territoires allemands situés à l'est de la ligne Oder-Neisse. Les trois puissances victorieuses décident également l'expulsion des Allemands de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Hongrie vers l'Allemagne, les réfugiés devant être dirigés, à parts égales, vers les zones d'occupation soviétique, américaine, britannique et française.

L'article XII de l'accord de Potsdam précise ceci : *«Ces transferts devront se faire de manière ordonnée et humaine.»* Un vœu pieux.

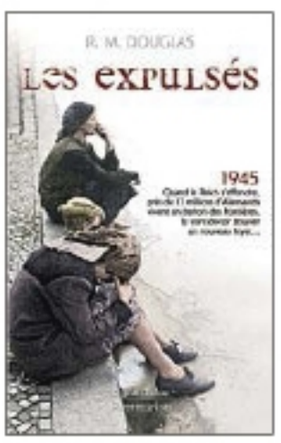
La France, cependant, n'a pas participé au sommet de Potsdam. Ne se sentant pas liée par un accord qu'elle n'a pas signé, elle refusera toujours la politique d'expulsions. Souci humanitaire ? Non, explique R. M. Douglas : Paris redoutait en réalité que l'accroissement de la population allemande ne crée un futur danger pour la France…

C'est ainsi que, en vertu du projet de créer des nations homogènes, de la méfiance à l'égard des minorités allemandes, vues comme la source de troubles potentiels, et de la volonté plus ou moins consciente de punir collectivement les Allemands pour les crimes du nazisme, va avoir lieu la plus grande migration de l'histoire européenne.

En Tchécoslovaquie, 700 000 civils allemands ont été chassés avant Potsdam, deux millions le seront après, sur la base des décrets Benes. Plus de sept millions d'Allemands seront expulsés des nouveaux territoires de Pologne, pays où certains camps nazis, tout juste vidés de leurs détenus, serviront à regrouper des civils allemands. Hongrie, Roumanie, Yougoslavie, Union soviétique : R. M. Douglas expose les cas les plus hallucinants, avec leur cortège de viols, de tortures, de meurtres, de suicides et de morts de faim, de froid ou de maladie, au cours du déplacement forcé vers une Allemagne qui n'avait ni nourriture ni logement à offrir aux réfugiés, et ce sous l'œil des Alliés. L'auteur, prudent avec les chiffres, estime que le nombre de victimes des expulsions se situe entre 500 000 et 1,5 million de morts.

Dans sa conclusion, l'historien américain s'élève contre l'idée que *«certains crimes selon le droit international ne devraient faire l'objet ni d'enquêtes ni de poursuites à cause de la sympathie qu'inspirent les coupables et/ou du peu de sympathie qu'inspirent les victimes»*. Un peuple qui s'est fait bourreau peut ensuite, d'une autre manière, avoir été victime. C'est cela, la complexité de l'histoire.

LES EXPULSÉS
R. M. Douglas



Collection « Au fil de l'histoire »
Flammarion
404 pages
26 €

ENTRETIEN AVEC ALESSANDRO BARBERO

Propos recueillis par Frédéric Valloire

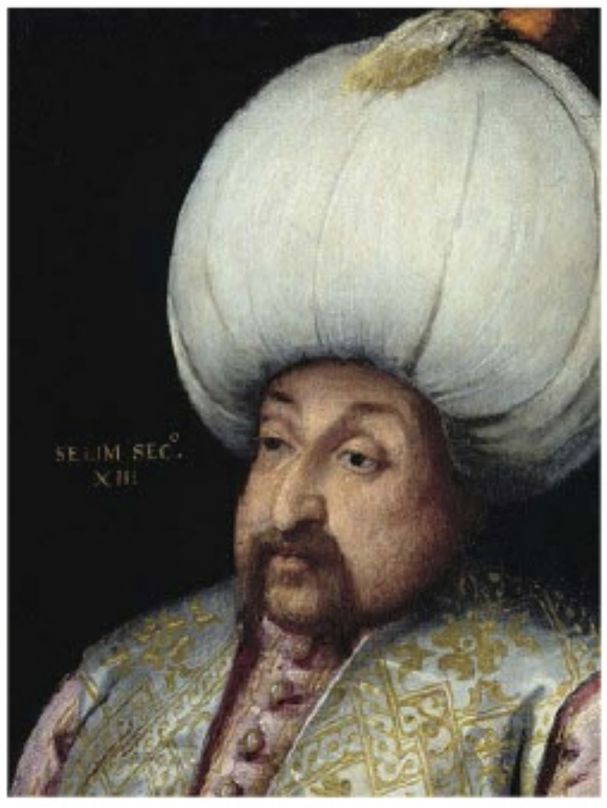
Lépante
Le pape, le roi, le doge et le sultan

Un passionnant récit de la bataille qui mit aux prises trois empires pour le contrôle de la Méditerranée.

Alessandro Barbero est né à Turin, en 1959. Il y habite. Il en connaît tout, arcades, monuments, *trattorie* et cafés, ici une institution. Il travaille à la bibliothèque royale accolée au palais des princes de la maison de Savoie. Romancier de talent, ce médiéviste au français impeccable, enseigne plus à l'est, à l'université de Vercelli. Une passion le dévore : l'histoire militaire. Elle l'a conduit de la bataille d'Andrinople (9 août 378) à celle de Waterloo. Avec un sens exceptionnel du récit et une érudition vertigineuse qui marquent encore le passionnant ouvrage qu'il vient de consacrer à la bataille de Lépante (l'actuelle Naupacte) qui vit s'affronter le 7 octobre 1571 au débouché du golfe de Patras, les flottes de la Sainte Ligue et de l'Empire ottoman.

D'Andrinople à Waterloo en passant aujourd'hui par Lépante, votre œuvre d'historien renoue spectaculairement avec une « histoire-bataille » qu'on a tenue, un temps, pour démodée.

Bien à tort. L'histoire militaire ne souffre ni d'à-peu-près, ni d'idées générales. Elle n'a de sens que si l'on comprend ce que veulent (ou ne veulent pas) les hommes qui combattent. Au prix d'efforts humains et matériels démesurés qui mettent en jeu leur existence, des Etats



LES PROTAGONISTES De gauche à droite : *Pie V, pape de 1566 à 1572*, par Scipione Pulzone, fin du XVIe siècle (Musée national du palais de Venise) ; *Philippe II, roi d'Espagne de 1556 à 1598*, par Titien, v. 1553 (Florence, Palazzo Pitti) ; *Sebastiano Venier, doge de Venise de 1577 à 1578*, par Andrea Micheli dit le Vicentino, XVIe siècle (Venise, Museo Correr) ; *Selim II, sultan ottoman (1566-1574)*, par Véronèse, XVIe siècle (Munich, Bayerische Staatsgemäldesammlungen). Page de droite : l'historien Alessandro Barbero.

et des individus veulent atteindre un but que d'autres, au prix d'efforts identiques, essaient de contrecarrer. Il faut donc être précis pour définir les buts de guerre qui conditionnent stratégie et tactique, pour raconter les événements, pour en analyser les conséquences. Ce que j'ai essayé de faire avec Lépante.

D'où ces chapitres de présentation qui mettent en scène la marche à la guerre ?

Effectivement. Avec la prise en compte d'un élément essentiel pour comprendre l'enjeu, c'est-à-dire la maîtrise de la Méditerranée : la galère à rames. Si l'on a les infrastructures adéquates, un arsenal, sa construction est rapide. Or, garder une galère en mer coûte très cher : elle est fragile et demande des équipages en abondance. Aussi, en temps de paix, un gouvernement n'arme-t-il que le minimum indispensable. En construire, recruter des équipages nécessite pourtant quelques mois. Deux grands arsenaux, protégés et surveillés, sont en concurrence, celui de Venise et celui de Constantinople, soit les deux plus importants ensembles industriels d'Europe où travaillaient plus de deux mille ouvriers. Entreprendre des préparatifs ne peut passer inaperçu. Chacun les observe ; ils annoncent une aventure guerrière. Le renseignement est indispensable. Tout le monde espionne tout le monde ; on a soif d'informations.

Il y a donc un réseau de renseignement ?

Pas seulement. Des aventuriers proposent certes, contre salaire, de mettre le feu à l'arsenal de Constantinople, mais les informations circulent surtout par les marchands, les diplomates, les médecins. Avec des difficultés pour les payer et pour trouver des interprètes. Les communications sont lentes : il faut au moins quatre ou cinq semaines à une lettre pour aller de Venise à Constantinople : les décisions politiques sont donc presque toujours prises avec du retard sur le

© AKG-IMAGES/PIROZZI © AKG-IMAGES. © COLLECTION DAGLI ORTI/MUSEO CORRER VENISE/ALFREDO DAGLI ORTI. © ARTOTHEK/LA COLLECTION. © PHOTO FÉLICIEN DELORME/FLAMMARION.

© CAMERAPHOTO/AKG-IMAGES.

temps réel. Ainsi le *bailo* de la Sérénissime à Constantinople, Marcantonio Barbaro, à la fois ambassadeur et protecteur des marchands vénitiens, et qui restera à Constantinople durant toute la durée de la guerre, avertit, à l'été 1569, que les Turcs, après avoir commandé des boulets et évalué les réserves de biscuits de mer, révisent toutes leurs galères. Impossible d'envisager une opération pour cette année, la saison est trop avancée. Quelque chose d'important se prépare donc pour 1570. Mais quoi ? A Venise, on s'alarme. D'autant que dans la nuit du 13 au 14 septembre 1569 une explosion dans la poudrière déclenche un incendie dans l'arsenal de la Sérénissime. Sabotage ? Accident, plus probablement. Le 21 janvier 1570, une nouvelle lettre de Barbaro expédiée le 12 décembre précédent précise que sortiront bientôt 130 galères. Jointes aux corsaires musulmans, elles constitueront une flotte formidable.

Dans quel but ?

Chacun des protagonistes a des attentes et des objectifs différents. En 1570, Selim II règne depuis quatre ans sur l'Empire ottoman : la Méditerranée orientale lui est soumise à l'exception de la Crète, de Chypre et de quelques comptoirs vénitiens. Grâce à ses vassaux et à ses corsaires de Tripoli, de Tunis et d'Alger, il intervient dans le bassin occidental. Ce n'est pas un foudre de guerre; il a renouvelé le traité de paix avec Venise. Il aime le vin, les femmes, les plaisirs. Mais l'opinion publique le pousse à égaler son grand-père, Selim le Terrible, à entreprendre des conquêtes, à répandre la foi islamique, tandis que les oulémas l'invitent à construire une mosquée avec les impôts d'une nouvelle province arrachée aux infidèles. Laquelle ? Chypre, qui était revenue à Venise, laquelle paie un tribut annuel au sultan pour garantir sa situation. Pour l'Ottoman, ce tribut confirme sa souveraineté sur l'île temporairement confiée aux infidèles et proche d'à peine 70 km de la côte turque. En outre, les Turcs sont convaincus qu'il n'y aura pas de guerre. Pour Venise, Chypre est en effet le point le plus éloigné de l'empire, 2000 km ! En cas de guerre, des efforts considérables devraient être réalisés pour lui venir en aide. Une situation qui n'a échappé à personne : dès 1567, les chevaliers de Malte avaient décidé de vendre toutes leurs possessions dans l'île.

La République balance entre deux partis : préserver la paix, en cédant éventuellement Chypre, car la guerre a un coût élevé; conserver l'île car une puissance qui renonce à une partie de son territoire n'est plus une puissance. Quand le mardi 28 mars 1570, l'envoyé spécial du sultan demande au doge de remettre Chypre à la Sublime Porte, Venise a choisi. Elle défendra ses droits. Les Vénitiens entrent en guerre alors que le sultan attend le retour de son envoyé. Ce n'est pourtant que le 4 mai que la guerre entre le Grand Turc et la Seigneurie de Venise sera annoncée à la population de Chypre ! Toujours la lenteur des communications…

Troisième empire, deuxième puissance maritime chrétienne, l'Espagne. Son roi Philippe II a un but, presque un seul : démontrer qu'il demeure le premier roi

RÉVÉLATION *La Bataille de Lépante*, par Andrea Micheli dit le Vicentino, XVIe siècle (Venise, palais des Doges). Elle mit aux prises la flotte ottomane avec la Sainte Ligue constituée par Pie V pour briser militairement l'expansion des Turcs et ranimer l'esprit de croisade. La flotte vénitienne (au centre, la galère du doge Venier) y combattait aux côtés de celles de l'Espagne et de Gênes ainsi que des galères pontificales. Le pape avait ordonné de soutenir la flotte chrétienne par la récitation publique du rosaire. Il eut, le soir même de la bataille, la révélation de la victoire. Celle-ci fut commémorée par la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire, devenue en 1573, fête du Saint-Rosaire.

de la chrétienté. Il se considère comme en guerre perpétuelle contre l'Empire ottoman, avec lequel il n'a aucune relation diplomatique. Il est prudent, a des soucis avec les Morisques en Andalousie, peine à conserver son ultime garnison au Maghreb, La Goulette, près de Tunis, doit protéger ses côtes contre les raids des corsaires barbaresques, en particulier ceux d'Euljd Ali, bey d'Alger, chrétien et calabrais de naissance. Au cours de l'hiver et du printemps 1570, Gian Andrea Doria, l'amiral génois qui commande pour lui une escadre privée de galères, l'informe de préparatifs à Constantinople. Mais il hésite : contre Chypre? Contre La Goulette? Ou contre Malte, que l'Espagne a déjà sauvée des Turcs. Sa flotte, que commande son demi-frère don Juan d'Autriche est dispersée entre Carthagène, Naples et Messine. Et Gênes, son alliée, est la rivale historique de Venise. Lui-même n'éprouve aucune sympathie envers Venise, qui le lui rend bien : les bateaux espagnols ne sont pas bienvenus en Adriatique. Mieux : lorsque vers la mi-février 1570, les Vénitiens ont cru que la flotte turque visait les possessions du roi catholique, ils ont indiqué qu'ils n'avaient aucune intention de rompre la paix avec le sultan pour voler au secours de Philippe II.

Comment dans ces conditions se constitue la Sainte Ligue ?

Grâce à la volonté d'un homme, le pape Pie V. Il a ses informateurs partout. Il sait (il a fait compter le nombre de galères) que si les forces navales de la chrétienté sont réunies, elles sont supérieures à celles de l'Empire ottoman. Et il choisit d'ignorer les contraintes politiques pour réaliser son rêve, relancer l'idée de croisade qui sommeille encore dans les consciences chrétiennes, et briser militairement une fois pour toutes la puissance du Turc. Alors, il saisit l'occasion qui lui est offerte et, grâce aux nonces et à des envoyés extraordinaires, tel Luis de Torres, il persuade, difficilement, les deux puissances de faire alliance. Pendant l'été 1570, alors que les Vénitiens cherchent à Constantinople à aboutir en secret à un compromis honorable, s'ouvre à Rome une négociation pour parvenir à un pacte d'alliance entre les puissances chrétiennes. Seuls les Turcs la prennent au sérieux et, de fait, on n'arrivera à la signature que l'année suivante. Profitant des tergiversations de leurs adversaires, les Ottomans réussissent à débarquer à Chypre, qui tombe entre leurs mains. Seule, à l'abri derrière ses murailles, résiste Famagouste. Elle capitulera un an plus tard, en août 1571.

FACE À FACE *La Bataille de Lépante*, détails, par Andrea Micheli dit le Vicentino, XVI[e] siècle (Venise, palais des Doges). A gauche : Ali Pacha, le *kapudan* (grand amiral), commandant les forces ottomanes. A droite : don Juan d'Autriche, demi-frère de Philippe II, à la tête de la flotte chrétienne de la Sainte Ligue.

© PHOTOS : AKG-IMAGES/CAMERAPHOTO.

Le 14 de ce même mois, don Juan, qui commande la flotte enfin rassemblée reçoit du pape à Naples le bâton et l'étendard de la croisade. Il n'a que 25 ans et rêve de gloire.

Et la France ?

Elle est hors jeu. Peu intéressée par la Méditerranée, elle est empêtrée dans les guerres de Religion. Comme elle est officiellement l'alliée du Sultan, elle entretient un ambassadeur à Constantinople, Guillaume de Grandchamps. Il renseigne non seulement Charles IX mais aussi les Etats chrétiens qui utilisent ses services. La position de la France est en réalité complexe : d'un côté, elle ne veut rien faire qui renforce la puissance de l'Espagne et les prétentions de Philippe II à dominer la chrétienté. Elle s'en tient donc à une realpolitik étrangère à toute idée de croisade. En même temps, il ne fait aucun doute qu'elle se sent plus proche de l'Europe chrétienne que du monde musulman.

La bataille elle-même ?

Elle se déroule le 7 octobre, à l'entrée de la baie de Patras, où était mouillée la flotte ottomane. Comme toutes les batailles navales, elle est l'aboutissement de manœuvres pour surprendre l'adversaire. Deux options ont été envisagées pour la flotte de la Sainte Ligue. L'une classique, la flotte servant à transporter une armée qui débarquerait, l'autre plus moderne qui consiste à détruire la flotte ennemie pour s'assurer la maîtrise de la mer. C'est le choix des Vénitiens qui présente aussi pour eux l'avantage de leur permettre de reprendre Chypre, la flotte turque ayant été éliminée. Les professionnels de la mer, à vrai dire, sont pourtant rares : Doria du côté chrétien ; le bey d'Alger du côté turc, le seul à conserver ses galères, qui remportera à Constantinople comme trophée l'étendard de la capitane de Malte. Les effectifs alignés sont énormes, 208 galères pour les chrétiens, presque autant pour les Turcs (on n'a pas de chiffres officiels), et au total plus de 120 000 hommes (34 000 combattants et environ 30 000 rameurs libres sur les galères chrétiennes). Les pertes globales sont mal connues, mais fort importantes. Du côté chrétien, autour de 8 000 morts et près de 20 000 blessés dont une grande partie mourra dans les jours qui suivront, avec des différences importantes selon leur origine : les Vénitiens perdront autour de 56 % de leurs soldats, les Génois pratiquement aucun. Du côté ottoman, les chiffres varient entre 20 000 et 30 000 victimes, morts et blessés, sans compter les prisonniers réduits en esclavage, 3 486, dont 40 « prisonniers à rançon » conduits au château Saint-Ange à Rome, et la délivrance de plus de 10 000 esclaves chrétiens qui se trouvaient dans les chiourmes ottomanes. Parmi les tués, Ali Pacha, le *kapudan* (le grand amiral) de l'Empire ottoman. Sa flotte était anéantie : selon les témoignages, le nombre de galères turques capturées oscille entre 140 et 180. Leur état est si mauvais que les vainqueurs ne peuvent s'en partager que 117. Les chrétiens n'ont de leur côté perdu que deux galères vénitiennes ; douze ou treize autres ont été abordées, leurs équipages presque anéantis, mais elles sont restées aux mains des chrétiens.

Pourquoi la victoire revient-elle à la Ligue ?

Le courage et la détermination durent être partagés par les deux camps. Quand l'historien compare et croise les récits et les témoignages, plus nombreux du côté

chrétien, il se trouve face à des visions contradictoires. Au-delà des anecdotes célèbres telle la main que perd Cervantès, il y a des réalités : les flèches turques sont inefficaces contre les armures rembourrées de coton, alors que les arquebuses occidentales démontrent leur capacité; la qualité de la flotte turque avait été surévaluée; or les équipages sont fatigués, ils ont souffert de la peste pendant l'été et commencent à être licenciés. De plus, les galères ottomanes embarquaient moins d'artillerie, même si son rôle ne fut pas déterminant. Enfin, l'infanterie chrétienne embarquée était plus nombreuse (36000 combattants contre 20000), et mieux équipée. D'une certaine manière, Lépante est la dernière bataille navale à l'ancienne.

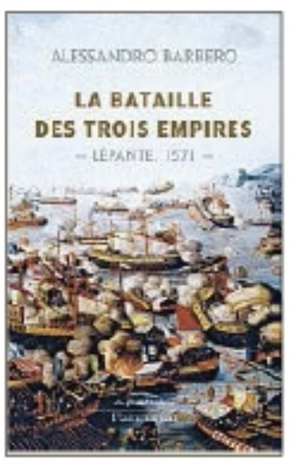
Les conséquences furent-elles aussi insignifiantes qu'on le prétend aujourd'hui, par un retour de balancier, la victoire de la flotte chrétienne ayant été, à l'époque, exagérément magnifiée ?

La nouvelle de la victoire chrétienne a été accueillie, en Europe, avec un enthousiasme extraordinaire. A Venise, la bataille a inspiré un nombre considérable de tableaux des plus grands maîtres. A Rome, en Espagne, elle a été fêtée par des *Te Deum* et des actions de grâces. Dans toute l'Europe, les édifices publics et privés se sont couverts de fresques et de toiles célébrant la bataille. Quatre siècles plus tard, il est au contraire de bon ton de dire qu'il s'agit d'une victoire pour rien, puisqu'elle n'a pas donné le signal d'un reflux de l'Empire ottoman.

Il faut en réalité nuancer. On ne tient pas suffisamment compte du moment, l'automne. Impossible à cette époque de poursuivre des opérations militaires, navales ou terrestres. Donc tout s'arrête pendant la trêve hivernale et il n'y aura pas d'exploitation de la victoire. Les chrétiens n'ont pas pu affaiblir de manière significative l'Empire ottoman en faisant la conquête de places côtières ou en suscitant des révoltes en Grèce. Cela aurait été d'ailleurs impossible : les bateaux sont endommagés, les hommes blessés ou épuisés, et les provisions manquent. Sans compter le financement. Mais l'on est convaincu qu'au printemps, la guerre reprendra. Or le pape meurt le 1er mai 1572. Avec lui disparaît le moteur de l'alliance : les chrétiens retournent à leurs divisions, Chypre reste aux mains des Turcs, qui camouflent leur défaite par des légendes consolatrices. En mars 1573, Venise et le sultan concluent la paix. En 1574, une flotte turque s'empare du fort de La Goulette, privant Philippe II de sa dernière base au Maghreb.

Il n'en reste pas moins que l'Empire ottoman avait montré, dans l'affaire, qu'il avait commencé d'accumuler un retard de plus en plus profond sur l'Occident : les façons différentes de commémorer la bataille le montrent. D'un côté, une information riche, variée, même si sa tonalité reste la même. De l'autre, pas d'opinion publique, guère d'information sauf celle qui émane du pouvoir et que l'on recopie sans cesse. La conséquence fut que Lépante suscita dans toute l'Europe un choc émotif considérable, en répandant l'idée que l'avancée des Turcs n'avait rien d'inéluctable. En ce sens très particulier, elle préparait les coups d'arrêt qui leur seraient portés aux siècles suivants.

LA BATAILLE DES TROIS EMPIRES
Alessandro Barbero



Collection « Au fil de l'histoire »
Flammarion
688 pages
29 €

Par Henri-Christian Giraud, Philippe Maxence, Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin, Jean-Louis Thiériot, Marie-Amélie Brocard, Albane Piot, Roselyne Canivet, Vincent Tremolet de Villers, Priscille de Lédinghen

La guerre sur tous les fronts

La Seconde Guerre mondiale

Antony Beevor

Le nouveau livre d'Antony Beevor nous offre, en un fort volume, un récit chronologique, de front en front, de la Seconde Guerre mondiale qui n'oublie pas, et c'est le grand mérite de l'auteur, d'y intégrer la guerre du Pacifique, bien sûr, mais aussi la guerre dans l'Extrême-Orient – moins familière aux lecteurs européens – qui a vu s'imposer, le 12 mai 1939, lors de la bataille du Khalkhin Gol mettant aux prises Soviétiques et Japonais, un certain commandant de cavalerie appelé à un grand avenir du nom de Joukov.

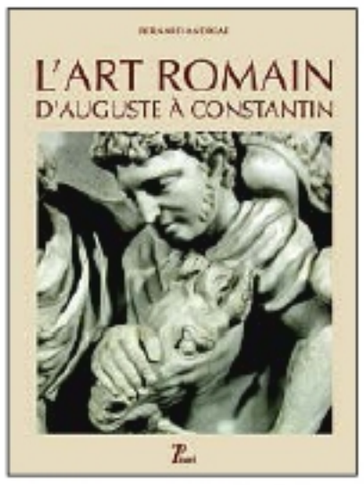
La Seconde Guerre mondiale a été un *«amalgame de conflits»*. Beevor, comme il le dit lui-même, a tenté avec cet ouvrage de comprendre comment s'assemble ce gigantesque puzzle *«avec les effets directs et indirects d'actions et de décisions qui eurent lieu sur des théâtres d'opérations très différents»*. Cela tenait de l'exploit. Et sur ce plan, c'est un succès : *«Douloureusement conscient des lacunes dans ses connaissances»* au départ de son entreprise, l'historien anglais peut se féliciter, à l'arrivée, de combler largement les nôtres. Captivant, son livre fourmille d'informations toutes plus intéressantes les unes que les autres même si l'auteur, et il ne s'en cache pas, emprunte l'essentiel de sa documentation sur chaque épisode aux travaux des grands historiens anglo-saxons : les Kershaw, Keegan, Lukacs, Snyder et autres. Aucune pièce du puzzle n'apporte donc véritablement de révélation, mais certaines sont particulièrement abouties comme le chapitre 2 consacré à la destruction de la Pologne par le tandem soviéto-nazi, ou encore le 4 qui traite de l'affrontement sino-japonais. D'autres pièces souffrent en revanche de jugements un peu abrupts sur certains acteurs voire d'erreurs peu compréhensibles : Reynaud a télégraphié le 17 mai 1940 et non le 16 à Weygand à Beyrouth (or chaque heure compte dans ces moments fatidiques : cela faisait trois jours, heure pour heure, que les Allemands avaient franchi la Meuse!), et le même Weygand n'a pas été interné à Königstein en Basse-Saxe, mais au « château » d'Itter dans le Tyrol, en compagnie, entre autres, de Daladier et de Gamelin. Il n'y a pas de détails en histoire : tout compte. Enfin le caractère péremptoire de certaines affirmations ne laisse pas d'étonner : il est ainsi loin d'être prouvé que l'arrêt des panzers devant Dunkerque, le 23 juin, ait été dû à la seule initiative du général von Kluge pour permettre aux équipages de souffler…

C'est faire fi un peu vite d'un certain nombre de travaux récents (le livre, par exemple, de François Delpla, *La Ruse nazie*, France Empire, 1997) qui font valoir des arguments d'ordre politique tout à fait convaincants. Mais, au final, une telle somme qui se lit si bien mérite un grand coup de chapeau à condition de la voir comme un magnifique travail de bénédictin plus que comme une œuvre pionnière à laquelle l'auteur de *La Chute de Berlin* – et nous le préférions dans cet exercice – nous a habitués. *H-CG*

A paraître le 10 octobre 2012. Calmann-Lévy, 1 008 pages, 28,50 €.

© WITI DE TERA/OPALE.

L'Art romain d'Auguste à Constantin

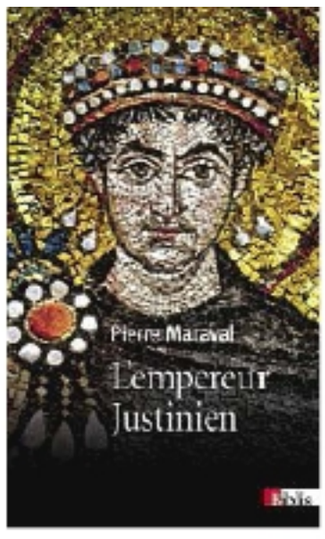


Bernard Andreae

Somptueux, intelligent, pratique, puissamment original : un livre d'exception. Ancien directeur du prestigieux Institut archéologique allemand de Rome (DAI) fondé en 1828, l'auteur est l'un des meilleurs spécialistes de l'art romain. Il avait brossé en 1973 pour les éditions Mazenod une vaste synthèse mise à jour dix ans plus tard. Impossible de reprendre ce travail. Aussi a-t-il préféré fournir au lecteur une série de clés qui lui permettront de reconnaître l'art romain, d'apprécier ses caractères, de saisir, plus encore l'évolution qui le fit passer du réalisme à une forme unifiée, symbolique, qui faisait de lui non plus un miroir du monde mais un moyen de penser l'au-delà. *J-LV*

Picard, 322 pages, 90 €.

L'Empereur Justinien

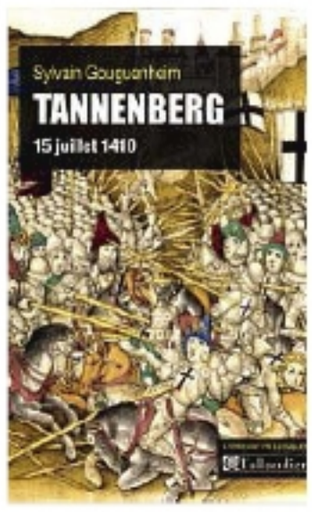


Pierre Maraval

Il n'avait pas le charisme d'un Alexandre ou d'un César. Jamais on ne le vit charger sur un champ de bataille à la tête de ses troupes. Il fut pourtant à l'origine de l'une des plus prodigieuses aventures militaires de l'Antiquité : en moins de vingt ans, de 533 à 552, il parvint à mener à bien la reconquête de l'Afrique romaine sur les Vandales, de l'Italie et de la Dalmatie sur les Ostrogoths, de la côte entre Cadix et Valence sur les Wisigoths d'Espagne. Un demi-siècle après la chute de l'Empire romain d'Occident, l'empereur Justinien avait ainsi reconstitué l'emprise romaine sur la Méditerranée occidentale. Réformateur, il fit codifier le droit romain en harmonisant l'énorme masse de la jurisprudence, les lois et les décrets du sénat de la République, les consultations des juristes, les édits des empereurs du IIe au Ve siècle. Bâtisseur, il fit reconstruire Sainte-Sophie. Sans doute son œuvre fut-elle éphémère. La reconquête de l'Occident se révéla sans lendemain ; elle avait compromis la défense de l'Orient face aux Barbares en Thrace, aux Perses au Moyen-Orient. Son règne fut assombri par les catastrophes naturelles, les dissensions religieuses, le recul de la civilisation urbaine. Biographe de Constantin et de Théodose, Pierre Maraval consacre à Justinien un essai qui ne cache rien de ses limites et de ses insuffisances. Il n'en impose pas moins cet empereur mal-aimé des historiens comme l'une des plus grandes figures de l'histoire de l'Antiquité tardive. *MDeJ*

CNRS Edition, « Biblis », 212 pages, 8 €.

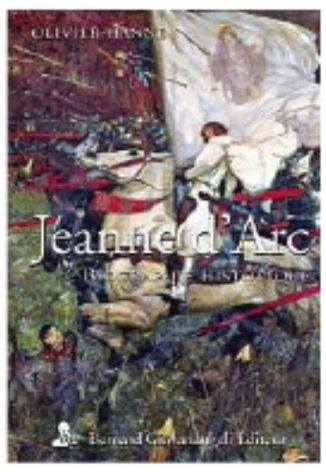
Tannenberg. **Sylvain Gouguenheim**



Comme celle de Marathon ou de Lépante, la bataille de Tannenberg est de ces faits d'armes qui ont façonné la mémoire de l'Occident. Le 15 juillet 1410, en Prusse, le roi de Pologne, Ladislas Jagellon et le grand-duc de Lituanie remportèrent une victoire écrasante sur les chevaliers teutoniques conduits par leur grand maître Ulrich von Jungingen. L'effervescence nationaliste du XIXe siècle fit de cette journée une étape majeure de l'affrontement séculaire des Slaves et des Germains. Pourtant, ce fut un conflit territorial et commercial des plus classiques, dépourvu de toute dimension « nationale ». Des Slaves combattaient aux côtés des Teutoniques et des princes allemands aux côtés des Polonais. La Pologne souhaitait s'emparer de territoires de l'Ordre qui, depuis son départ de Terre sainte, régnait sur la Prusse au nom de sa mission évangélisatrice. L'Ordre entendait conserver le contrôle des flux commerciaux hanséatiques qui transitaient par ses comptoirs. Dix à quinze mille hommes s'affrontèrent. L'habileté de Jagellon et l'impétuosité irréfléchie des Teutoniques firent le reste. Le grand mérite de Sylvain Gouguenheim est de rendre à ce combat sa juste proportion et de mettre en évidence les falsifications mémorielles. Lorsqu'en 1914, le maréchal Hindenburg remporta une victoire décisive sur les Russes à plus de 35 km du site originaire de Tannenberg, l'état-major allemand décida de l'appeler « bataille de Tannenberg ». Il s'agissait d'en faire une revanche de 1410. *J-LT*

Tallandier, « L'Histoire en batailles », 262 pages, 18,90 €.

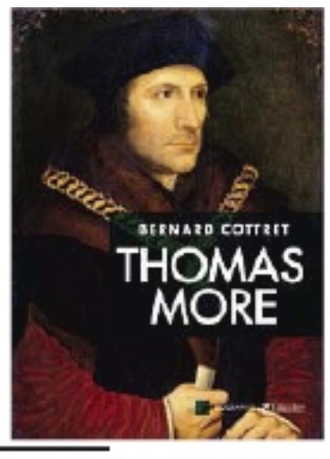
Jeanne d'Arc



Olivier Hanne

« Interroger la vie de Jeanne d'Arc, même aujourd'hui, écrit avec raison l'auteur, *demeure une méditation sur l'injustice et l'innocence, la victoire et l'abandon et, peut-être encore plus encore, sur le surgissement de l'impossible dans les rouages du temps. »* C'est ce fil conducteur qu'Olivier Hanne, jeune historien prometteur, agrégé et docteur en histoire, auteur d'une remarquable étude sur Innocent III (Belin), a suivi tout au long de cette biographie qui se lit avec la passion du roman et la rigueur de la biographie scientifique. Nuancé, précis, s'appuyant sur les sources, ce récit de l'épopée de Jeanne, dont les grands traits sont bien connus, replace la personnalité de la Pucelle dans la réalité de l'époque. De toutes les époques, en fait, car entrée dans l'histoire en 1412, Jeanne n'en est jamais sortie depuis, incarnation que *« le renouveau reste toujours possible ». PM*

Bernard Giovanangeli éditeur, 254 pages, 19 €.

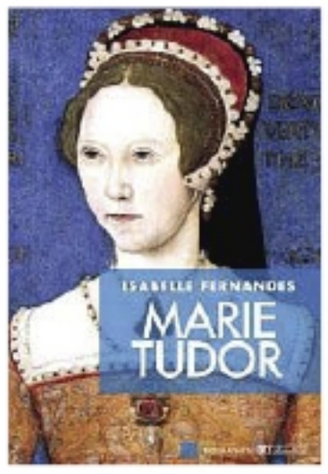


Thomas More

Bernard Cottret

Il avait été homme de lettres, homme de loi, courtisan avisé, ministre. Avait joui de l'amitié d'Erasme et de l'estime des humanistes pour avoir inventé, avec son *Utopie*, un genre littéraire. Il avait été ambassadeur en France, lord chancelier du roi d'Angleterre Henry VIII. Thomas More avait fait la plus brillante des carrières : ce littéraire avait accédé aux plus prestigieuses des charges politiques, ce serviteur de l'Etat était un authentique érudit. Il mourut sur l'échafaud pour avoir refusé de donner son consentement au schisme consommé par son souverain, qui s'était proclamé chef d'Eglise pour pouvoir librement répudier sa femme et épouser sa concubine. La figure de Thomas More reste énigmatique : ce martyr de l'obéissance catholique n'avait rien d'un exalté, il fit ce qu'il pouvait pour tenter d'échapper à l'épreuve; il n'en préféra pas moins à tout son salut. Le 6 juillet 1535, il fut décapité pour sa fidélité au siège romain. Canonisé par Pie XI en 1935, il a été proclamé, en 2000, patron des hommes d'Etats par Jean-Paul II pour sa *« cohérence morale »*. Bernard Cottret lui a consacré une biographie tout en nuances, qui ne cache rien de ce qui, dans le personnage, peut heurter la conscience contemporaine (sa participation sans complexe à la persécution des hérétiques, par exemple), non plus que ce qui déconcerte dans une pensée dont se réclamèrent longtemps certains tenants du communisme. Elle n'en rend que plus attachante la figure d'un saint qui semblait n'aspirer qu'à servir son pays, sa famille, sans prétention à l'héroïsme; d'un homme du monde espiègle qui ne se départit jamais de son ironie, jusque sur l'échafaud : *« Courage, mon cher, et n'aie pas peur d'accomplir ton office,* lança-t-il au bourreau, *ne frappe pas de travers pour ne pas compromettre ta réputation. » MDeJ*

Tallandier, 402 pages, 24 €.



Marie Tudor. **Isabelle Fernandes**

La devise de Marie Tudor, *« La vérité que le temps fait paraître »*, pourrait être celle de l'auteur de cette nouvelle biographie. Isabelle Fernandes ne s'arrête pas à la légende noire de celle que l'on a surnommée Marie la Sanguinaire, mais présente le destin mouvementé de cette femme qui, avant un court règne de cinq ans (1553-1558), dut résister et se battre pour défendre ses droits et sa religion. Mise à l'écart par son père puis son frère, malheureuse au point d'en être physiquement malade, elle n'en incarna pas moins l'espoir des catholiques anglais alors encore nombreux. Les bûchers dressés contre les protestants, la perte de Calais et son mariage avec le futur Philippe II d'Espagne ne contribuèrent pas à lui attirer la sympathie, mais le froid regard de l'historienne décortique la complexité des situations pour présenter un portrait nuancé et séduisant de la première reine couronnée d'Angleterre, à l'abri de tout parti pris. *PdeL*

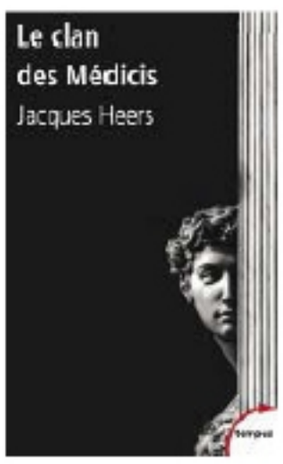
Tallandier, 398 pages, 22,90 €.

Le Clan des Médicis

Jacques Heers

« Ordonnateurs et maîtres d'un jeu politique étonnamment complexe, experts en l'art de manier les hommes, de les tromper en leur donnant idée de s'en féliciter, [les Médicis] n'ont pas triomphé par la violence, pas même par la corruption, mais par leur merveilleux savoir à forger, consolider, étendre davantage une clientèle de partisans, parents, amis et protégés pour se construire une renommée d'hommes providentiels. »

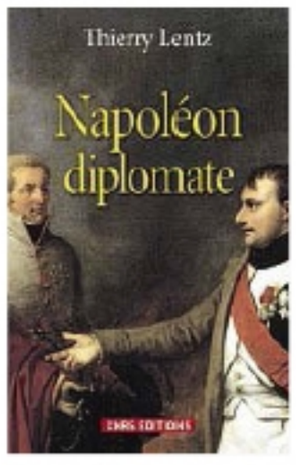
C'est l'histoire de ce clan dont sut s'entourer la célèbre famille, et la propre histoire des Médicis que le médiéviste Jacques Heers entreprend de nous faire découvrir ici. On y voit un nom d'abord inconnu s'imposer au fil des décennies, une famille conquérir et exercer le pouvoir jusqu'à unir sa destinée à celle de Florence. Sous sa plume, c'est deux siècles et demi de l'histoire de la ville qui prennent vie, une Florence qui ressemble plus à la ville peu reluisante du Lorenzaccio de Musset qu'à la république marchande exemplaire dont les historiens du XIXe siècle ont voulu nous transmettre l'image. *M-AB*



Perrin, « Tempus », 377 pages, 10 €.

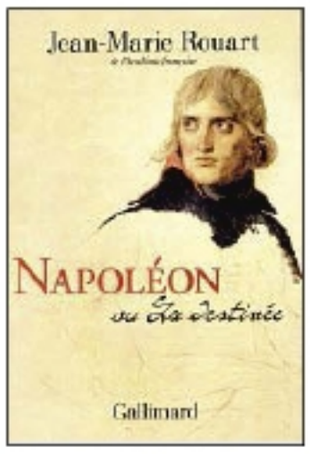
Napoléon diplomate

Thierry Lentz



En Napoléon, le chef de guerre a éclipsé le diplomate. Toute son action n'en fut pas moins tendue par la volonté de mettre en place une fédération européenne qui, associant par cercles concentriques l'Empire français aux royaumes napoléonides, puis aux puissances alliées, assurerait la prépondérance française sur le continent. Directeur de la Fondation Napoléon et auteur d'une monumentale *Nouvelle histoire du Premier Empire*, Thierry Lentz ne s'est pas contenté de retracer les heurs et les malheurs de ce grand projet, jusqu'au fatal engrenage qui devait mener à la guerre d'Espagne et au désastre de Russie. Il met en lumière dans son livre quelques-uns des aspects méconnus de la grande politique napoléonienne. Il en montre, au-delà, la dimension mondiale. On y apprend que Napoléon tenta de détacher, par la menace, le Maroc de l'influence britannique et qu'il rêva de faire de l'Irlande la Vendée des Anglais; on y fait le bilan de sa désastreuse politique coloniale; on y découvre le regard porté par l'Empereur sur les Etats-Unis, jusqu'à son ultime projet de s'y retirer, après Waterloo, pour s'y consacrer à la physique, à la météorologie et à l'astronomie en compagnie du savant Monge! *MDeJ*

CNRS Editions, 270 pages, 20 €.



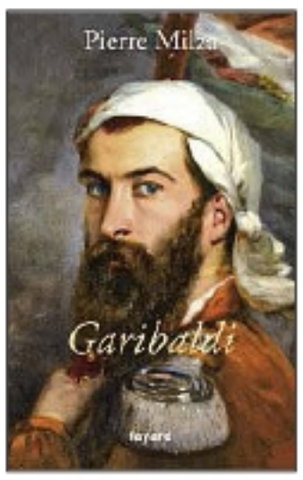
Napoléon ou la destinée. **Jean-Marie Rouart**

Des portraits de Napoléon, le plus saisissant est peut-être celui que David a laissé inachevé. Les yeux du jeune général fixent, au loin, un horizon indéchiffrable ; l'énergie se lit dans la moue du visage, les lèvres crispées, le menton volontaire. Le cou est enserré dans le col noir et rouge d'un costume à peine esquissé. Tout juste si l'on devine le poing gauche serré sur la poitrine, la main droite soulignant, à la hanche, la finesse d'une silhouette tendue, cambrée. Jean-Marie Rouart s'en est souvenu au moment de composer un récit qui n'est ni un roman ni un livre d'histoire : un portrait fragmenté. Tout y est romanesque, puisque l'auteur n'hésite pas à entrer dans la peau de son personnage, à en exprimer les pensées en toute liberté, et pourtant, tout est vrai.
De la jeunesse d'un obscur sous-lieutenant en Corse au rocher de Sainte-Hélène, les scènes se succèdent comme autant de croquis levés à la diable. Vendémiaire, Arcole, les délices du Caire, le coup de force de Brumaire, le sacre, la visite au tombeau de Frédéric de Prusse : les scènes s'enchaînent comme une galerie de tableaux d'histoire, elles se juxtaposent comme les pièces d'un puzzle qu'on aurait négligé d'emboîter. Demeurent les zones d'ombre, qui donnent au lecteur autant d'occasion de rêver. *MDeJ*

Gallimard, 348 pages, 21,90 €.

Garibaldi. **Pierre Milza**

C'est, pour une grande partie des Italiens, une figure tutélaire, un père fondateur et un héros de légende. Autant de raisons qui amènent l'historien à chercher à comprendre le sens d'une vie et la vérité d'un destin. On a oublié chez nous que Giuseppe Garibaldi naquit à Nice et que, venu au secours de la France en 1870 (il remporta même la seule bataille contre la Prusse), il fut élu à l'Assemblée constituante l'année suivante. Il faut dire qu'avant même l'achèvement de l'unification italienne, Garibaldi était une légende vivante. Surnommé « le héros des deux mondes », il fit, en effet, le coup de feu en Amérique du Sud et les Yankees l'appelèrent en vain à la rescousse contre les sudistes. Mais sa vie était tournée vers l'unité de l'Italie, à laquelle il participa de manière décisive, à la tête de ses fameuses « chemises rouges », animé par un anticléricalisme virulent. Un héros paradoxal et un livre passionnant. *PM*

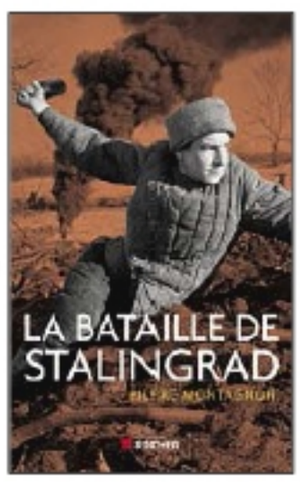


Fayard, 688 pages, 26 €.

La Bataille de Stalingrad

Pierre Montagnon

Soixante-dix ans après, Stalingrad fascine toujours. Plus qu'une bataille, il s'agit de l'affrontement de deux folies : celle de Hitler et celle de Staline. Pour l'un, il faut prendre à tout prix la ville symbole dont la chute serait un couronnement. Pour l'autre, il faut résister jusqu'au bout parce qu'un mythe ne peut s'écrouler. Dans ce match tragique, les rôles vont peu à peu s'inverser. Pris au piège, l'attaquant se transforme en assiégé. Du 23 août 1942 au 2 février 1943, ce *« Verdun en pire »* est raconté et décrit avec passion par Pierre Montagnon, capable de donner une vision panoramique de la bataille tout en s'intéressant à des détails évocateurs. Stalingrad fut un échec pour l'Allemagne en raison de l'entêtement de Hitler et de l'inertie prussienne de von Paulus. Mais Montagnon montre aussi que Stalingrad fut l'un des éléments du tournant de la guerre et non le seul. Une petite correction post-stalinienne bienvenue. *PM*



Le Rocher, 216 pages, 20,20 €.

TÉLÉVISION

histoire

Britannia – Aux confins de l'Empire romain.
Avec les explications d'historiens tels que Kate Gilliver, David Mattingly, Guy de la Bedoyère ou Bettany Hugues, et à l'aide de reconstitutions et d'images de synthèse, ce documentaire en trois parties revient sur la conquête de la (Grande) Bretagne par l'Empire romain. Il montre pourquoi ce territoire était une cible idéale pour Rome et comment l'envahisseur mena sa conquête au-delà de ce qu'étaient alors les limites du monde connu.

Chaîne Histoire, vendredi 26 octobre, à partir de 20 h 35, 3 x 52 minutes.

Nos salles obscures. **Avec humour et un brin de nostalgie, ces images montrent l'impact que le cinéma eut sur la vie et les mentalités dans la France des Trente Glorieuses, époque où il prit une importance grandissante dans les mœurs, celle des films de Jacques Tati, François Truffaut ou encore Gilles Grangier… Avec la participation de Jean Tulard.**

Inédit. Chaîne Histoire, mardi 16 octobre, à partir de 20 h 35, 52 minutes.

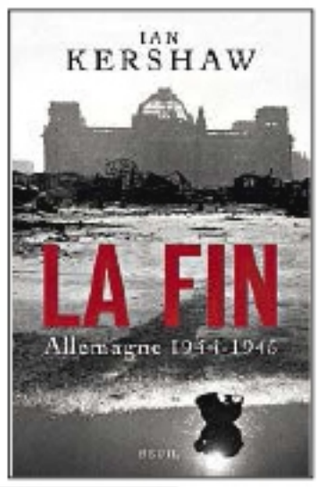
Trahisons : Edwin P. Wilson.
Ancien officier de la CIA, Edwin P. Wilson, était un personnage estimé, vivant luxueusement, entouré de sénateurs et de membres du Congrès. Mais il fut accusé d'avoir vendu vingt tonnes d'explosifs à Mouammar Kadhafi, considéré à l'époque par les USA comme le plus dangereux terroriste du monde. Si bien qu'en 1981, il devint le fugitif le plus recherché des Etats-Unis. Le film retrace l'affaire, de la trahison au procès.

Chaîne Histoire, dimanche 7 octobre, 20 h 35, 52 minutes.

La Protestation. **Yves Belaubre**

Le 23 août 1942, l'archevêque de Toulouse, Mgr Saliège, fit lire dans toutes les paroisses de son diocèse un texte retentissant par lequel il dénonçait les persécutions antisémites. Yves Belaubre raconte ici la prise de conscience de l'archevêque de Toulouse devant les lois antijuives, l'influence de son entourage, le résistant Charles d'Aragon, Mgr de Solages ou l'abbé de Naurois, par exemple, ainsi que les réactions du gouvernement de Vichy et des autorités allemandes. Le 9 juin 1944, la Gestapo vint arrêter Mgr Saliège et trouva un homme handicapé, incapable de se mouvoir. Il fallut renoncer à la déportation. Pour sa protestation historique, l'archevêque de Toulouse fut fait Compagnon de la Libération. Pie XII accepta de l'élever au cardinalat et Israël lui décerna le titre de « Juste parmi les nations ». Si le livre d'Yves Belaubre est un hymne au droit de la conscience, il souffre du choix d'une écriture romanesque qui rend difficile la distinction entre les nécessités de la mise en scène et la vérité historique. *PM*

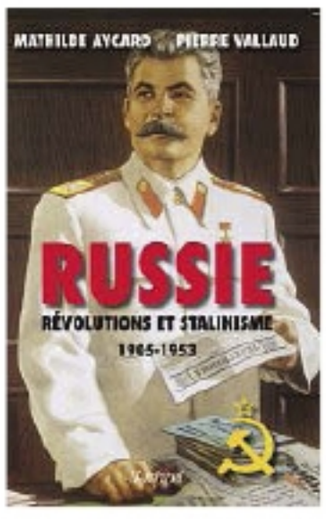
Nicolas Eybalin/Scrineo, 296 pages, 16 €.



La Fin. **Ian Kershaw**

Prise en tenaille entre les troupes alliées et l'Armée rouge, écrasée sous les bombes, l'Allemagne résista dix mois avant de capituler en mai 1945. Hitler avait donné l'ordre de la « guerre totale ». Est-ce suffisant pour expliquer l'obstination de tout un peuple ? Spécialiste du nazisme, l'historien Ian Kershaw ausculte une société passée, après l'attentat manqué contre Hitler, plus que jamais sous la coupe du parti et de l'Etat totalitaire. Au final, il estime que si le charisme du Führer avait disparu, les élites n'avaient nullement le ressort d'un retour au réel qui les aurait obligées à s'opposer à lui. Définitivement liés à Hitler, divisés entre eux, jaloux, les dignitaires du régime se laissèrent emporter par la chute finale. Une explication convaincante, mais qui ne prend peut-être pas assez en compte l'exigence alliée d'une reddition sans condition. *PM*

Seuil, 670 pages, 26 €.



Russie. Révolutions et stalinisme, 1905-1953

Mathilde Aycard et Pierre Vallaud

Comment Staline parvint-il à se hisser jusqu'au sommet du pouvoir soviétique et à s'y maintenir jusqu'à sa mort en 1953 ? C'est à cette question qu'entendent répondre les auteurs de cet ouvrage. Pour ce faire, ils remontent jusqu'au « dimanche rouge » de 1905, et poursuivent ensuite par le récit des différentes périodes de la révolution de 1917 et de la consolidation du pouvoir soviétique. Le principal mérite du livre se trouve dans les documents reproduits et dans son approche synthétique. La filiation Lénine et Staline/Trotski aurait certainement mérité d'être plus précisément cernée. Mais, plus qu'une étude politique, il s'agit là d'une exposition de faits. Et ils sont terribles ! *PM*

L'Archipel, 354 pages, 24 €.

Les Couples royaux dans l'histoire

Jean-François Solnon

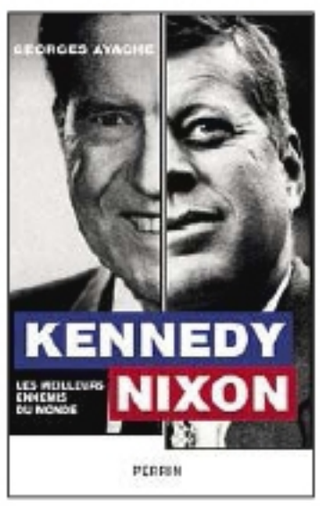
Peut-on imaginer Justinien sans Théodora, Louis XVI sans Marie-Antoinette ou Victoria sans Albert ? Jean-François Solnon fait revivre onze de ces couples royaux mythiques, de l'Antiquité à la révolution russe. A chaque couple son histoire, pour le meilleur et pour le pire, les jeux de pouvoir entraînant souvent jalousies, colères et crises politiques. L'historien brosse pour chacun un tableau complet et vivant, ne négligeant aucune hypothèse et rendant justice à des personnages parfois figés dans leur réputation, comme Sissi. La petite histoire se mêle ici à la grande, et en s'interrogeant sur l'action réelle des souverains, l'auteur ouvre une intéressante réflexion sur le partage des pouvoirs au sommet de l'Etat. *PdeL*

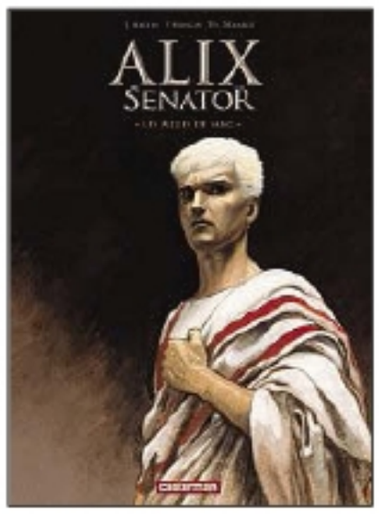
Perrin, 412 pages, 23 €.

Kennedy/Nixon. Les meilleurs ennemis du monde. **Georges Ayache**

Alors que le monde assiste à la confrontation Romney/Obama, c'est un autre duel – et d'une autre ampleur ! – qu'évoque Georges Ayache dans ce portrait croisé des présidents américains Kennedy et Nixon. Tout sépare les deux hommes. Héritier d'une riche dynastie catholique, John Kennedy est un play-boy invétéré et un malade chronique, quand Richard Nixon, le petit quaker, manque de charme et d'entregent, et doit se construire à la force du poignet. Malgré l'estime réciproque qui liait les deux hommes, le duel dura des décennies et ne prit fin qu'avec la mort tragique de Kennedy en 1963. Elu à son tour président en 1968, Nixon vécut avec le fantôme de son adversaire au point d'utiliser, lors de l'affaire du Watergate, une manœuvre qui avait réussi à son éternel rival dans l'affaire de la baie des Cochons. Mais Nixon le besogneux n'était pas Kennedy le souriant. L'époque aussi avait changé. Pour éviter une probable destitution, il démissionna en 1974 de la présidence. L'auteur fait revivre avec un grand sens du portrait ces deux destins qui furent d'abord deux tragédies américaines. *PM*

Perrin, 552 pages, 25 €.





Alix senator, T. 1. Les Aigles de sang

Valérie Mangin, Thierry Démarez et Jacques Martin

Si les héros ne meurent jamais, il arrive que certains d'entre eux vieillissent. Il y a soixante-quatre ans, les lecteurs du *Journal de Tintin* découvraient Alix, jeune Gaulois romanisé, né du talent de Jacques Martin. Au fil de trente albums, ils ont pu suivre ses enquêtes aux quatre coins du monde antique. Jacques Martin est mort et Alix accuse les années. Sous la plume de Valérie Mangin et le crayon de Thierry Démarez, qui ont repris le flambeau, Alix a plus de 50 ans. Il est désormais sénateur et il élève ses deux enfants, Titus, son fils, et Khephren, celui d'Enak qu'il a adopté à la suite de la disparition de ce dernier. On retrouve avec bonheur tout ce qui a fait le succès de la série originale : aventures et enquêtes qui mènent nos héros à la rencontre des grands personnages de l'Antiquité. Un pari risqué, mais réussi. L'édition Premium est enrichie d'un dossier historique de grande qualité. *M-AB*

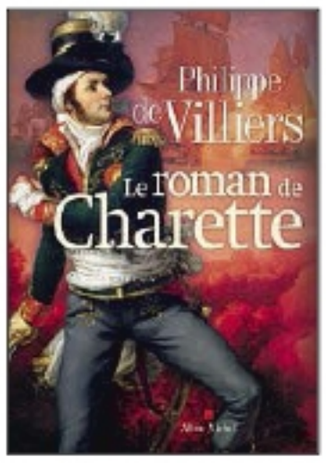
Casterman, 48 pages, 12,95 €. Edition Premium, 18,95 €.

La Princesse perdue de Léonard de Vinci

Peter Silverman et Catherine Withney

Un collectionneur américain, Peter Silverman, a des doutes sur l'attribution de sa dernière acquisition. Persuadé qu'il s'agit d'une toile de la Renaissance italienne, il se lance dans une longue enquête. Il apparaît vite que ce pourrait être une œuvre de Léonard de Vinci jamais répertoriée. Quand il est question de ce dernier, l'imagination vagabonde. Nous ne sommes pas dans *Da Vinci Code*, mais tous les éléments d'un bon thriller sont réunis. Sauf qu'ici, le cadavre est un portrait auquel on applique toutes les techniques d'identification pour le faire parler. S'il s'agit vraiment d'un Vinci, comme le pense son possesseur, celui-ci n'a pas seulement fait l'affaire du siècle : la révélation va déconsidérer les sommités qui sont passées sans le voir à côté d'un chef-d'œuvre. On ne lui fera donc pas de cadeau. *RC*

Arte Editions/Editions Télémaque, 200 pages, 22 €.



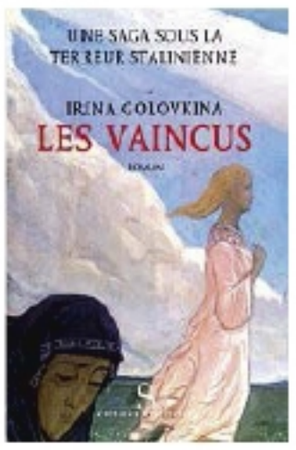
Le Roman de Charette. Philippe de Villiers

Voilà un livre où soufflent le vent, les chevaux au galop et l'histoire héroïque. Philippe de Villiers médite depuis toujours sur la destinée de François Athanase de Charette de la Contrie. Sans doute parce qu'elle concentre, en trente-cinq années la gloire, le courage, la tragédie. Charette voit le jour en Vendée, sous le règne de Louis XV. A 16 ans, il rejoint l'Académie royale de marine et embarque bientôt à Brest. Il croise des héros, *« hommes au sang salé »* qui ont traversé la mer, connu la guerre et les épidémies. Sur le pont, alors que la côte s'éloigne et s'estompe, il pense *« aux enfants de marins, à tous les enfants orphelins, dont la vie bascule quand la quille s'en va. Ces enfants de douleur qui, demain, à leur tour, retrouvant, de leurs pères, le sillage d'écume, iront au fond d'eux-mêmes puiser, dans le dessin d'un viril écusson de famille, la force nécessaire pour reprendre la mer… »* Le jeune marin croise La Pérouse, Chateaubriand, goûte à la tiédeur sucrée des Antilles, aux retours victorieux dans la rade de Brest, derniers feux d'un monde que la Révolution en quelques mois va engloutir. Les pages admirables sur la défense du roi et les années de guérilla, la traque que subit Charette et sa mort exemplaire achèvent ce captivant récit dont on souhaite qu'il donne un jour un film, entre *Master and Commander* et *Braveheart*. *VTV*

Parution le 4 octobre. Albin Michel, 480 pages, 22 €.

Les Vaincus. Irina Golovkina

Ne cherchez pas d'autres titres du même auteur : Irina Golovkina, comme Margaret Mitchell, n'a écrit qu'un livre. Rédigé sous Staline, son roman devra attendre 1992 pour être publié. *« Il n'y a, dans cette œuvre, pas un seul fait inventé, pas un seul fait que je n'ai tiré de la vie réelle des années 1930-1940. » Les Vaincus* nous plongent dans le quotidien de ceux qui sont devenus les « ennemis de classe » du régime. Si l'on a été général ou princesse, il faut vendre les tableaux de famille et le piano à queue pour survivre. Tous sont à la merci d'une dénonciation qui peut les exiler dans un camp, en Sibérie. Dans ce quotidien rythmé par les persécutions demeurent cependant la musique, la religion, l'amour. Et c'est en palpitant qu'on s'accroche aux destins entrecroisés de Iolotchka, la patriote exaltée, et de la douce Assia, qui ne vit que pour la musique et pour l'amour de son mari. *RC*



Editions des Syrtes, 1 120 pages, 45 €.

Infirmière pendant la Première Guerre mondiale

Sophie Humann

Par son art du récit, sa rigueur historique et la vivacité de sa plume, Sophie Humann s'impose comme l'un de nos meilleurs écrivains pour enfants. Ici, c'est le journal intime de Geneviève qu'elle nous fait découvrir. L'adolescente a 14 ans quand éclate la Première Guerre mondiale. A 17 ans, elle devient infirmière et rêve de servir sur le front. A travers son journal, c'est toute la vie à l'arrière que l'on découvre, certes moins atroce que celles des tranchées, mais rythmée par les privations, les mauvaises nouvelles, les deuils, les maladies. C'est aussi le regard d'une jeune fille sur un conflit inouï qui, un siècle plus tard, hante encore nos esprits. *VTV*

Gallimard Jeunesse, 160 pages, 9,95 €.

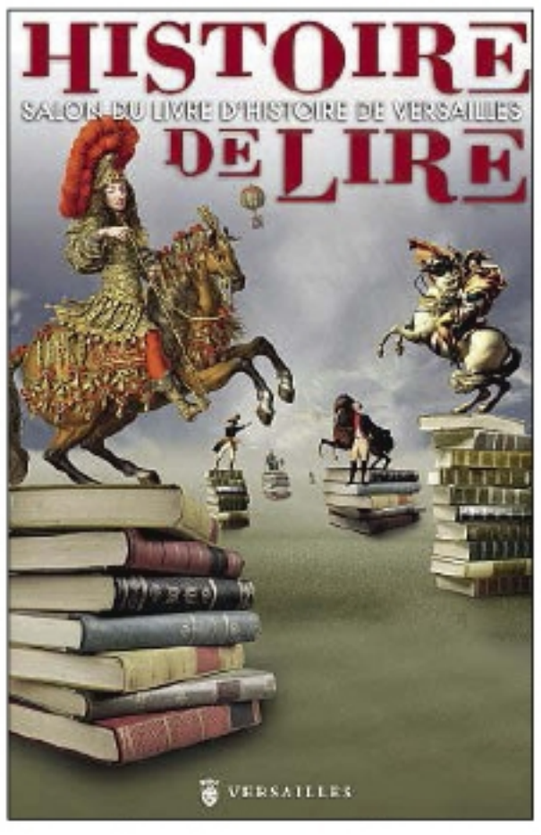
Versailles
capitale du livre d'histoire

© MELANIE FRE/FEDEPHOTO.

Ancien président de la Cité de l'architecture et du patrimoine, maire de Versailles depuis 2008 et député depuis 2012, François de Mazières a créé, en 2008, « Histoire de lire », le salon du livre d'histoire de Versailles. Il se tiendra les 17 et 18 novembre, à l'hôtel de ville.

Pourquoi un salon du livre d'histoire à Versailles ?

Versailles est une ville où la présence du château fait que la culture et l'histoire se vivent au quotidien, visuellement. Depuis longtemps, nous avons l'habitude d'organiser des événements culturels sur des thèmes précis comme les jardins ou encore le théâtre. C'est ainsi qu'on a créé, en 1996, le mois Molière, une sorte de festival de théâtre, de musique et de danse, qui propose plus de 300 spectacles pendant le mois de juin. Or, s'il existe quantité d'autres manifestations autour du livre, il n'y en a pas précisément autour du livre d'histoire qui est pourtant l'un des secteurs les plus dynamiques et les plus riches de l'édition. Il se trouve que c'est un projet que je nourrissais depuis plusieurs années, lorsque j'étais adjoint au maire, mais sans disposer des budgets nécessaires. C'est donc l'une des premières choses que j'ai lancées lorsque j'ai été élu maire en 2008 avec l'aide d'Etienne de Montety. L'idée est de présenter les ouvrages parus au cours de l'année, mais les auteurs apportent souvent leurs ouvrages antérieurs. On y propose des lectures, des signatures, des débats, des conférences, avec des personnalités qui ont leur public comme Jean-Louis Debré ou Jean d'Ormesson (qui ne sont pas des historiens, mais des conteurs), mais également avec des auteurs savants, plus discrets, comme Alexandre Maral, conservateur au château de Versailles, ou encore des figures qui ont vécu l'histoire en mouvement. Ainsi, nous avons reçu, en 2009, Lothar de Maizière premier et dernier Premier ministre élu de la RDA, du 12 avril au 2 octobre 1990, lors des premières élections libres dans l'ancienne Allemagne de l'Est, qui est venu parler dans le cadre d'un débat sur la chute du mur de Berlin. Cette année, Jean-Christophe Rufin nous présentera Jacques Cœur et Jean-Marie Rouart nous parlera de son dernier livre sur Napoléon.



A qui s'adresse ce salon ?

Dès la première édition, le salon a eu du succès et, depuis, il y a énormément de monde. Les Versaillais s'y rendent en famille. Une partie du salon est dédiée à la littérature historique destinée à la jeunesse. On y trouve, sous une tente devant la mairie, toutes sortes d'attractions. Mais Versailles est une ville qui compte beaucoup de lecteurs passionnés par l'histoire et beaucoup de personnes cultivées (même si elles le sont sans tapage)… Les Versaillais connaissent leur histoire en général. Des visiteurs viennent également de beaucoup plus loin !

Vous êtes vous-même passionné d'histoire ?

Tout à fait, quoique je ne sois pas non plus historien. Mais comme tout Versaillais, je connais bien les XVII[e] et XVIII[e] siècles : à Versailles, nous sommes en quelque sorte « biberonnés » par la culture du Grand Siècle. Et je suis passionné de théâtre et d'histoire du théâtre, telle que la racontent les ouvrages de Philippe Beaussant qui disent finalement l'histoire de Versailles comme lieu de fêtes.

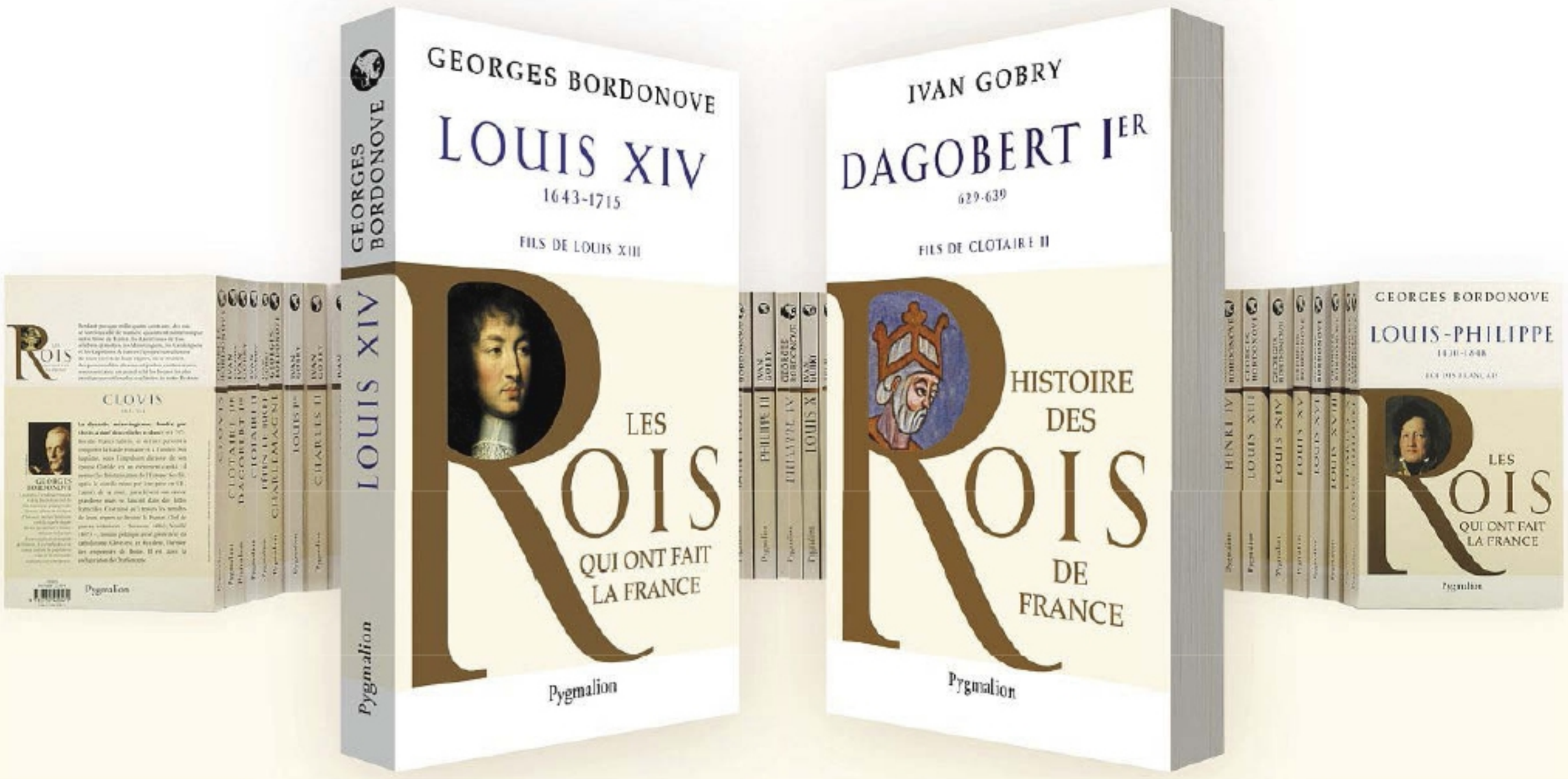
En tant que député et maire, pensez-vous que l'histoire soit utile dans l'exercice de vos fonctions ?

Je pense que toute personne qui a une responsabilité politique, qu'elle soit locale ou nationale, ne peut être qu'imprégnée par l'histoire. Le 12 septembre, nous avons eu à Versailles une manifestation dédiée aux relations franco-allemandes. Pourquoi à Versailles ? Car c'est là qu'en 1871 a été proclamé l'Empire allemand, à la suite de la guerre de 1870. C'est là aussi que Clemenceau a signé le traité de Versailles en 1919. Aujourd'hui, on assiste à des querelles de marchand de tapis dues à la banqueroute de la Grèce, au fait que l'Allemagne finance tout le monde. Mais l'histoire nous rappelle la fragilité des équilibres. Il faut avoir le recul de l'histoire pour être capable de prendre des décisions qui, sur le moment, peuvent paraître peu opportunes. *Propos recueillis par Albane Piot*

« Histoire de lire », salon du livre d'histoire, les 17 et 18 novembre 2012. Hôtel de ville, 4, avenue de Paris, Versailles. histoiredelire.over-blog.fr

HISTOIRE DES ROIS DE FRANCE

Pour la première fois dans l'histoire de l'édition française : la collection intégrale des rois de France enfin disponible chez Pygmalion !



Georges Bordonove et Ivan Gobry signent une œuvre magistrale,
indissociable du patrimoine historique français.
54 rois de France en 52 livres.

Éditions Pygmalion

Par Jean-Louis Thiériot

© SANDRINE ROUDEIX.

Quand la France bombardait Damas

La France a exercé un mandat sur la Syrie de 1920 à 1946. S'il a permis la modernisation du pays, il a aussi été ponctué par les révoltes et les répressions.

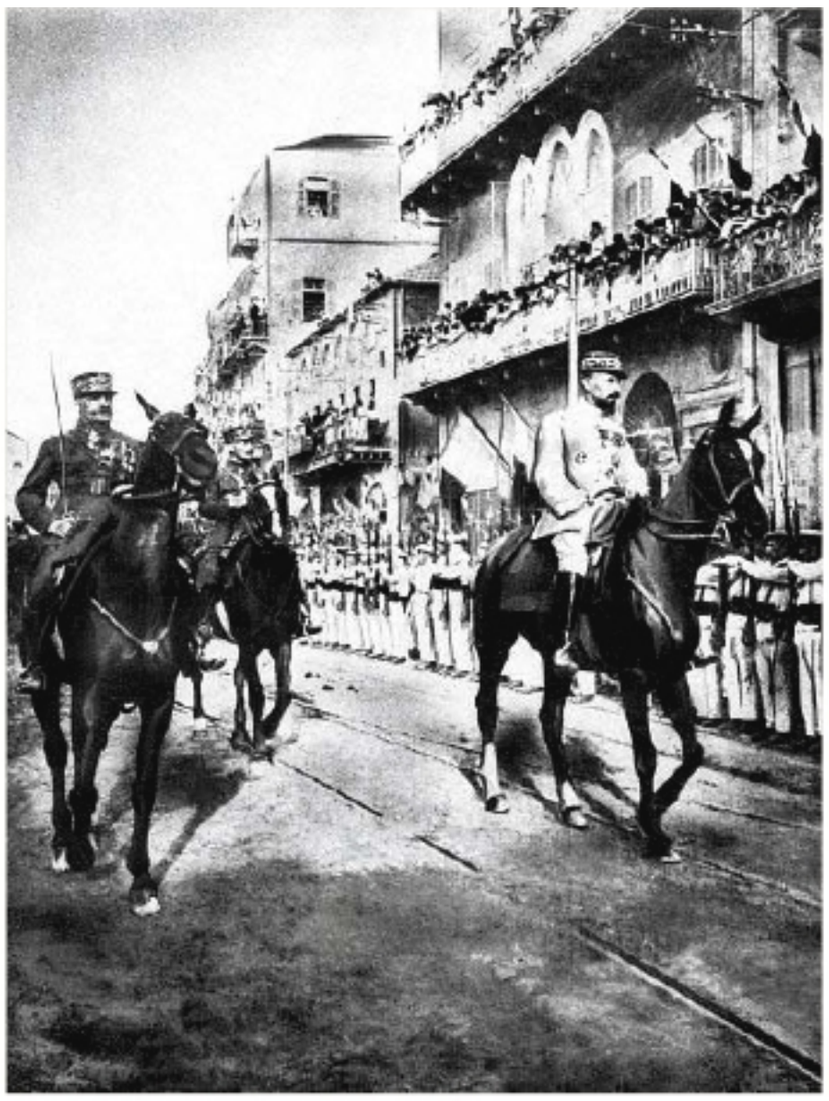
Revenant en 1927 d'un reportage au Levant, Joseph Kessel avait fait ce constat désabusé : *« Tous les systèmes y sont vains (…) car nul pays n'est plus complexe, plus difficile, plus révolté par nature que la Syrie. »* Haut-commissaire français à Damas à la même époque, Henry de Jouvenel met dans la bouche d'un officiel turc ces mots terribles : *« Oh ! Gardez-la ! Et surtout gardez Damas. C'est une de ces villes qui empoisonnent les empires ! »* A l'heure où le pays s'embrase, il n'est pas inutile de se souvenir des difficultés que rencontra la France lorsque, sous mandat de la SDN, elle gouverna la Syrie après la guerre de 1914.

Inscrits dans la pierre avec le krak des Chevaliers, les liens de notre pays avec la Syrie relèvent d'une vieille histoire, depuis les royaumes francs établis par les croisés. La monarchie française avait conservé ce tropisme. Pour faire pièce aux Habsbourg, François Ier n'hésite pas à s'allier avec Soliman le Magnifique en 1535. Le « système des capitulations » poursuivi jusqu'au début XXe siècle fait des Français les « protecteurs des chrétiens » de l'Empire ottoman. Lors de son démantèlement, la France s'intéresse naturellement aux provinces qui s'en détachent. L'Empire britannique aussi. Sous l'impulsion du célèbre colonel Lawrence, les Arabes emmenés par le chérif Hussein et son fils Fayçal se sont soulevés contre la Porte, alliée de l'Allemagne. A l'automne 1918, ils ont proclamé à Damas la création d'un royaume arabe. C'est sans compter avec les accords secrets Sykes-Picot, qui accordent aux Français une zone d'influence en Syrie et au Liban, les Anglais se réservant la Palestine, l'Irak et la Jordanie. En 1919, l'armée française débarque sur place.

La cohabitation du gouvernement Fayçal et du général Gouraud, haut-commissaire au Levant, est explosive. Des élections donnent la majorité aux nationalistes. En mars 1920, le Congrès syrien proclame l'indépendance immédiate. Le 25 avril, la conférence de San Remo n'en confie pas moins un mandat à la France avec mission *« d'encourager et d'aider à l'établissement de gouvernements et d'administrations indigènes »*. La SDN ratifie la décision lors de la signature du traité de Sèvres le 10 août 1920. De violents affrontements interreligieux conduisent d'emblée le gouvernement français à autoriser la sécession du Liban majoritairement chrétien. La décision scandalise les musulmans. Une partie du gouvernement syrien exige le départ des forces d'occupation. Le 14 juillet 1920, le général Gouraud lance un ultimatum à Fayçal, le priant de se soumettre ou de se démettre. Ce dernier part en exil, mais son ministre de la Défense, Youssef al-Azmeh, prend les armes. C'est la première insurrection du mandat français. Elle est écrasée dans le sang à la bataille de Maysaloun par le général Goybet qui à la tête de la 3e DI utilise chars et aviation pour anéantir les rebelles. Entrant victorieux dans Damas, il aurait prononcé devant la tombe de Saladin ce mot célèbre : *« Saladin, nous voilà de retour ! »* Propos peu faits pour apaiser les esprits. La guérilla dure trois ans, notamment dans les montagnes druzes, le pays alaouite et la région d'Alep.

Dans la tradition de ses administrateurs coloniaux, la France s'appuie alors sur les chefferies locales et divise le pays en circonscriptions administratives qui lui permettent d'asseoir son autorité, mais contribuent selon la plupart des historiens à morceler une société déjà complexe. En effet, la Syrie est un véritable patchwork de peuples et de religions. Dans les années 1920, les Arabes sunnites représentent environ 60 % de la population, les Alaouites chiites, les Kurdes et les chrétiens environ 10 % chacun. Numériquement peu nombreux, les Druzes retranchés dans leurs montagnes représentent en revanche une vraie force politique et militaire. Le pays est bientôt morcelé entre un Etat de Damas, un Etat d'Alep, un Etat du djebel druze, un territoire autonome alaouite et le sandjak d'Alexandrette, peuplé d'une minorité turque, qui sera finalement cédé à la Turquie en 1939. Les Français jouent des rivalités religieuses et ethniques. Pendant un temps, la capitale n'est même plus à Damas. Elle est exilée à Homs.

En 1925 éclate une seconde insurrection fomentée par les « chefs de la montagne » druzes et dirigée par le sultan Al-Atrach.



L'ORIENT COMPLIQUÉ A gauche : le général Gouraud passant ses troupes en revue le 14 juillet 1920, en Syrie. Il aura à faire face à la première insurrection contre le mandat français. A droite : autodafé de livres français pour célébrer l'indépendance en 1946.

Très vite, la révolte touche le pays tout entier. A Mazraa, une colonne de 3000 soldats français tombe dans une embuscade terriblement meurtrière.

En métropole, l'opinion publique s'émeut. Le siège de l'administration française, le palais Azem, est pris d'assaut par les émeutiers en octobre 1925. Le gouvernement du Cartel des gauches envoie le général Gamelin rétablir l'ordre. Damas est déclarée zone rebelle. Pendant trois jours, la ville est bombardée, ce qui soulève une forte indignation internationale. Finalement, en 1927, la paix civile est rétablie.

Jusqu'en 1940, l'ordre français règne sur un pays en ébullition. Des élections sont organisées en 1928. Il doit s'agir d'une constituante. Dans la continuité du Congrès national syrien de 1919, les élus réclament aussitôt la restauration de la Syrie dans ses frontières d'origine avec *« tous les territoires syriens détachés de l'Empire ottoman, sans égards aux divisions intervenues après la fin de la guerre mondiale »*. En clair, il s'agit de récupérer le Liban. Pour la puissance mandataire, c'est inacceptable. L'assemblée est dissoute. La France promulgue unilatéralement une Constitution. En sous-main, les services français jouent les communautés l'une contre l'autre et attisent certains séparatismes. Ni la main de fer de l'armée ni le gant de velours des gouverneurs civils ne permettent pourtant de pacifier vraiment le pays qui est régulièrement traversé de crises, de grèves, d'émeutes.

Le Front populaire veut mettre un terme à ce qu'il considère comme une situation sans issue. Les accords Viénot de décembre 1936 prévoient la pleine indépendance de la Syrie à échéance de cinq ans. Mais le traité n'est pas ratifié par le Parlement français. Dans la presse française, une violente campagne se déchaîne contre le désengagement et le renoncement dont fait preuve le gouvernement Blum. Animée notamment par les frères Jérôme et Jean Tharaud, elle pointe du doigt les divisions de la société syrienne et les drames qui risqueraient d'accompagner notre retrait. La guerre vient interrompre le processus.

Les dernières années du mandat sont tragiques. En juin 1941, les troupes de Vichy commandées par le général Dentz sont attaquées par celles de Londres, que commande le général Catroux. Le sang français coule. Lorsque le drapeau FFL flotte sur Damas, le général De Gaulle annonce ses intentions : *« La France a le devoir d'établir ces Etats dans leur indépendance. »* Pourtant, lorsqu'en mai 1945 le parti Baas proclame le soulèvement national, le général Oliva-Roget est envoyé par le gouvernement provisoire pour rétablir l'ordre en utilisant la manière forte. L'artillerie bombarde à nouveau Damas et les morts se comptent par centaines. En 1946, la France quitte définitivement le Levant.

Ces épisodes douloureux ne doivent pas occulter les réels succès du mandat français. Alors qu'en Palestine le mandat britannique a laissé un souvenir amer aussi bien aux Palestiniens qu'aux Israéliens, il est frappant de voir qu'en Syrie, la présence française est plutôt regardée avec faveur. Il n'y a que l'indépendance du Liban qui nous est imputée à charge. Pour le reste, chacun s'accorde à reconnaître que la France a modernisé le pays et qu'elle a posé les fondements d'une administration cohérente. Damas a été transformée par les urbanistes René et Raymond Danger et l'architecte Michel Ecochard. En 1918, la grandeur damascène n'était plus qu'un lointain souvenir, après quatre siècles de domination ottomane. Vingt ans plus tard, la cité des Omeyyades est redevenue une grande métropole. La population scolarisée a été multipliée par quatre, près de 2000 kilomètres de voies ferrées ont été construits, les surfaces cultivables ont été multipliées par deux.

La principale leçon à tirer de ce bilan en demi-teinte est la complexité de la réalité syrienne. Mosaïque de populations, de religions, d'histoires et de traditions différentes, ce pays appelle mesure et prudence. De Gaulle avait prétendu s'envoler avec des idées simples vers l'Orient compliqué. Le souvenir du mandat français incite à se garder des généralisations hâtives, des pétitions de principe et des solutions expéditives. Dans l'Orient compliqué, il n'y a malheureusement que des politiques compliquées.

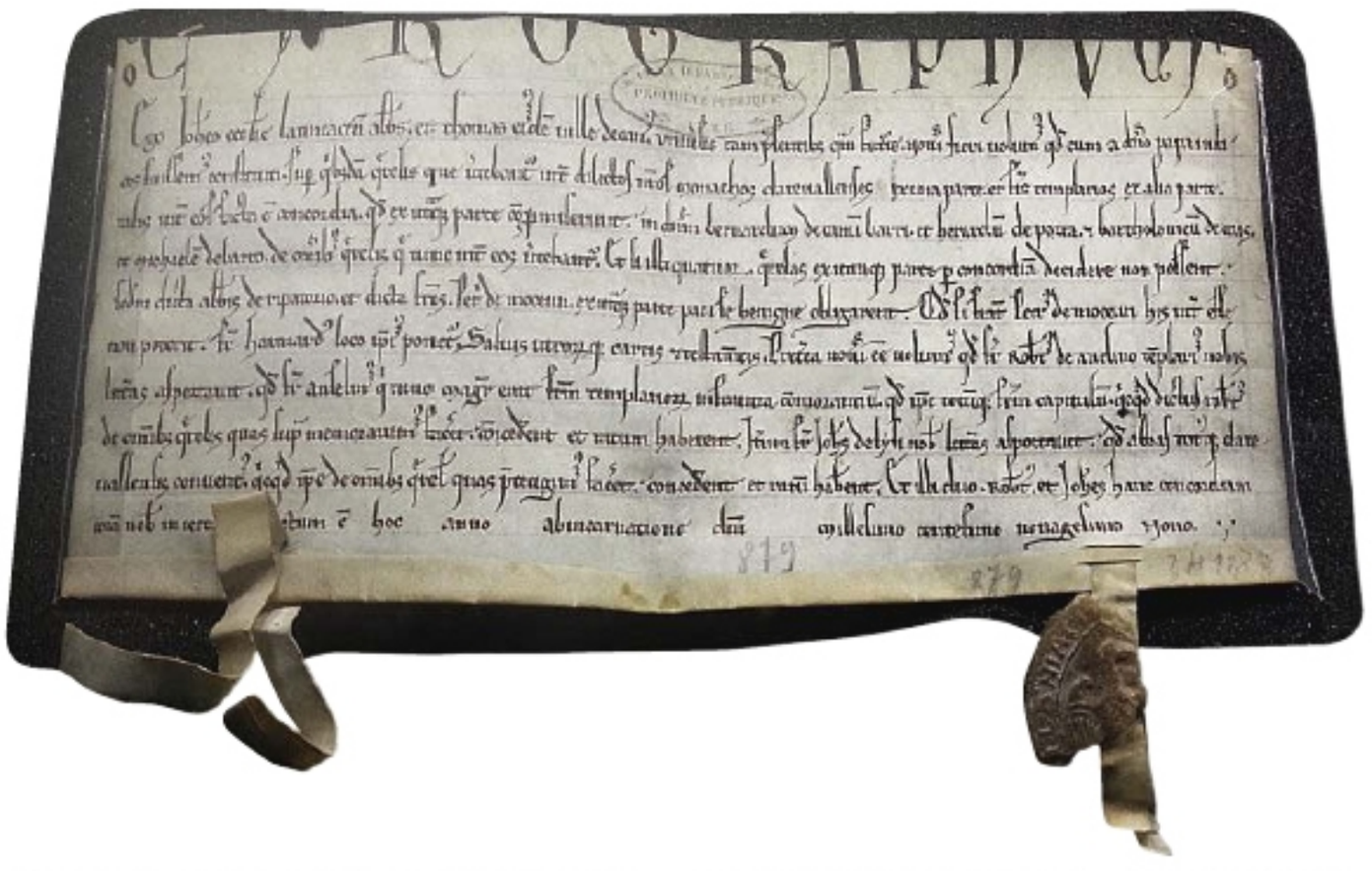
© RUE DES ARCHIVES/TAL. © MAYNARD OWEN WILLIAMS/NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY/CORBIS.

EXPOSITIONS

Par Albane Piot

L'épopée des Templiers

A l'Hôtel-Dieu de Troyes, une exposition retrace l'histoire de l'ordre du Temple.



Non, l'ordre du Temple n'est pas une secte ésotérique, ancêtre de la franc-maçonnerie! Il n'a aucun lien avec l'islam, les cathares ou la secte des Assassins. Il n'a pas construit les cathédrales, ni caché des trésors… Les templiers ont nourri bien des mythes, des légendes plus ou moins noires, et pour le moins tenaces. L'exposition de l'Hôtel-Dieu de Troyes raconte la véritable histoire. Dans une scénographie sobre et claire, elle explique ce qu'était l'ordre du Temple : un ordre religieux-militaire, le premier du genre, qui avait pour vocation de défendre Dieu et son Eglise, par les armes si nécessaire. Une réponse aux besoins militaires de la croisade et aux besoins spirituels de la chevalerie dont il canalisait et sanctifiait la violence, comme le voulait la réforme grégorienne. A l'origine, ce n'était qu'une petite confrérie de «pauvres chevaliers du Christ», fondée en 1119 par le Champenois Hugues de Payns, élu maître par ses frères, et le Flamand Godefroy de Saint-Omer, pour assurer la sécurité des pèlerins sur les routes de Terre sainte. L'Ordre fut reconnu par l'Eglise au concile de Troyes en 1129 en tant qu'ordre religieux soumis aux vœux habituels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, et voué à la défense de la Terre sainte. Sa règle fut rédigée sous l'égide de saint Bernard de Clairvaux (mais non par lui). Outre la défense des routes de Palestine, lui fut rapidement confiée la protection des frontières des Etats latins d'Orient. Des exemplaires de la règle du Temple et de l'*Eloge de la nouvelle chevalerie*, écrit par Bernard de Clairvaux, sont visibles à l'exposition.

Celle-ci décrit avec précision ce qu'était la vie quotidienne des templiers : vivant en commanderie sous la direction d'un commandeur, tous relevaient en dernier lieu de l'autorité du grand maître dont le quartier général, la maison centrale de l'Ordre, était à Jérusalem jusqu'à sa perte en 1187, puis à Acre, et enfin à Limassol, à Chypre. Parmi les frères, on distinguait les frères chevaliers, seuls autorisés à porter le manteau blanc frappé d'une croix rouge, et les autres frères, vêtus de noir. Les frères chevaliers étaient le plus souvent en Orient, en quelque sorte sur le front. En Occident, où l'Ordre s'était implanté à la suite du concile de Troyes, la vie quotidienne des templiers n'avait pas ce caractère défensif. Elle joignait aux exercices religieux, dictés par la règle et communs à tous, l'exploitation des terres et des activités artisanales des domaines de l'Ordre, et un entraînement militaire. La vocation des commanderies en Occident était d'assurer les arrières de l'armée d'Orient, et notamment de lui fournir des fonds : elles expédiaient le tiers de leurs revenus au commandeur du royaume de Jérusalem qui avait les fonctions de trésorier. Mais les maisons templières étaient également des centres de recrutement, des lieux d'accueil et de soins des voyageurs et des mendiants; elles venaient financièrement en aide aux paysans et aux seigneurs des environs. Les objets exposés – archives, armes, éperons, deniers, vaisselle de céramique ou de verre, objets de la vie quotidienne dans l'Orient seldjoukide – révèlent l'immense patrimoine accumulé par l'ordre du Temple entre les XII[e] et XIII[e] siècles.

Victime de détracteurs poussés par des intérêts financiers et de la politique religieuse du roi Philippe le Bel, l'ordre du Temple fut l'objet d'un énorme scandale en 1307, les templiers étant accusés de s'employer à

PHOTOS : © WEB3-DESIGN.

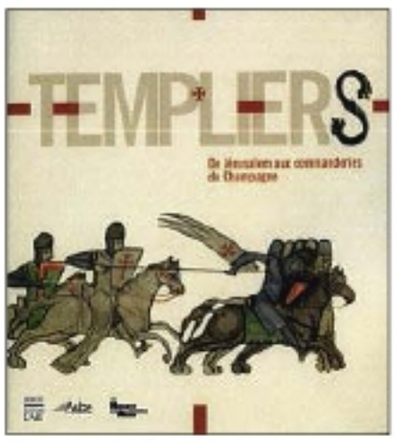
REGULA A gauche : exemplaire de la règle de l'ordre du Temple, établie au concile de Troyes. Ci-dessus : moulage de l'avers de la boule de l'ordre du Temple. Ce sceau évoque l'association du moine et du soldat pour la défense des Lieux saints.

renverser la société chrétienne et de contraindre leurs néophytes à renier le Christ, à cracher sur le crucifix ou à se prêter à des actes de sodomie, sous peine d'emprisonnement ou même de mort. Par lettres datées du 14 septembre 1307, Philippe le Bel ordonna l'arrestation de tous les templiers du royaume, le vendredi 13 octobre suivant. Il y eut des enquêtes, des procès, des bulles papales, jusqu'à la dispersion des biens de l'Ordre lors du concile de Vienne en 1311-1312. Le rouleau des interrogatoires menés à Paris à la suite des arrestations du 13 octobre 1307 et présenté à l'exposition se déploie sur plus de vingt-deux mètres de parchemin !

Une exposition passionnante accompagnée d'un catalogue qui ne l'est pas moins !

« Templiers. Une histoire, notre trésor », jusqu'au 31 octobre. Hôtel-Dieu-le-Comte, Troyes. Tous les jours, de 9 h 30 à 19 heures. Entrée libre.

CATALOGUE



Somogy Editions d'art/ Conseil général de l'Aube
328 pages
29 €

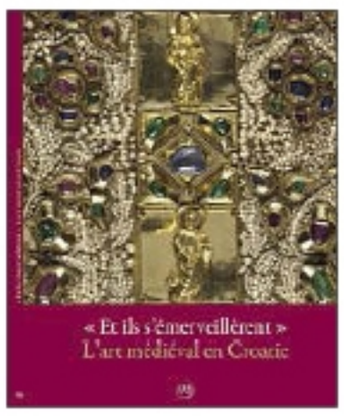
Les trésors de la Croatie médiévale

Le musée de Cluny présente la culture médiévale des « plus latins des Slaves » : les Croates.

Ils furent vassaux de Charlemagne, sujets du royaume angevin de Hongrie-Croatie unifié par le roi Coloman (1102-1116), voisins de Byzance et d'une Venise de plus en plus influente. Geoffroy de Villehardouin, sénéchal de Champagne et chroniqueur de la conquête de Constantinople, rapporte l'émerveillement de tous devant la splendeur de leurs trésors. Ce sont des bijoux, des bas-reliefs sculptés, des statues, des manuscrits enluminés, des reliquaires, autant d'objets qui témoignent d'une culture raffinée, née du syncrétisme des tendances européennes contemporaines (lombardes, vénitiennes…), comme en témoigne cette Vierge d'argent de la cathédrale de Split aux vêtements travaillés de plis abondants et fluides de style gothique, et qui tient, debout sur ses genoux, un Enfant-Dieu animé et tendre. L'exposition présente 43 de ces trésors, reflets d'une histoire trop méconnue. Une belle découverte !

« Et ils s'émerveillèrent… Croatie médiévale », du 10 octobre 2012 au 7 janvier 2013. Musée de Cluny, Paris. Tous les jours, sauf le mardi, de 9 h 15 à 17 h 45.

CATALOGUE



Editions RMN-Grand Palais
96 pages
22 €

COMPLICITÉ
Vierge à l'Enfant et onze apôtres, bas-relief en argent, Dalmatie, première moitié du XIVe siècle (Split, Trésor de la cathédrale).

© GALERIE KLOVIÇEVI DVORI.

© PHOTO RMN-RENÉ-GABRIEL OJEDA. © RMN (DOMAINE DE CHANTILLY) / RENÉ-GABRIEL OJÉDA.

ORIENTALISME Ci-dessus : *Scène d'Arabes dans leur camp écoutant une histoire,* par Horace Vernet, 1834 (Chantilly, musée Condé). Ci-dessous : *Femmes juives dans leur appartement; la famille Bouzaglo,* par Eugène Delacroix, 1832 (Chantilly, musée Condé).

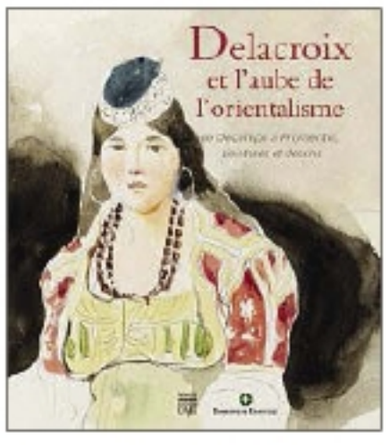
Au pays de Sardanapale

Le domaine de Chantilly raconte la découverte de l'Orient au XIXe siècle.

C'est un demi-siècle d'histoire qui se déroule en images somptueuses ou sévères dans la salle du Jeu de paume nouvellement restaurée du domaine de Chantilly. Avec une sélection d'œuvres magnifiques et pour beaucoup rares ou méconnues, l'exposition qui s'y ouvre le 30 septembre allie la richesse et la poésie de l'Orient rêvé à la grandiloquence et au dramatisme de la peinture d'histoire du XIXe siècle. Elle débute par l'expédition en Egypte de Bonaparte (1798) qui, couvert de gloire depuis la campagne d'Italie, veut libérer le pays du joug des Mamelouks; les dessins et récits de Vivant Denon inspirent au baron Gros *Les Pestiférés de Jaffa,* dont une esquisse est présentée ici. Un pays mythique se révèle. La Grèce lui succède lorsqu'elle se soulève contre l'occupant turc en 1823 : toute l'Europe s'émeut de son sort; le pays apparaît aux artistes – Delacroix, Descamps – comme la porte de l'Orient. Ils réalisent maintes études d'après des objets qu'ils se font prêter. A partir de 1827, ils accompagnent même des missions diplomatiques ou scientifiques en Grèce, au Proche-Orient, en Afrique du Nord. Delacroix débarquant au Maroc s'émerveille, emplit de dessins ses carnets de voyage en s'exclamant *« qu'il faudrait avoir vingt bras et quarante-huit heures par journée (…) pour donner une idée de tout ça »*. La conquête de l'Algérie orchestrée par les rois Charles X et Louis-Philippe, de 1830 à 1848, la prise de la smalah d'Abd-el-Kader et la reddition de l'émir donneront à l'orientalisme son dernier souffle. Elles inspireront à Horace Vernet l'immense *Prise de la smalah d'Abd-el-Kader* (1843) pour les galeries historiques de Versailles. La toile est représentée à l'exposition par la copie d'Alfred Decaen.

« Delacroix et l'aube de l'orientalisme », du 30 septembre 2012 au 7 janvier 2013. Domaine de Chantilly, salle du Jeu de paume. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 heures à 17 heures.

CATALOGUE



Somogy Editions d'art/ Musée Condé 176 pages 29 €

Bonjour Paris !

Quand une série d'expositions révèle différents visages de Paris.

© CLICHÉ MUSÉES DU MANS.

RÉVÉLATION *Le Sommeil d'Elie,* par Philippe de Champaigne, vers 1656 (Le Mans, musée de Tessé). Un des chefs-d'œuvre de la rétrospective que le musée Carnavalet consacre à la peinture du XVII[e] siècle dans les églises de Paris. Ils furent en partie dispersés à la Révolution.

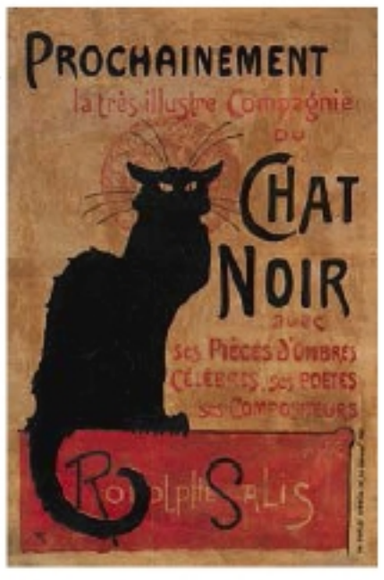
Les couleurs du ciel

Du règne d'Henri IV à celui de Louis XIV, et alors que les recommandations du concile de Trente ont donné un nouvel élan à la spiritualité catholique, les notables et élites politiques rivalisent de faste et de générosité dans la construction et le décor d'églises paroissiales ou de chapelles privées. Ce fut pour la peinture française une époque des plus riches. L'ameublement des églises parisiennes en témoigne ; le musée Carnavalet le démontre avec plus de 120 œuvres, tableaux, gravures, dessins, de tous les artistes de ce temps-là, qui offrent un panorama des spiritualités et des styles : celui, solaire, de Simon Vouet ; celui, harmonieux et sobre, de Poussin ; la douceur et le calme de l'atticisme ; le colorisme et la théâtralité de Le Brun. Une belle exposition qui peut se poursuivre par une visite des ensembles demeurés *in situ* à Saint-Eustache, Saint-Joseph-des-Carmes et Saint-Nicolas-des-Champs. Magnifique !

« Les Couleurs du ciel. Peintures des églises de Paris au XVII[e] siècle », du 4 octobre 2012 au 24 février 2013. Musée Carnavalet, Paris. Du mardi au dimanche, de 10 heures à 18 heures.

Montmartre

Aristide Bruant en a fait une chanson. Le Chat Noir, cabaret de Montmartre fondé en 1881, est rapidement devenu un symbole. Celui d'un Montmartre d'avant-garde, haut lieu artistique et littéraire, à la vie foisonnante, bruyante et colorée. Au Chat Noir, devant le théâtre d'ombres, au milieu des chansons et des boniments, se sont attardés Toulouse-Lautrec, Paul Delmet, Satie, Debussy, Vuillard, nabis et symbolistes. De là, ils sortaient dans les rues, se rendaient dans les théâtres des fêtes foraines ou au cirque Fernando, s'en allaient applaudir la belle Otero dans les cafés-concerts, ou la Goulue au Moulin Rouge. Un monde prolifique que raconte le musée de Montmartre par le biais d'affiches, tableaux, aquarelles, dessins, estampes, silhouettes de zinc, et extraits musicaux. *« Au clair de la lune, à Montmartre, le soir »…*



© COLLECTION MUSÉE DE MONTMARTRE/DR.

« Autour du Chat Noir, arts et plaisirs à Montmartre, 1880-1910 », jusqu'au 13 janvier 2013. Musée de Montmartre, Paris. Tous les jours, de 10 heures à 18 heures.

© UNIVERSAL/DR.

Des Américains à Paris

Des premiers pas du cinéma jusqu'à Martin Scorsese, le 7[e] art a mis en scène différents visages de Paris. Le Paris historique préféré par le muet le cède au Paris sophistiqué de la comédie sentimentale dans les années 1930 et 1940, puis au Paris Belle Epoque, cancan et virevoltant, impressionniste et bohème dans les années 1950. Au même moment, les premiers films tournés *in situ* dans la capitale, tels *Charade* ou *Funny Face,* montrent un Paris toujours élégant mais plus concret. Depuis les années 1980, c'est un Paris contemporain, plus violent, plus inquiétant, cadre du policier, du complot et de l'action. Par le biais de photos, maquettes de décors, costumes, affiches, dessins, extraits de films, et reportages, l'exposition brosse le portrait de Paris et évoque près d'un siècle d'histoire du cinéma hollywoodien.

« Paris vu par Hollywood », jusqu'au 15 décembre 2012. Hôtel de Ville, salle Saint-Jean, Paris. Tous les jours, sauf dimanche et jours fériés, de 10 heures à 19 heures. Entrée libre.

Paris en 3D

Quand la technique se met au service de l'histoire, le spectacle est éblouissant. Grâce au logiciel de conception 3D mis au point par « The 3D Experience Company » (Dassault Systèmes), une équipe d'archéologues et d'historiens spécialistes de Paris a ainsi pu retracer l'histoire de la ville avec une précision inouïe. Sous la direction de Didier Busson, historien et archéologue de la ville de Paris, elle en a reconstitué les lieux et monuments emblématiques aux différentes époques. Le résultat sera visible le 29 septembre avec le lancement d'un site Internet permettant de visiter Paris en 3D en temps réel, et de se plonger dans une époque donnée. Le soir, à 21 heures, sur le parvis de l'Hôtel de Ville, une projection immersive et interactive, à 180°, sera commentée par Jean-Marc Léri, directeur du musée Carnavalet. Spectaculaire !

www.3ds.com

© 2011 GEDEON PROGRAMMES.

VOTRE NOUVEAU MAGAZINE

LE FIGARO HISTOIRE

ABONNEZ-VOUS

OFFRE SPÉCIALE

29€

▷ SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 nos) soit près de 30% de réduction

TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP12004

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 29 € au lieu de ~~41,40 €~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/12/2012. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐

Photos non contractuelles. Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 542 077 755 RCS Paris.

Rome orientale

Le musée du Louvre crée un nouveau département, consacré à l'Orient méditerranéen dans l'Empire romain.

© 1998 MUSÉE DU LOUVRE/GEORGES PONCET.

ORIENT PLUS PROCHE

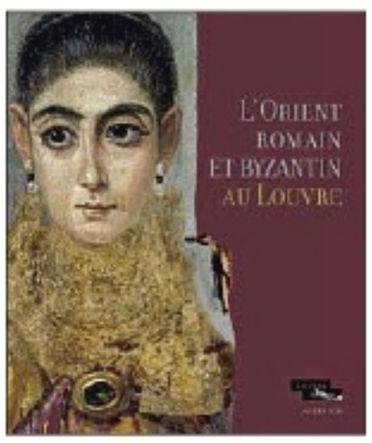
Ci-dessus : *Portrait féminin*, peint sur bois partiellement doré à la feuille, Antinoé, IIe siècle (Paris, Louvre). En bas : ensemble des sculptures en marbre du mithraeum de Sidon, Liban, IVe siècle (Paris, Louvre).

Au lendemain des conquêtes d'Alexandre, l'Orient méditerranéen (Proche-Orient et Egypte) avait été unifié par la civilisation hellénistique. Lorsqu'il fut intégré à l'Empire romain, l'unité politique favorisa l'éclosion d'une culture née de l'assimilation de la culture gréco-romaine par les populations locales. De fait, les œuvres de ce temps-là allient des éléments de ces différentes traditions, comme le montrent, par exemple, les portraits peints, alliance de la tradition du portrait romain et des rites funéraires égyptiens. Ces œuvres étaient, au Louvre, jusqu'à présent dispersées dans plusieurs départements du musée. Elles sont désormais réunies dans un espace dédié, autour de la cour Visconti. Une première partie raconte la période romaine, de l'annexion de l'Egypte par Octave après la bataille d'Actium, en 30 av. J.-C., au dernier partage de l'Empire romain, en 395 apr. J.-C. On y découvre l'art funéraire de l'Egypte romaine, puis celui du Proche-Orient romain, les cultes locaux, leurs pratiques, leurs images, leurs décors avec notamment les magnifiques mosaïques de l'église byzantine Saint-Christophe de Kabr Hiram, au Liban. On y voit encore maints témoignages de la vie quotidienne : administration, ameublement, vêtements et parures. La seconde partie du département traite de l'Egypte copte, c'est-à-dire chrétienne, avec notamment la salle de Baouit qui reconstitue en béton une église du site monastique, ornée de sculptures en pierre et en bois. Un coup de projecteur sur une histoire et une civilisation passionnantes, et des objets dont la présentation retrouve ici sa cohérence.

Ouvert depuis le 22 septembre. Musée du Louvre, Paris. www.louvre.fr

© 1998 MUSÉE DU LOUVRE/GEORGES PONCET.

CATALOGUE



Louvre Editions/ Actes Sud
480 pages
39 €

DANS LES COULISSES DU PALAIS DES ROIS.

© LAURENT BE

La magie de Versailles tient à ce paradoxe. Tout y semble cérémonieux, prévisible, alors que la surprise est en réalité partout. Le vrai secret de Versailles, ce qui fait que depuis deux siècles ce palais déserté par ses rois continue de nous fasciner et de nous éblouir, c'est qu'en lui la figure de l'ordre s'était incarnée dans le désordre et la fantaisie : la grandeur et la beauté n'y avaient pas étouffé la vie.

Michel DE JAEGHERE
Directeur de la rédaction du Figaro hors-série

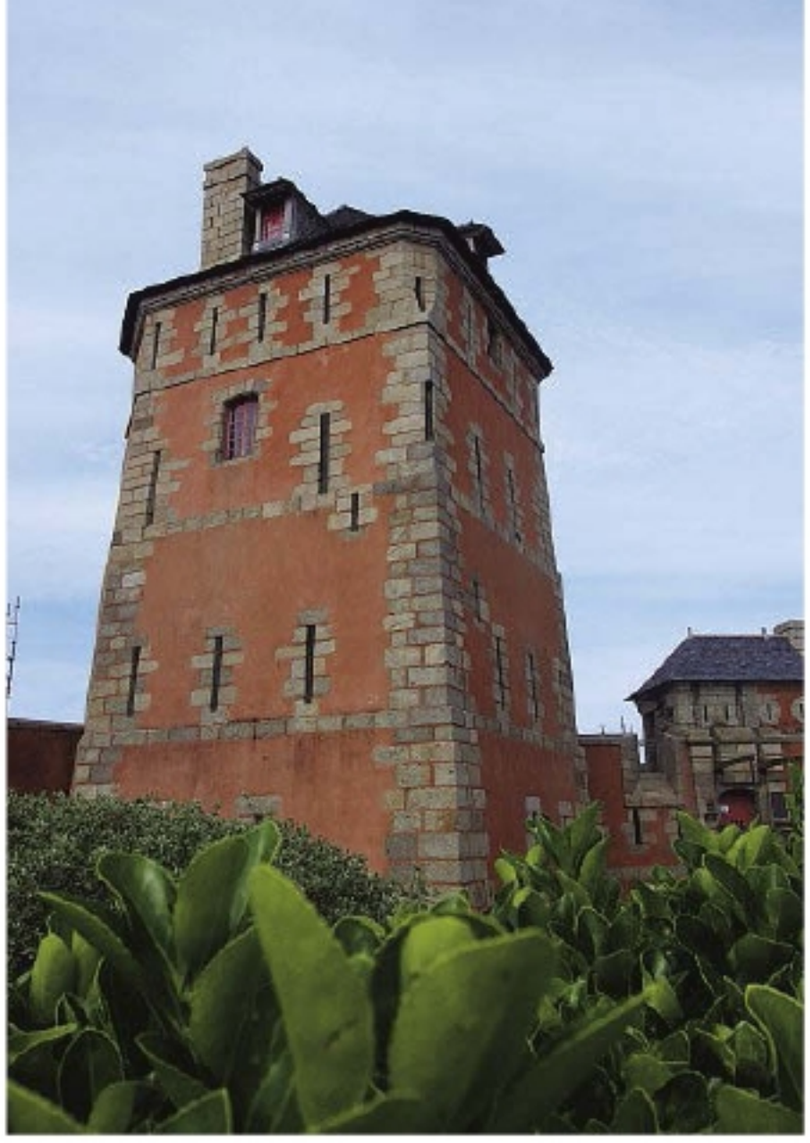
L'AGENCE DE PRESSE

En partenariat avec

radio classique

En vente actuellement - 8,90 €

Chez votre marchand de journaux et sur www.lefigaro.fr/boutique



PATRIMOINE

Par Sophie Humann

La défense de Camaret

Progressivement restaurée, la Tour dorée est un témoin unique de l'histoire des fortifications.

Dès 1683, Vauban, qui se souciait de protéger Brest des incursions anglaises ou espagnoles, avait eu l'idée de faire construire un ensemble défensif sur le cordon de terre qui sépare Camaret de la mer. *« Il y a un petit port marchand à un recoin de Camaret,* écrit-il, *où il se retire des bâtiments que des corsaires viennent impunément enlever, ce qui leur arrive fort souvent en temps de guerre : c'est pourquoi il serait nécessaire d'y faire une batterie de quatre ou cinq pièces de canon soutenue d'une tour et d'une petite clôture de maçonnerie pour les écarter de là et tenir cette rade nette. »*

Six ans plus tard, Vauban dessine la tour qui viendra compléter les nombreuses batteries qui défendent l'arsenal. Le 18 juin 1694, l'ingénieur est à Camaret, dont les travaux ont commencé quelques mois plus tôt, lorsqu'une flotte anglo-hollandaise surgit et mitraille. La tour est encore en chantier, sans toit, munie de quelques canons. Pour la première et seule fois de sa vie, Vauban se retrouve en pleine bataille. Après deux longues heures de tirs croisés, l'ennemi abandonne. La tour est à peine atteinte. *« Elle sera réparée pour moins de dix écus ! »* aurait déclaré Vauban.

Les travaux entrepris aujourd'hui grâce au mécénat de la Fondation Total, que la Fondation du patrimoine a réussi à impliquer dans le projet, risquent d'être un peu plus coûteux ! Mais la tour de Camaret, patrimoine de l'Unesco depuis 2008, sera à nouveau ouverte au public au printemps 2014, restaurée, avec une muséographie renouvelée. Son enduit de brique pilée a été refait. *« Les Romains utilisaient déjà cet enduit »*, précise Marie-Suzanne de Ponthaud, l'architecte en chef des Monuments historiques en charge de la restauration. De loin, « la Tour dorée », comme l'appellent avec affection les habitants de Camaret, apporte dans le paysage breton une chaleur presque méditerranéenne.

L'entreprise Goavec-Pitrey, qui rachète depuis des années des stocks de granit et de pierre aux fermiers de la région, a été chargée des travaux de maçonnerie et de taille de pierre pour refaire le dallage de la batterie de tir. Stéphane Pitrey a ainsi réussi à récupérer quatre blocs de grès de Telgruc. La batterie semi-circulaire percée de ses onze embrasures et les fossés qui l'entourent ont aussi retrouvé leur aspect d'origine : à chaque marée, le fossé se remplit d'eau grâce à un mécanisme fort complexe qui force encore l'admiration des ingénieurs contemporains.

Les artisans sont en pleine restauration du four à boulets dont il ne reste que neuf exemplaires en France. Il ressemble à un magasin pentu, avec un toit un peu voûté. De lui vient l'expression « tirer à boulets rouges ». *« Ce four date de la Révolution,* explique Marie-Suzanne de Ponthaud. *On en avait installé un peu partout sur les côtes françaises, avant de les supprimer en 1841, car on trouvait qu'ils mobilisaient beaucoup d'hommes par rapport aux services qu'ils rendaient ! Les boulets descendaient sur une rampe jusqu'à un foyer sur lequel ils étaient chauffés. Une fois rougis, ils étaient poussés vers la sortie et récupérés sur une rampe extérieure. Notre rêve ? Remettre le four en état de marche pour montrer au public comment il fonctionnait. Mais il y a trois rails à un bout du four et deux à l'autre, nous voulons comprendre pourquoi… »*

GARDE-CÔTE

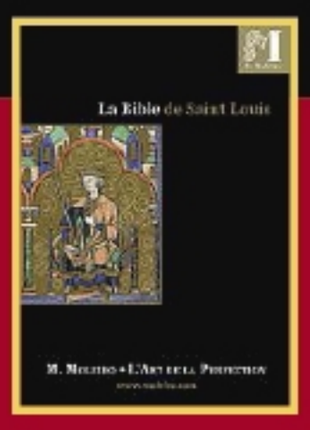
Passage obligé des navires de guerre et de commerce se rendant à Brest, l'anse de Camaret était un lieu hautement stratégique au XVII[e] siècle. Vauban fut chargé d'assurer sa défense.

© SOPHIE HUMMAN. © MAIRIE DE CAMARET.

La Bible de Saint Louis à votre portée

La *Bible de Saint Louis*, véritable monument unique de l'art bibliographique, constitue une intarissable source de connaissances et d'émerveillement

« Édition première, unique et limitée à 987 exemplaires numérotés et certifiés par notaire »



Demandez un catalogue gratuit ou une page échantillon sur

www.moleiro.com/online

M. MOLEIRO EDITOR
Travesera de Gracia, 17-21
08021 Barcelone - Espagne
Tél. 09 70 44 40 62
Tél. +34 932 402 091
www.moleiro.com
www.moleiro.com/presse

EN COUVERTURE

© R.M.N.-GRAND PALAIS/JEAN-GILLES BERIZZI.

44
Les orphelins de l'histoire

La crise de l'enseignement de l'histoire remonte aux années 1970. Les réformes se succèdent sans que soit remis en question un mouvement de fond qui a mis en péril la transmission des connaissances.

La vérité sur l'histoire à l'école

© COLLECTION PARTICULIÈRE.

58
Les déclassés de l'histoire de France

De Vercingétorix aux maréchaux de la Grande Guerre, les héros qui rythmaient l'enseignement de l'histoire jusqu'aux années 1960 laissent place à l'étude du fait social et des mondes lointains.

70 Vie et mort du roman national

© AKG-IMAGES.

Le récit épique de l'histoire de France a constitué depuis Louis-Philippe le socle de l'enseignement de l'histoire à l'école. Sa disparition coïncide avec la désagrégation du sentiment d'appartenance à une même communauté de destin.

Et aussi

Défendre l'histoire est un combat

La longue marche des programmes d'histoire

Les historiens des origines

L'école des loisirs

L'histoire hors les murs

© AKG-IMAGES/ERICH LESSING.

Les orphelins de l'histoire

Par Philippe Maxence

Victime de l'abandon de la chronologie, l'enseignement de l'histoire est en crise. La pédagogie de l'éveil et la volonté de privilégier sur l'histoire-événement l'évolution des faits sociaux, l'ouverture au monde et la confrontation aux documents ont eu raison de la transmission des connaissances.

© R.M.N.-GRAND PALAIS / JEAN-GILLES BERIZZI.

À L'ÉCOLE DE LA RÉPUBLIQUE
En classe, le travail des petits, par Henri Jules Jean Geoffroy dit Geo, 1889 (Paris, ministère de l'Education nationale).

© JÉRÔME PALLÉ.

On a pu remiser l'histoire militaire au rayon des disciplines démodées : c'est tout l'enseignement de l'histoire qui apparaît désormais comme un champ de bataille dont les élèves constitueraient les premières victimes. Que savent-ils vraiment du passé de notre pays, des figures qui l'ont marqué, des événements déterminants qui l'ont façonné, des courants politiques et sociaux qui le traversent ?

En cette rentrée 2012, la dernière phase de la réforme du lycée est entrée en vigueur. Elle n'épargne pas l'histoire. Cette matière a été repensée dans la perspective d'un tronc commun seconde/première des filières générales. L'histoire a donc été supprimée en terminale S : elle a été reléguée au rang d'option de deux heures, pour les élèves volontaires. En 2009, l'annonce de cette disparition avait suscité de vives protestations. En 2012, sa mise en œuvre a déclenché une levée de boucliers qui s'est révélée efficace. Tout juste nommé, Vincent Peillon, le nouveau ministre de l'Education nationale, a demandé que l'histoire soit obligatoirement proposée dès la rentrée à tous les élèves de cette filière. Elle redeviendra matière obligatoire en 2013.

Il y a longtemps qu'une telle idée traînait pourtant dans les cartons. Dès 1973, le projet Fontanet prévoyait la suppression de l'histoire dans la section C, l'ancêtre de l'actuelle S, et la réforme Haby, en 1977, en faisait déjà une option. L'idée avait été abandonnée, avant de réapparaître sous le prétexte de revalorisation de la filière L. Encore s'agit-il du lycée et de la terminale, cycle et classe au terme desquels les élèves sont censés avoir acquis assez de connaissances historiques depuis le primaire.

Censés ? Selon, Thierry L.*, professeur de faculté (sciences économiques), des étudiants de niveau licence 3 peuvent se montrer incapables de citer les dates exactes de la Seconde Guerre mondiale et encore moins celles de la guerre froide. Guillaume T., professeur de lycée dans un grand établissement catholique sous contrat, en Ile-de-France, évoque en termes désabusés les résultats du bac : *«Une croissance apparente des résultats, de 60 à 98 % de mentions, et pourtant l'impression d'une baisse de niveau malgré la présence d'élèves exceptionnels. On assiste à une forte baisse des connaissances générales des élèves sur le monde et de leur niveau de langue. Internet, les reportages ou les voyages leur donnent des connaissances pointues sur certains sujets, mais ils ont du mal à les intégrer dans une réflexion globale pour en faire une culture générale. Demandant, en seconde, qui était Périclès, je n'ai plus qu'un seul élève qui lève timidement le doigt pour dire qu'il s'agit peut-être d'un "chef athénien". Ils étaient bien plus nombreux à le savoir il y a dix ans.»*

Pour Pierre Lunel, agrégé de droit romain, ancien président de l'université Paris-VIII-Vincennes et auteur de *La Manufacture des ânes* (L'Archipel), il s'agit tout simplement d'une *«Berezina»*. Mais la génération montante comprendra-t-elle la portée de cette mise en garde ? Il lui faudrait avoir étudié Napoléon, non pas seulement sous l'angle du «législateur» et du «tyran» mais aussi comme chef militaire. Or, les campagnes de Napoléon ont disparu de l'enseignement de l'histoire au collège. L'empereur est lui-même devenu «à option» : en quatrième, l'étude des grandes figures de la Révolution et de l'Empire est en effet laissée au choix du professeur, et la

5 De César à Auguste : la fondation de l'Empire ro
LES MOTS À RETENIR
Un empire : une forme de gouvernement dirigée par un empereur qui exerce un pouvoir absolu sur l'armée, la justice et les finances.
Le prince : celui qui est reconnu comme le premier des citoyens.
Auguste : (63 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.) premier empereur romain (27 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.).
Augustus : un général victorieux acclamé par son armée. Ce sont différentes significations qui expriment l'ampleur de son pouvoir.
A Octave
6 ... établit le po
L'organisation politique sous l'Empire.
L'autorité du prince
Empereur Auguste en Imperator.
Statue de marbre du Ier siècle av. J.-C.
La maison Carrée de Nîmes
DÉSÉQUILIBRE L'étude de l'Afrique subsaharienne en cinquième doit occuper 10 % du temps consacré à l'histoire alors que le règne de Louis XIV, renvoyé en fin de programme, risque d'être réduit à un seul aspect, voire occulté, faute de temps.

période du Premier Empire ne bénéficie que d'une éventuelle (toujours le choix) étude thématique. L'historien Dimitri Casali a réagi avec force dans la presse en soulignant que d'autres grandes figures françaises (Hugues Capet, Louis IX, François Ier, Louis XIII) ont, quant à elles, disparu corps et biens des programmes des collèges au profit des civilisations extra-européennes. Il a entraîné avec lui les protestations de Jean Favier, Evelyne Lever, Jean-Christian Petitfils et Max Gallo.

S'agit-il cependant d'une véritable nouveauté ? Pour Pierre Lunel, *« c'est dans les années 1970 et 1980 que l'enseignement de l'histoire a été mis à mal »*. Même écho chez Claire Mazeron, responsable du Snalc (Syndicat national des lycées et collèges) qui confie à *Marianne* : *« Si scandale il y a, il s'enracine dans un passé proche – les années 1980 –, lorsqu'une poignée de politiques sans idées, aidés par des pédagogues zélés, décidèrent, au nom de l'élève constructeur de ses propres savoirs et d'un rejet de l'"Histoire à la papa" – forcément colonialiste et nationaliste –, d'en déstructurer l'enseignement. »*

Le règne de la pédagogie de l'éveil

Ce n'est effectivement pas d'aujourd'hui que Clio a la gueule de bois et tangue quand elle ne part pas complètement à la dérive. Jusque dans les années 1950, le fameux Malet et Isaac régnait en maître sur les salles de classe. Le Malet et Isaac, c'était l'histoire républicaine à la portée des enfants, Michelet digéré et transformé en leçons bon enfant et en résumés à apprendre. Peu à peu, le célèbre manuel avait certes été actualisé, perfectionné. Mais les grandes figures du roman national continuaient de faire les belles heures de l'enseignement de l'histoire et de faire rêver les têtes blondes derrière leurs petits bureaux. Les années 1960 vont constituer le tournant décisif. Symbolique, mais révélateur, le concours général d'histoire en terminale est supprimé en 1967, un an avant Mai 68 qui, dans ce domaine aussi, va dérouler ses conséquences. En 1969, la Commission de rénovation pédagogique met en place le règne de la pédagogie de l'éveil. A l'école primaire, les deux leçons hebdomadaires de trente minutes sont remplacées par six heures d'activités d'éveil, censées intégrer normalement l'histoire. Le but est l'épanouissement de l'enfant, mais la réforme se traduit le plus souvent par un abandon de l'histoire par un tiers des instituteurs, selon une enquête de l'Ecole nationale de Saint-Cloud réalisée en 1975 auprès de 800 d'entre eux. Au mieux, « l'histoire-récit », celle qui évoque les grands hommes et les grandes batailles, cède le pas à « l'histoire-problème » qui met en mouvement les documents de l'activité humaine.

Faut-il y voir la victoire de la fameuse école des Annales ? Les années 1970 sont effectivement celles du triomphe de ce courant de l'historiographie moderne illustré par Fernand Braudel. Fondé avant-guerre par Lucien Febvre et Marc Bloch, il bouscule la façon même d'envisager l'histoire. Plutôt que les grandes dates, les grands hommes et les grandes batailles, il s'agit de cerner l'évolution des sociétés à travers les modifications de la vie économique et sociale du peuple, trop laissées à l'écart jusque-là.

En sortant des amphithéâtres et du cabinet des spécialistes, cette révolution de l'historiographie française se greffe cependant sur un autre bouleversement qui touche, lui, la

RÉDUCTION En quatrième, Napoléon disparaît quasiment du programme au profit de l'étude de la période (le Consulat et l'Empire) ou d'un thème au choix (la Révolution française et l'Europe).

© RAFAEL TRAPET/ALEPH/PICTURETANK.

pédagogie. Les années 1960 voient, en effet, dans l'enseignement, le triomphe des méthodes actives. Du coup, pour la Commission de rénovation pédagogique de 1969, *«il n'est plus nécessaire d'apporter à l'enfant des connaissances indispensables en matière d'histoire, de géographie, de sciences»*. La méthode prend le pas sur la transmission. Désormais, l'élève est censé construire son propre savoir, démarche à travers laquelle doit se façonner à terme son esprit critique. Concrètement, l'étude de toutes les sortes de documents, aussi bien d'une affiche politique que d'un journal intime, d'un reste de poterie en terre cuite que d'un ordre de mobilisation, prend le pas sur le récit et la chronologie. Seulement, comme l'écrit Pierre Lunel, *«la classe n'est pas le lieu où pratiquer la virtuosité intellectuelle. Elle n'est pas une réunion de petits Roland Barthes supposés presser les objets comme des citrons pour en faire jaillir le suc de la mythologie!»*

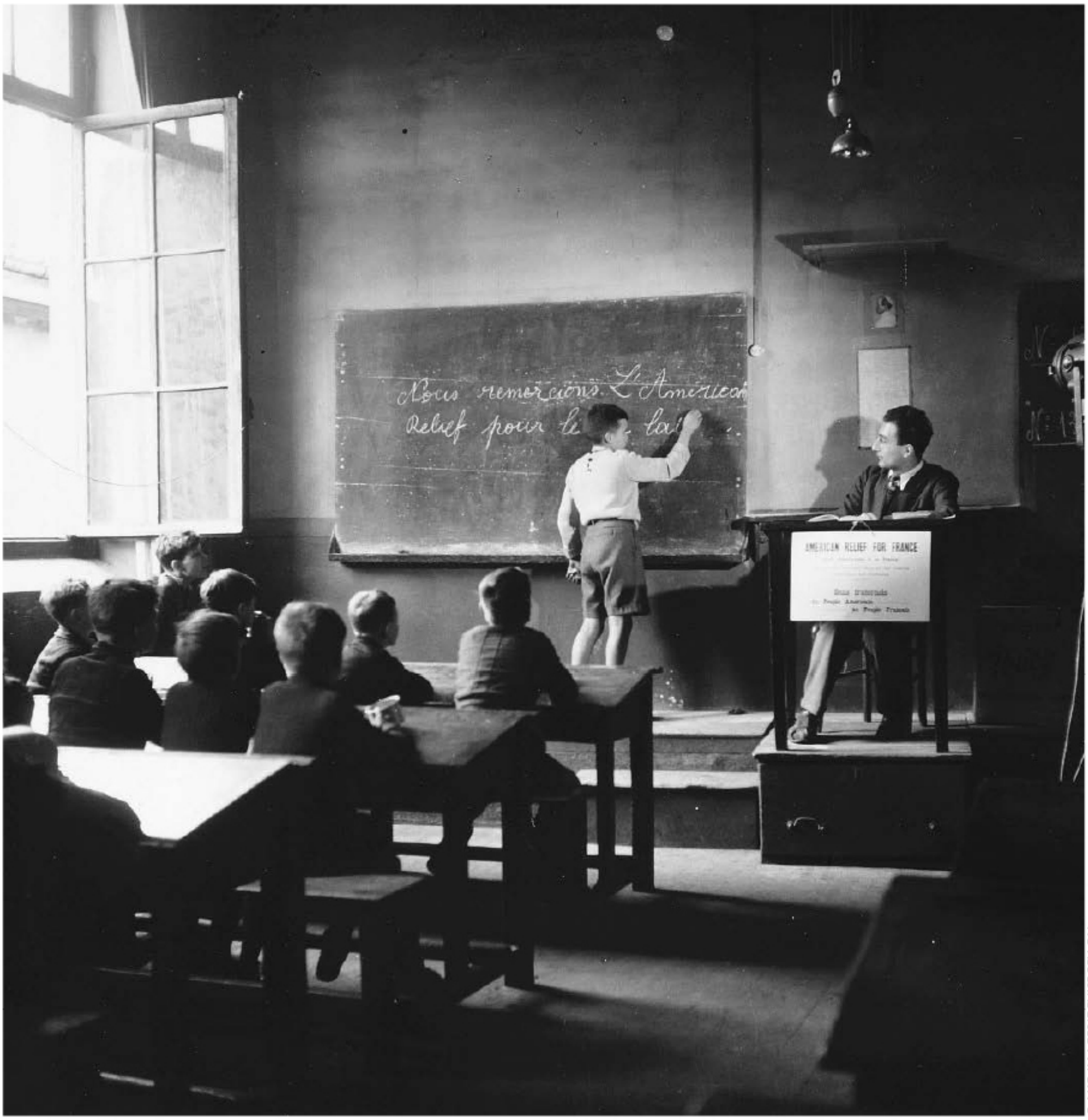
C'est exactement ce que pense alors Alain Decaux. Le 20 octobre 1979, il tire dans *Le Figaro Magazine* la sonnette d'alarme : *«On n'apprend plus l'histoire à vos enfants!»* Lui aussi s'interroge sur la pertinence des nouveaux programmes et de la méthode adoptée : *«Croit-on que l'on peut s'adresser à des lycéens de 13 ans comme aux auditeurs du Collège de France?»* L'historien, coqueluche des Français, ne le pense pas, pas plus d'ailleurs que les très nombreux parents d'élèves, inquiets, qui l'ont contacté. C'est en leur nom qu'il a parlé. En juin de la même année, le bac venait juste de retrouver l'épreuve écrite d'histoire-géographie! Elle avait été supprimée en 1966 : c'est dire l'ampleur du désastre!

Colloques et questions de parlementaires à l'Assemblée nationale, dès lors, se succèdent pour tenter de juguler le mal de mer de l'enseignement de l'histoire. Le 30 juillet 1982, le professeur René Girault est chargé par le ministre de l'Education nationale, Alain Savary, d'établir un bilan de l'enseignement de l'histoire et de la géographie durant les dix dernières années et d'émettre des propositions sur *«les moyens propres à améliorer la situation actuelle»*. La commission Girault procède notamment par l'envoi d'un questionnaire aux classes de sixième et de seconde dans trois académies. Le résultat est accablant. Aux élèves de sixième, on propose, par exemple, un choix de dates pour le début de la Révolution française. Seuls 36,2 % des élèves donnent la bonne réponse. En seconde, on s'inquiète de la capacité des élèves à dire si, à la mort Louis XIV, Nice était ou non une ville française. 23,9 % des élèves répondent correctement.

Détricoter le roman national

Sans réelle surprise, le rapport Girault conclut que l'enseignement de l'histoire est en déclin, la chronologie quasi inexistante et que les professeurs des collèges ne sont pas formés à enseigner cette matière. Après une intervention présidentielle, Alain Savary annonce, en janvier 1984, le retour de l'histoire comme matière spécifique à l'école primaire. Son successeur, Jean-Pierre Chevènement renforce encore cette décision. Il rétablit en outre, dès 1985, l'instruction civique dans les cours d'histoire. En théorie, c'est le retour de l'école républicaine dont la finalité est de faire de l'élève un «citoyen». Français d'abord, puis, au fil du temps, européen. En pratique, les ministres se succèdent au rythme des alternances politiques, sans que soit inversée la tendance de fond.

Les dernières réformes datent de 2002 et 2008. Historien lui-même, ancien recteur, Philippe Joutard a présidé le groupe d'experts pour les programmes de l'école primaire qui sont entrés en application à la rentrée 2002. Ces programmes mettaient en avant la transversalité des matières et introduisaient



© AKG-IMAGES/DENISE BELLON.

largement l'étude des groupes sociaux (femmes, immigrés) qui voisinaient avec les grandes figures historiques, considérées seulement comme des *« témoins privilégiés »*. Il s'agissait, comme le déclare Philippe Joutard, de *« rompre avec le roman national »*, non pas avec fracas, mais en le détricotant doucement, en insistant sur les sources. L'idéologie n'est pas loin. La France est bien une terre d'immigration puisque les Gaulois étaient eux-mêmes déjà des immigrants. CQFD. L'élève ne saura rien, en revanche, de la permanence du peuple dont Jacques Dupâquier a montré, dans son *Histoire de la population française*, la stabilité depuis la préhistoire.

Lancée sous la houlette de Xavier Darcos, la réforme de 2008 s'attaque à l'ensemble du système éducatif français, de l'école primaire à l'université. Concernant le primaire, elle s'articule autour de trois aspects essentiels : la réorganisation du temps scolaire, l'évaluation des acquis et la réécriture des programmes. Qualifiée de carrément *« réactionnaire »* par certains des tenants de la réforme précédente, cette réécriture touche évidemment l'histoire. Le but est clairement affiché : centré sur l'histoire de France, de la préhistoire à notre époque, l'enseignement primaire doit donner *« une liste de repères indispensables (personnages et événements) »*. La trame chronologique d'un roman national illustré par les grandes figures ou les grands événements nationaux dans le cadre de l'histoire républicaine semble en principe rétablie. Même si le but donné par l'Education nationale n'est pas *« de traiter dans tous leurs aspects les thèmes du programme mais seulement de s'assurer que les élèves connaîtront les personnages ou événements représentatifs »*, on retrouve les grandes figures historiques, de Jules César et Vercingétorix à Louis XIV et Napoléon en

© ROBERT DOISNEAU/RAPHO.

© MÉLANIE FREY/RESERVOIRPHOTO.

passant par Clovis, Charlemagne, Hugues Capet, Saint Louis et Jeanne d'Arc. A partir du CE2, l'islam peut être étudié, sans ressortir pour autant du registre des *«événements représentatifs»* que les élèves doivent avoir assimilés. Le programme prévoit l'étude de la traite des Noirs et de l'esclavage ainsi que de l'extermination par les nazis des Juifs et des Tsiganes.

Publiés dans le *Bulletin officiel* du 28 août 2008, les nouveaux programmes du collège sont appliqués, pour leur part, progressivement depuis septembre 2009, à partir de la classe de sixième. Comme dans la réforme précédente, il s'agit de parcourir l'histoire de l'humanité depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. En sixième, les élèves découvrent ainsi *«des mondes anciens»* (Orient ancien, civilisation grecque, Rome, début du judaïsme et du christianisme, empires chrétiens du Moyen Age, regards sur des mondes lointains). L'année suivante, les élèves abordent une vaste période qui va du Moyen Age aux Temps modernes (début de l'islam; l'Occident féodal du XIe au XVe siècle; regards sur l'Afrique; vers la modernité : de la fin du XVe siècle au XVIIe siècle). La période retenue pour la classe de quatrième s'étend du siècle des Lumières à l'âge industriel (l'Europe et le monde au XVIIIe siècle, la Révolution et l'Empire, le XIXe siècle) avec l'introduction d'un thème transversal en histoire de l'art, suffisamment *«significatif pour chacune des parties du programme»*. Parmi une liste ni limitative ni impérative, les professeurs peuvent ainsi choisir d'étudier une œuvre ou un artiste, aussi bien les sculptures de Rodin que le Paris d'Haussmann, le compositeur Vivaldi que les portraits des rois de France. Enfin, les élèves terminent le cycle du collège en abordant en troisième le monde depuis 1914 (un siècle de transformations scientifiques, technologiques, économiques et sociales; guerres mondiales et totalitarismes 1914-1945; une géopolitique mondiale depuis 1945; la vie politique en France) avec l'objectif d'avoir *«une pratique effective des sources historiques plus variées et plus complexes»*.

Des élèves historiens en herbe

Ces programmes de collège comportent cependant bien des aspects déconcertants. La chronologie est ainsi rétablie en classe de cinquième, mais ne l'est globalement pas en sixième. Plus généralement, l'objectif semble de faire des élèves des historiens en herbe, capable d'utiliser des sources historiques simples, en sachant les replacer dans le contexte et les *«interroger»*. Noble ambition qui risque pourtant d'être poursuivie au détriment de la mémorisation des événements clés.

Les grandes figures sont certes présentes, mais avec des sauts et des absences pour le moins surprenants. Impossible de trouver Charles Martel dans le programme de sixième alors que l'on passe de l'Empire romain et du début du christianisme aux Carolingiens et à l'Orient byzantin. En cinquième, il est possible d'étudier Blanche de Castille parmi un choix de personnages significatifs de la construction de l'Etat, mais pas son fils, Saint Louis. Même la Révolution n'échappe pas au trou de mémoire. Un comble pour une histoire qui se veut «républicaine»! Le programme oublie franchement le Directoire.

Mais ce n'est pas tout! Dans un pays qui a été traversé par un débat sur les racines de l'Europe, et plus globalement sur

FRAGMENTATION Au lycée, la chronologie est abandonnée et le programme d'histoire devient thématique. En première, l'élève peut ainsi étudier les deux guerres mondiales et la guerre froide avant ou après les totalitarismes.

l'identité française, la naissance de la France chrétienne avec le baptême de Clovis est occulté en sixième où selon la chronologie il aurait dû se trouver et ne sera jamais étudié par la suite. En revanche, le programme de cinquième s'ouvre par l'étude de l'islam, qui couvre *« environ 10 % du temps consacré à l'histoire »*, les élèves devant connaître la date de l'hégire (départ de Mahomet et de ses compagnons de La Mecque pour Médine) et en expliquer la signification. De la même façon, l'étude des civilisations extra-européennes, Chine ou Inde en sixième, Afrique subsaharienne (au choix, l'empire du Ghana, l'empire du Mali, l'Empire songhaï ou le Monomotapa) en cinquième doit occuper 10 % du temps du programme d'histoire. En revanche, le règne décisif d'Hugues Capet n'apparaît pas dans le programme de sixième, et en cinquième, celui de Louis XIV, le plus long de notre histoire, est renvoyé en fin de programme et risque, de l'avis d'une grande partie des professeurs, d'être tout simplement occulté, faute de temps, ou d'être réduit à un seul de ses aspects.

Au total, les élèves de cinquième doivent accorder 20 % de leur temps à étudier l'islam et les empires africains et expédier l'histoire de France, du XI^e^ au XVII^e^ siècle, le reste du temps!

En quatrième, Napoléon n'est guère mieux loti. Il disparaît quasiment (mis à part la proclamation de Napoléon empereur et son sacre en 1804) au profit de l'étude de la période (le Consulat et l'Empire) ou d'un thème au choix (la Révolution, l'Empire et les religions ; la Révolution, l'Empire et la guerre).

Enfin, en classe de troisième, la Première et la Seconde guerre mondiale sont étudiées sous le seul angle de la violence de masse (guerre d'anéantissement, génocides). Les maréchaux de la Grande Guerre passent donc à la trappe.

Et le lycée? Outre la suppression de l'histoire en terminale S, la réforme de 2008 a renforcé le rôle d'orientation de la classe de seconde en vue du cycle terminal (première et terminale). En seconde et en première, elle a rendu commun à toutes les séries le programme d'histoire. Celui-ci se réalise de manière thématique, à travers des périodes différentes. Il s'agit, en seconde, de *« replacer l'histoire des Européens dans celle du monde, de l'Antiquité au milieu du XIX^e^ siècle »* alors que la première se concentre sur le XX^e^ siècle. Dans la logique des cycles précédents, la maîtrise des outils et des méthodes de l'historien constitue le principal but affiché. Pour y parvenir, la chronologie est désormais délaissée. Ainsi, en seconde, l'étude de la place de l'homme européen dans le monde fait remonter l'élève du regard sur l'immigration européenne à travers le monde au XIX^e^ siècle à la démocratie athénienne, pour revenir ensuite à l'époque médiévale. S'interrogeant sur le thème « Révolutions, libertés, nations, à l'aube de l'époque contemporaine », le programme saute ensuite de la Révolution française à la première moitié du XIX^e^ siècle. Ni l'Empire ni la Restauration n'apparaissent. La même démarche est adoptée pour la classe de première, avec une accentuation mise sur le monde contemporain et avec la possibilité laissée au professeur d'articuler les thèmes selon son choix. On peut ainsi étudier les deux guerres mondiales et la guerre froide (thème 2) avant ou après les totalitarismes, depuis leur émergence jusqu'à la disparition de l'URSS (thème 3)!...

OPTION En terminale, seules les sections ES et L bénéficient à présent d'un cours d'histoire obligatoire. Pour les terminales S, l'histoire devient optionnelle, à raison de deux heures par semaine.

En terminale, où seules les classes des sections ES et L bénéficieront cette année d'un cours d'histoire obligatoire, le programme aborde en premier lieu le thème du rapport des sociétés avec leur passé, poursuit ensuite avec l'étude des idéologies depuis le XIXe siècle, la montée des grandes puissances et des lieux de tensions internationaux avant de terminer par la question des *« échelles de gouvernement dans le monde »*. Plus que jamais, ces sujets sont abordés de manière thématique. Toute trace de vraie chronologie a dès lors disparu. On étudie ainsi le socialisme en Allemagne, mais pas en URSS, par exemple ; la religion aux Etats-Unis, mais non en France ou plus largement en Europe (a-t-on craint que la place déterminante du catholicisme renvoie inopportunément à la question des racines chrétiennes du continent ?). Surtout, avec dix heures de cours sur le sujet, le programme laisse désormais une part grandissante à « l'idéologie rétro-active ». Il faut pousser les élèves à s'interroger sur la conception du passé en tant que tel. Intéressante en faculté, cette démarche est décalée au lycée où l'absence de repères chronologiques et d'une réelle connaissance des faits ne permet pas de construire une véritable vision du passé.

Pour les élèves volontaires de l'option histoire de terminale S, l'approche reste thématique avec quatre grands thèmes proposés (la mondialisation en fonctionnement ; les enjeux et recompositions géopolitiques du monde ; représenter le monde ; innovation et sociétés). Dans chaque cas, un choix est à effectuer par le professeur. Concernant la mondialisation, par exemple, après la présentation de ce qu'elle signifie, il faudra se déterminer pour l'étude *« d'un produit dans la mondialisation du début du XXe siècle à nos jours »* ou de *« la mondialisation du sport depuis les années 1930 »*.

Quel est le résultat d'une réforme aussi vaste ? En l'absence de véritable recul et d'études sur le sujet, il est difficile de le dire. Mais les témoignages des professeurs en donnent un aperçu. Pour Marie L., professeur à Paris, *« en quatrième, Henri IV et Louis XIV ne sont pas connus des élèves (la fin du programme de cinquième n'étant pas traitée). A leur grand dam d'ailleurs ! Mes élèves de quatrième m'ont suppliée de leur faire un cours sur Louis XIV. Une mère (maghrébine) d'un élève m'a dit qu'elle était scandalisée qu'on n'enseigne plus la vraie histoire de France aux élèves. "Je suis venue en France, m'a-t-elle dit, pour que mon fils ait la vraie culture, et qu'est-ce qu'on lui enseigne ? Pas Louis XIV mais les révolutions arabes ! Qu'est-ce qu'on en a à faire ?" »*. Au baccalauréat, un professeur témoigne avoir entendu un élève lui expliquer *« qu'en 1848, Robespierre et Lamartine avaient été guillotinés, peu après la prise de la Bastille »*. Il précise : *« La culture des élèves est par ailleurs très composite. Elle doit beaucoup aux téléfilms et aux films "historiques". Leurs vagabondages sur Internet peuvent aussi les amener à demander à leur professeur en classe de troisième : "C'est vrai que Hitler était juif ?" ou "C'est vrai qu'il est encore vivant ?" »*

Le recours obligé au « zapping »

« Globalement, estime Xavier R., *la culture historique des élèves est devenue très variable et fragmentaire. De nombreuses figures historiques se sont effacées. Le sens de la continuité et des grands tournants historiques est altéré par le caractère très thématique de l'enseignement au lycée. »*

Sur le terrain, les professeurs ne sont donc pas forcément satisfaits. Philippe N., jeune agrégé qui enseigne dans le sud de la France, est catégorique : *« Au lycée, l'histoire n'est plus proprement chronologique. Depuis dix ans, les sous-fifres du pédagogisme transforment les programmes. Aujourd'hui, on procède par flash sur une période. »* Bernard V. dénonce le faux-semblant du retour de la chronologie au collège : *« On l'a réintroduite, mais seulement par palier. On perd ainsi les grandes trames chronologiques. On fait de l'impressionnisme. »* Beaucoup parlent du recours obligé au « zapping », bien dans l'air du temps, et mettent en cause la pédagogie dominante.

© AUDRAS/ALTOPRESS/ANDIA. © ROBERT DOISNEAU/RAPHO.

Au lycée, où l'étude de l'histoire est thématique et s'effectue par l'examen de documents, *«on demande le plus souvent,* explique Jean-Pierre S., *de dire ce que contient le document et presque jamais s'il peut être partial, mensonger ou incomplet. Il y a une difficulté à présenter les causes et à relier les faits aux grandes idées politiques qui peuvent les avoir inspirés. Cela conduit à donner un tas de briques, sans le ciment.»*

A la fin de la scolarité obligatoire, l'élève doit connaître un certain nombre de repères historiques répertoriés par le *Bulletin officiel* de l'Education nationale. L'ambition est immense, les repères en question allant du IIIe millénaire av. J.-C., avec l'étude des premières civilisations, jusqu'à 2002, avec celle de l'euro. Dans le cadre du *«socle commun de connaissances et de compétences»*, sorte de minimum vital que doit acquérir l'élève au sortir de sa scolarité, ces repères historiques visent à constituer la *«culture humaniste»*, l'une des sept compétences visées. Mais cette culture est-elle vraiment acquise dès lors que tout au long de sa scolarité l'élève aura joué à saute-mouton entre les dates et les périodes ? Est-elle organique avec une chronologie en forme de gruyère ? Aide-t-elle à la perception *«de l'identité et de l'altérité»*, but avoué, quand elle se penche sur l'hégire mais évite de dire un mot de Charles Martel et plus généralement minimise la confrontation de l'islam avec la chrétienté ? N'est-on pas plutôt dans l'instauration de réflexes dignes de la sous-culture médiatique ? Aujourd'hui, en effet, ce qui risque de rester quand on a tout oublié, ce n'est plus la culture, mais les préjugés.

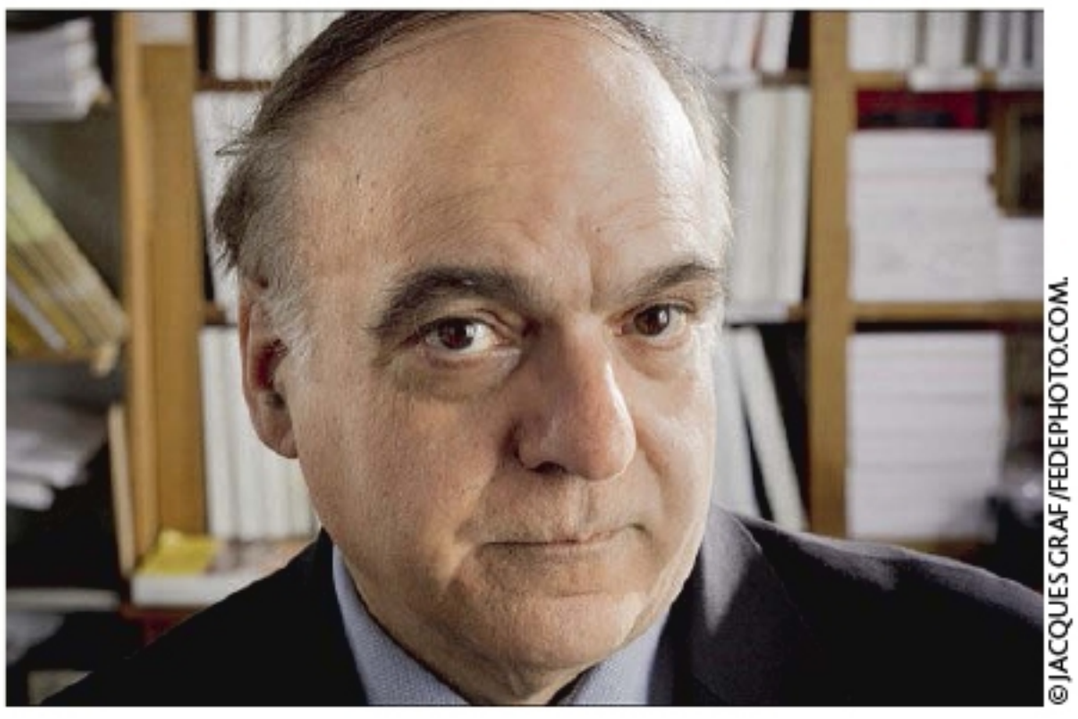
*** A la demande de la totalité des professeurs d'histoire-géographie contactés, leur prénom a été changé.**

ENTRETIEN

avec Hubert Tison

Propos recueillis par Michel De Jaeghere et Vincent Tremolet de Villers

Défendre l'histoire est un combat



© JACQUES GRAF/FEDEPHOTO.COM.

Au-delà des controverses, le regard du secrétaire général de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie sur la crise de l'enseignement de l'histoire.

Depuis quelques années il ne se passe pas une rentrée sans polémique autour de l'enseignement de l'histoire. Pensez-vous que cet enseignement soit réellement en danger?

Cela fait des décennies que l'enseignement de l'histoire à l'école est combattu. La décision prise en 2009 et mise en application à la rentrée 2012 de supprimer l'histoire en terminale dans la série générale S (la matière n'étant plus proposée qu'en option) est apparue comme un cataclysme. Il faut réaliser que cela a consisté à supprimer les cours d'histoire pour 155000 élèves! C'est une décision extrêmement grave et très révélatrice du regard porté sur l'histoire par les scientifiques, les politiques, les pédagogues. Même les fédérations de parents d'élèves étaient favorables à cette suppression, la matière étant, selon eux, sans débouché, lourde pour les élèves et rapportant peu de points pour le bac.

La réforme visait à mieux articuler l'enseignement secondaire avec l'enseignement universitaire en spécialisant les lycéens dès la terminale. L'intention était certes louable, mais cela a été fait en considérant l'histoire sous le seul angle de son utilité immédiate : elle devait donc être réservée aux futurs enseignants. C'était négliger tout ce que peut apporter, même au cours d'une carrière scientifique, la culture générale. Celle-ci est une école de discernement. Elle enseigne la complexité des choix, la vérification des informations, la distance par rapport à la lettre d'un document, toutes disciplines qui peuvent être précieuses dans la vie professionnelle. J'ajoute qu'à l'heure de la mondialisation, des voyages, des programmes Erasmus, la connaissance de l'histoire de l'Europe et de l'histoire du monde peut se révéler essentielle.

L'enseignement de l'histoire sera finalement rétabli dans la série générale S en 2013. Mais défendre l'histoire à l'école est un défi permanent.

Il y a en effet beaucoup d'autres motifs d'inquiétude…

A commencer par ce dont personne ne parle et qui est pourtant décisif : l'école primaire.

N'y a-t-on pas restauré la chronologie dans l'enseignement de l'histoire?

En apparence, oui. Mais si l'on regarde de plus près, on s'aperçoit que les

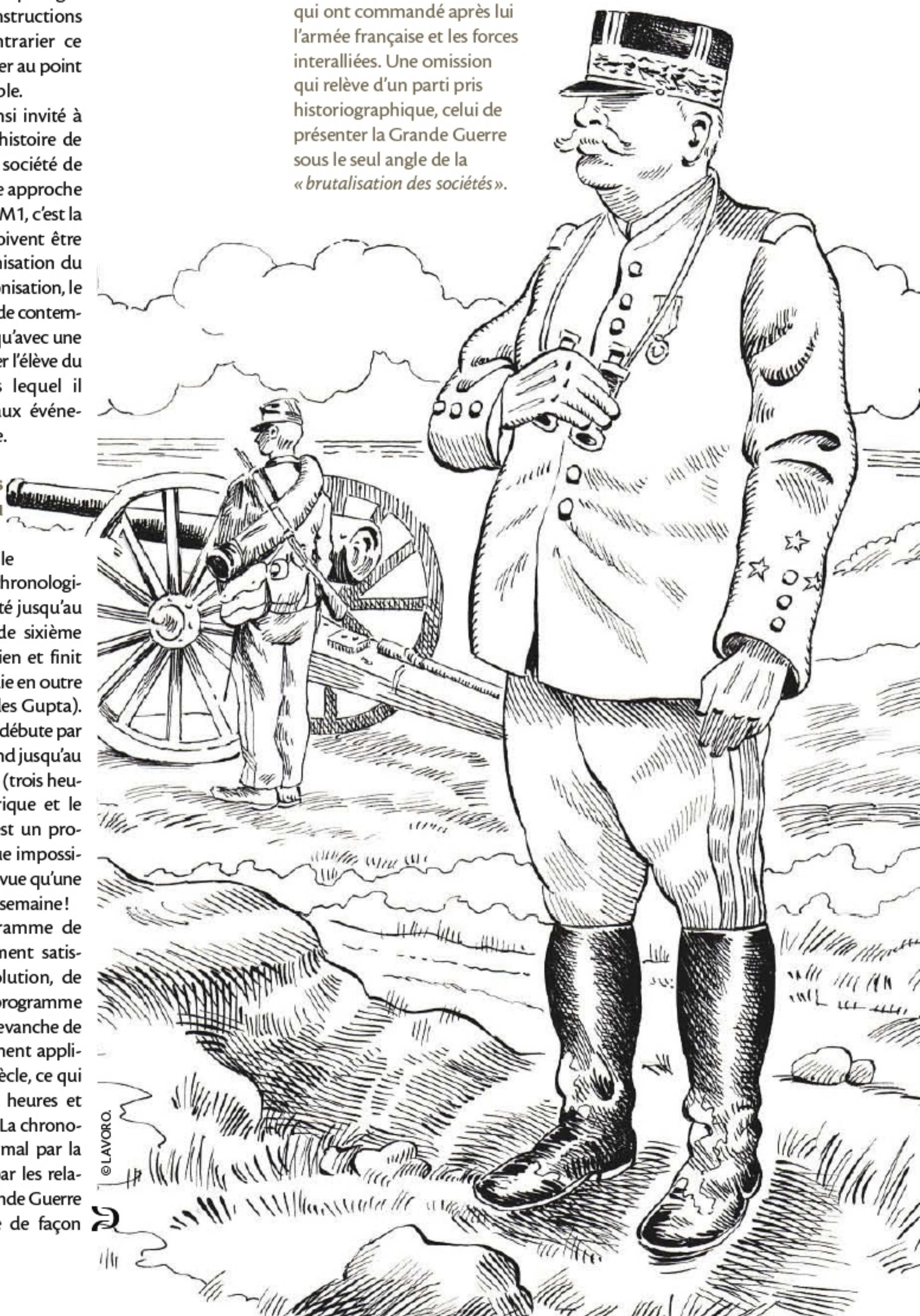
« progressions » (les processus pédagogiques) préconisées par les instructions du ministère viennent contrarier ce rétablissement, le désordonner au point de le rendre incompréhensible.
En CE2, le professeur est ainsi invité à parcourir, en un an, toute l'histoire de France, de la préhistoire à la société de consommation, à travers une approche économique et sociale! Au CM1, c'est la religion et le pouvoir qui doivent être mis en valeur, de la christianisation du monde gallo-romain à la colonisation, le CM2 étant centré sur la période contemporaine. Il est vain d'espérer qu'avec une telle approche, on puisse doter l'élève du cadre chronologique dans lequel il pourra inscrire les principaux événements de l'histoire de France.

Quel regard portez-vous sur les programmes du collège ?

De la sixième à la troisième, le programme est en principe chronologique, puisqu'il va de l'Antiquité jusqu'au XX^e^ siècle. Le programme de sixième commence par l'Orient ancien et finit avec Charlemagne (on y étudie en outre la Chine des Han ou l'Inde des Gupta). En cinquième, le programme débute par la naissance de l'islam et s'étend jusqu'au Grand Siècle. Il fait un détour (trois heures) par les royaumes d'Afrique et le poétique Monomotapa. C'est un programme très lourd et presque impossible à réaliser, puisque n'est prévue qu'une heure et quart de cours par semaine!
Nous considérons le programme de quatrième comme globalement satisfaisant. Il traite de la Révolution, de l'Empire et du XIX^e^ siècle. Le programme de troisième a été conçu en revanche de façon discutable et difficilement applicable. Il couvre tout le XX^e^ siècle, ce qui est une gageure avec deux heures et demie de cours par semaine. La chronologie y est en outre mise à mal par la dimension mondiale prise par les relations internationales. La Seconde Guerre mondiale est ainsi abordée de façon

C'EST DU BRUTAL

Le Maréchal Joffre, dessin de Lavoro. Il a disparu des programmes d'histoire de troisième, avec Pétain et Foch qui ont commandé après lui l'armée française et les forces interalliées. Une omission qui relève d'un parti pris historiographique, celui de présenter la Grande Guerre sous le seul angle de la *« brutalisation des sociétés »*.



© AKG-IMAGES/JEAN-PIERRE VERNEY.

DISPARITION L'infanterie positionnée au sud de l'Argonne avant les combats de la bataille de la Marne, en 1914, qui a également disparu des programmes d'histoire.

globale, Vichy et la Résistance n'arrivant qu'en toute fin de programme, après l'étude de la chute du Reich et de la guerre froide, sous prétexte qu'ils relèvent du thème de l'histoire politique de la France. Dans ce programme, il manque par ailleurs certaines clés d'explication essentielles. Par exemple, la crise de 1929 n'est plus étudiée. Or, il est difficile d'expliquer sans elle le succès du Front populaire! On n'étudie pas non plus la République de Weimar. Comment comprendre dans ces conditions l'avènement de Hitler ?

D'autres lacunes ont été récemment soulignées à propos de la Première Guerre mondiale.

Les causes du conflit ne sont en effet évoquées dans les manuels de troisième que par quelques cartes. La bataille de la Marne a disparu des programmes. Joffre et Foch également. Pétain ne figure que dans trois manuels sur six. On ne dit rien des mutineries de 1917. La conséquence est que les élèves apprendront de façon désordonnée et incertaine par les revues, les livres, la télévision, Internet, ce qu'on aurait dû leur enseigner à l'école.

Cet oubli participe-t-il du mépris de ce qu'on a appelé l'histoire-bataille ?

Il est surtout la conséquence d'une approche thématique de la guerre. Le courant historiographique dominant a placé la Première et la Seconde Guerre mondiale sous l'angle de la *« brutalisation des sociétés »* par la violence de masse. La Première Guerre mondiale est étudiée à travers ce seul prisme. Il conduit à polariser l'attention sur deux faits : le génocide arménien et la bataille de Verdun, parce qu'au contraire de la Marne, il s'agit d'une bataille d'anéantissement de l'adversaire. Le paradoxe est que, le politiquement correct aidant, cela n'a pas conduit pour autant à mettre en avant le rôle du général Pétain tel que l'ont fait connaître, par exemple, les travaux d'un spécialiste d'histoire militaire tel que Guy Pedroncini. C'est d'autant plus absurde qu'il est impossible de comprendre comment Pétain fut considéré en 1940, par tant de Français, comme l'homme providentiel, si l'on occulte l'aura que lui avait value le fait d'avoir été le vainqueur de Verdun.

Qu'en est-il des programmes d'histoire au lycée ?

Ils sont cette fois ouvertement thématiques, ce qui serait concevable si, comme on le prétend, le cadre chronologique avait été acquis à l'école primaire et au collège. Le drame est que c'est loin d'être le cas.

Les programmes de seconde ne sont pas en eux-mêmes contestables : ils reprennent l'Antiquité, la chrétienté, la Renaissance, la Révolution sous l'angle de la place de l'homme européen dans le monde. Le problème est que l'on considère que l'élève a assimilé l'histoire des civilisations de l'Antiquité et les principaux événements de l'histoire de France. Ce qui est rarement vrai.

Le programme des classes de première est extrêmement compliqué. Il se décompose en thèmes d'étude touchant l'histoire contemporaine. La Seconde Guerre mondiale et la guerre froide (qui relèvent de l'histoire des conflits) peuvent y être traitées avant les totalitarismes (qui font partie de l'histoire des idées) !

En terminale, le programme se fixe sur l'histoire contemporaine avec des sujets à fort enjeu politique, comme l'évolution du Moyen-Orient depuis 1918, qui sont difficiles à enseigner sereinement dans un certain nombre d'établissements.

En focalisant l'enseignement sur des thèmes, on a en outre peut-être un peu surestimé les élèves en les considérant comme des étudiants en licence. En effet, ils étudient, par exemple, l'histoire de l'Allemagne à travers le syndicalisme. C'est à la fois parcellaire et un peu ambitieux pour quelqu'un qui prépare simplement son bac.

Comment s'explique cette réticence générale vis-à-vis de la chronologie ?

Il est certain qu'il existe des écoles pédagogiques qui lui sont farouchement hostiles. Nous ne sommes certes pas revenus aux excès des années 1980 où la chronologie avait complètement disparu. A l'école élémentaire, l'histoire n'était plus qu'une discipline d'« éveil ». On en est revenu, mais cette hostilité a laissé des traces.

On reproche communément à ces programmes d'avoir fait disparaître les grandes figures de l'histoire de France, comme Louis XIV ou Napoléon. Comment s'explique ce parti pris ?

Au collège, on étudie toujours en principe le règne de Louis XIV, mais à la fin du programme de cinquième, par ailleurs très chargé. Il y a donc un risque qu'il ne soit pas traité. On peut surtout regretter l'absence ou la présence trop légère dans ce cours d'autres figures du Grand Siècle, comme Vauban, par exemple. C'est là la conséquence d'un « braudélisme » mal digéré qui fait que l'histoire des populations tend à remplacer celle

des grands hommes. Quant à Napoléon, il est au programme mais seulement jusqu'en 1804, comme législateur et non pas comme chef de guerre. L'histoire-bataille a mauvaise presse. Ceux qui conçoivent les programmes ont sans doute craint de paraître démodés.

Pourquoi avoir choisi d'enseigner la Chine des Han et le Monomotapa ?

Les réalités d'aujourd'hui ne sont plus celles d'il y a cinquante ans. Les élèves ont parfois des origines africaines, maghrébines, asiatiques. Ils sont le plus souvent français et il faut donc leur apprendre l'histoire de France, mais il faut aussi enseigner une histoire élargie à l'Europe et au monde. Un jour où je parlais du rôle des troupes coloniales en 1914, une élève d'origine marocaine m'a dit avec fierté : *« Mon arrière-grand-père conduisait des canons de 75 à Verdun. »* Il est utile, je crois, de sortir du pré carré. Mais je comprends les parents qui craignent (à tort) que, du fait de la lourdeur du programme, les grandes pages de notre histoire soient remplacées par celle du Monomotapa.

Dans quelle mesure un professeur est-il libre de se dégager des programmes ?

Dans le principe, il dispose d'une grande liberté pédagogique. En ce qui concerne les classes de troisième, de première et de terminale, qui sont des classes à examen, il est cependant indispensable que le programme soit entièrement traité. Dans les classes sans examen, il est moins grave qu'une partie du programme ne le soit pas ou qu'il le soit dans un autre ordre. Cette liberté est pourtant relative : elle est tempérée par les inspecteurs, qui peuvent être rigides, ainsi que par la pression des parents, qui sont toujours inquiets que le programme ne soit pas terminé.

Comment expliquez-vous l'omniprésence du document dans les manuels, au point que ceux-ci précèdent généralement les leçons qui permettent de les expliquer ?

C'est un effet de la persistance de l'influence de l'Institut national de la recherche pédagogique, un institut qui se trouvait rue d'Ulm et qui n'existe plus aujourd'hui. L'idée-force était que tout devait être abordé par le document. Plutôt que de découvrir le sujet par le récit et de l'illustrer par les documents, il fallait que l'élève se confronte d'abord à un document qu'il ne comprenait pas, pour se tourner ensuite vers l'enseignant et lui en demander l'explication. Cette théorie pédagogique fait fi des cadres nécessaires à la connaissance. Les manuels ont hérité de cette pensée. En outre, la concurrence (et notamment celle d'Internet) conduit à surajouter aujourd'hui des documents pour donner un sentiment de richesse.
Reste que le commentaire de documents est devenu une épreuve du brevet et du bac : il faut donc entraîner les élèves à ces examens.

Quelles sont les autres difficultés auxquelles sont confrontés les professeurs d'histoire ?

Il y a nombre de collèges où il est difficile d'enseigner en général et d'enseigner l'histoire en particulier. Dans les grandes villes et leur banlieue, les classes sont très hétérogènes. Les origines sont multiples et les motifs de controverse voire d'incidents sont nombreux. Une enquête réalisée en 2002-2003 sur les incidents dans les classes (refus d'autorité, refus d'entendre le cours sur les religions, refus de pénétrer dans une église…) témoignait de la difficulté qu'ont certains professeurs à aborder sereinement la question de l'islam. Les débordements auxquels ils assistent (ou dont ils sont victimes) ne doivent pas être tolérés. Si le professeur est jeune, peu formé, il peut devenir la proie de ses élèves. C'est pour cette raison et pour alléger le programme de cinquième, année d'étude de l'islam, que nous préconisons une étude des trois religions juive, chrétienne, musulmane durant l'année de sixième. Cela permettrait de montrer les filiations entre l'Ancien Testament, l'Evangile et le Coran. Liens qui sont très difficiles à établir avec le seul enseignement de l'islam qui donne lieu à de préoccupantes crispations.

Avez-vous constaté une réelle baisse du niveau des élèves en histoire ?

C'est plus encore la connaissance du français qui s'est affaiblie ! Un élève sur quatre entre en sixième sans maîtriser la langue. Ils lisent, mais sans comprendre. 40 % ont un niveau très médiocre. Ce constat, tout le monde le fait. Mais tout le monde n'a pas compris que l'histoire aide à la maîtrise de la langue, de l'orthographe, de l'expression.

Que diriez-vous aux parents et aux élèves pour les convaincre de l'intérêt de l'histoire ?

L'histoire sert à se repérer dans le temps. A savoir qui sont nos ancêtres. Il est indispensable d'avoir des repères : de savoir ce qu'évoquent un site comme Alésia, un tableau comme *La Joconde*, un château comme Versailles, une bataille comme Austerlitz. L'histoire donne à tous, même à celui qui vient de loin, la connaissance profonde du pays dans lequel il vit. Les personnages historiques auxquels les enfants et les adolescents peuvent s'identifier sont des figures plus enrichissantes, plus intéressantes que les stars du foot ou de la télévision. Ce sont des modèles à admirer ou à fuir. L'histoire montre aussi la complexité de la vie. C'est donc beaucoup plus qu'une spécialité : l'une des portes qui ouvrent l'esprit sur la compréhension du monde…

Secrétaire général de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie (APHG), Hubert Tison est agrégé d'histoire. Il a enseigné au lycée Jacques-Decour ainsi qu'à l'Institut d'études politiques de Paris. Il est le directeur de la rédaction de la revue *Historiens et géographes*. Site de l'association : www.aphg.fr

Les déclassés de l'histoire de France

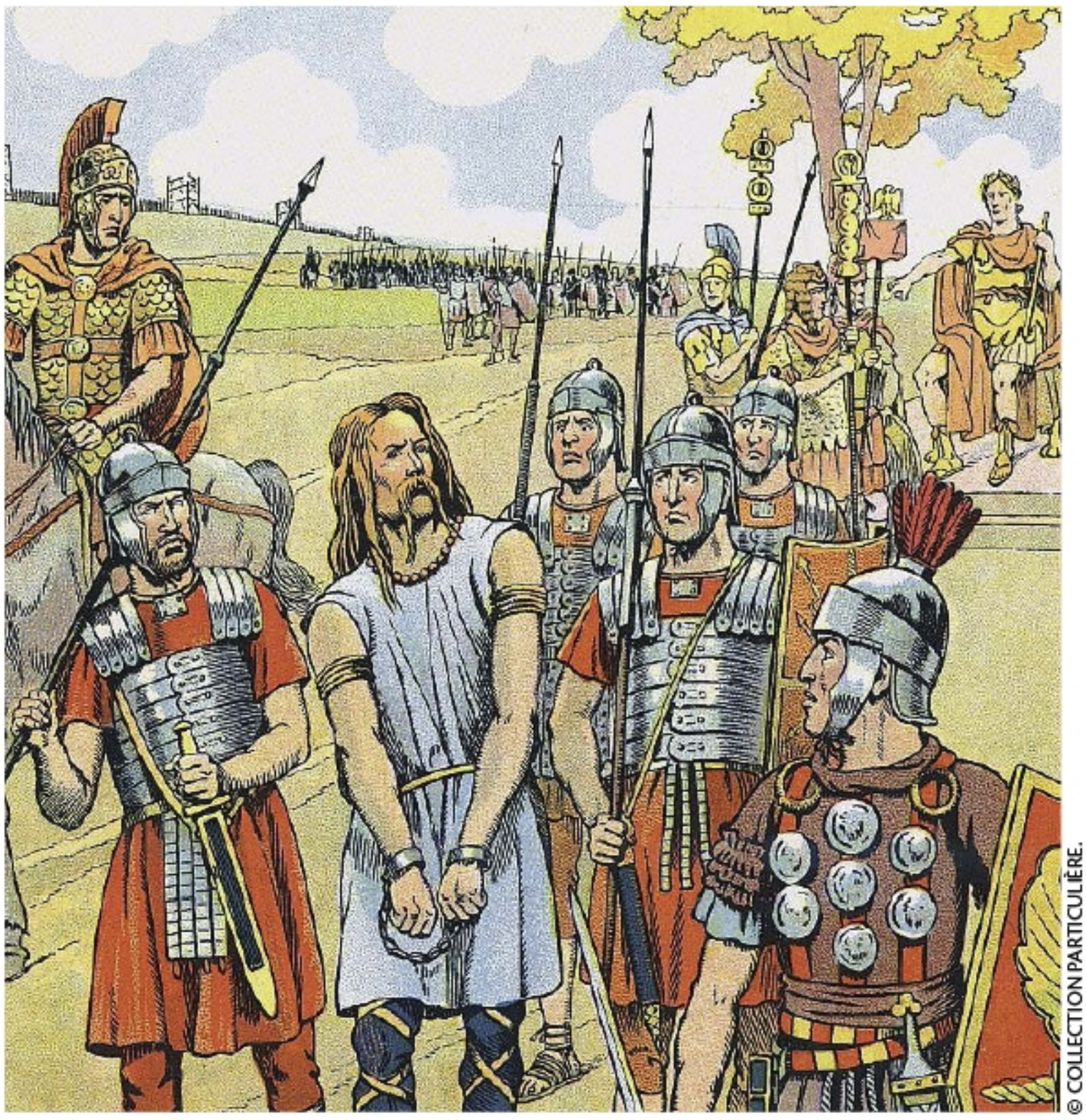
Par Marie-Amélie Brocard / Illustrations de Job et Lavoro

De Vercingétorix aux maréchaux de la Grande Guerre, l'évolution du traitement des héros et des périodes clés de l'histoire de France dans les manuels scolaires reflète celle des modèles que l'école entend proposer.

© AKG-IMAGES.

DESSINATEUR D'HISTOIRE Les illustrations de Job (1858-1931) sont extraites de : *Les Mots historiques du pays de France,* d'Edouard Trogan, 1896 (Napoléon à Sainte-Hélène, Richelieu sur la digue de La Rochelle, la première croisade, Louis XIV et sa célèbre réplique *« J'ai failli attendre »*); *Petite histoire de France,* de Jacques Bainville, 1928 (Vercingétorix se rendant à César, Clovis à la bataille de Tolbiac, Charles Martel à Poitiers); *Quand nos grands rois étaient petits,* de Charles Clerc et Norbert Sylvestre, 1914 (Saint Louis servant des indigents à sa table); *Allons enfants de la patrie,* de Jean Richepin (Jeanne d'Arc, la bataille de Valmy); *France, son histoire racontée par Georges Montorgueil,* 1895 (Charlemagne invente l'école); *Bonaparte,* de Georges Montorgueil (Napoléon de retour d'Egypte, sur son bateau). Le dessin du général Pétain est de Lavoro.

La crise de l'enseignement de l'histoire se lit à livre ouvert dans les ouvrages avec lesquels elle est enseignée. Après une première initiation à l'école primaire, c'est au collège que les jeunes Français sont amenés à porter un premier regard sur l'histoire de leur pays et sur les figures et les événements qui l'ont façonnée. Pour certains, ce sera également le dernier. De là des programmes qui cherchent à faire en quelques années le tour complet de quelque deux millénaires. Pourtant, si on compare les manuels qui ont servi de support à l'enseignement de l'histoire durant les cent dernières années, on ne peut qu'être frappé du contraste qu'offrent les plus récents d'entre eux avec leurs devanciers : qu'ils se sentent obligés d'alléger, d'année en année, le stock des connaissances à transmettre, ou qu'ils préfèrent laisser dans l'ombre les personnages qui ne correspondent plus aux modèles que l'école entend désormais proposer. La nécessité d'intégrer la très riche histoire du XXe siècle joue naturellement son rôle. Plus encore, le parti pris pédagogique qui privilégie à présent l'étude du document sur le récit, l'histoire thématique sur celle des événements, l'analyse des faits sociaux sur l'influence de quelques individus exceptionnels. La volonté d'ouvrir les esprits à la « différence » se manifeste par une initiation à l'histoire des civilisations étrangères qui oblige par ailleurs à des impasses. Les préjugés politiques hostiles à tout ce qui pourrait nourrir le nationalisme ne sont, eux non plus, pas absents.



© COLLECTION PARTICULIÈRE.

Vercingétorix

En 1958, le Malet et Isaac pour les 5e et 4e n'a pas de mots assez forts pour présenter le premier *« héros national gaulois »*. *« En 52, éclata une nouvelle révolte, véritable guerre de libération. Cette fois, presque tous les peuples gaulois s'unirent, sous la direction d'un jeune chef arverne (auvergnat), brave, éloquent et hardi, Vercingétorix. »* Présenté comme un excellent tacticien, Vercingétorix est le grand vainqueur de Gergovie. Malheureusement, *« une faute des Gaulois allait sauver César »* qui accule ses adversaires dans la ville haute d'Alésia. Après l'évocation du siège, vient celle de l'abnégation exemplaire du chef gaulois. *« Quand Vercingétorix eut perdu tout espoir, il résolut de se sacrifier pour sauver au moins ses compagnons : de lui-même, héroïquement, il se livra à César (52). Le vainqueur, impitoyable, le garda prisonnier, puis, six ans plus tard, à Rome, le soir de son triomphe, le fit étrangler. »*

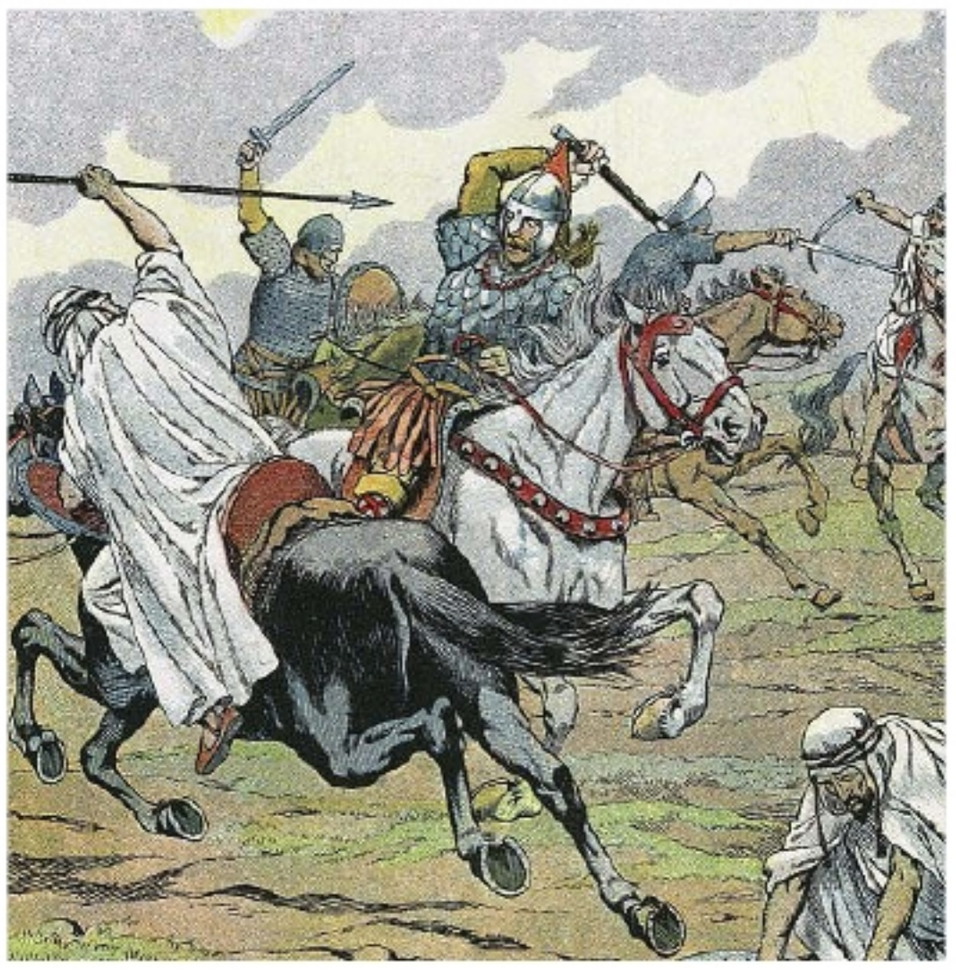
Les programmes actuels lui accordent moins d'importance : *« En 52 av. J.-C., Vercingétorix, un jeune chef gaulois, prend la tête d'une révolte destinée à chasser les Romains. Pendant plusieurs mois, la Gaule est ravagée par la guerre. D'abord battu à Gergovie, Jules César finit par l'emporter contre Vercingétorix à Alésia »* (Hachette, 2008, classe de 6e). Première figure de la résistance en France, Vercingétorix a perdu l'aura que lui avait donnée la IIIe République, à la recherche d'une figure fondatrice à opposer à celle, trop chrétienne, de Clovis.

Clovis

C'est un chapitre entier qui est consacré au roi franc dans le manuel d'histoire de France à destination de la classe de 7e de la Librairie L'Ecole de 1937. *«Clovis, petit-fils de Mérovée, fut nommé roi des Francs et élevé sur le bouclier en 481. Il ne possédait alors qu'un tout petit royaume, dans le nord de la Gaule, en Belgique. Il voulut l'agrandir.»* Viennent alors avec de nombreux détails le vase de Soissons, le mariage de Clovis avec la catholique Clotilde, la bataille de Tolbiac à l'issue de laquelle il se convertit, son baptême en compagnie de ses trois mille guerriers et les conséquences de sa conversion pour l'Eglise en Gaule, la victoire de Vouillé contre les Wisigoths enfin. *«Clovis mourut en 511. A sa mort, il était le maître d'à peu près toute la Gaule. Il était devenu le plus puissant des rois barbares. Son royaume était appelé le royaume franc. C'est de là qu'est venu le nom de France.»*

Si Malet et Isaac, en 1958, lui accordent moins d'attention, ils mettent cependant en avant, sur deux pages, ses talents de conquérant et de gouvernant qui sut se rendre *«maître de toute la Gaule»*. En comparaison, l'édition Delagrave pour la 5e (1964) s'attarde peu sur le personnage, ne lui consacrant plus qu'un simple paragraphe, mais relate cependant les faits principaux de son règne. En 2008, dans le manuel Hachette de 6e, le règne de Clovis ne se résume plus qu'en quelques lignes survolant la conquête de la Gaule et la collaboration du premier roi franc avec l'Eglise. Soissons, Tolbiac et la reine Clotilde ont disparu. A la place, un chapitre entier est consacré, à l'étude de «La Chine des Han» à travers, entre autres, le règne de «Wudi, l'empereur guerrier».

© AKG-IMAGES.



© COLLECTION PARTICULIÈRE.

Charles Martel

En 1937, le manuel de 7e de la Librairie L'Ecole prend le temps de mettre en lumière la figure charnière de Charles Martel. *«C'était un prince guerrier. Il alla combattre les Barbares jusqu'au milieu de la Germanie. Il protégea les missionnaires qui évangélisaient ce pays. (...) Charles Martel rendit à la France un immense service en chassant les Arabes. (...) C'est alors qu'il reçut le surnom de Martel ou marteau, parce qu'"il avait brisé ses ennemis comme le marteau brise le fer". Charles Martel ne prit cependant pas le titre de roi, mais seulement celui de duc des Francs.»*

En 1958, le Malet et Isaac des 5e et 4e est déjà plus succinct : *«Vers 720, l'un de (ces maires du palais), Charles, surnommé plus tard Martel, dont la famille avait de grandes propriétés près de Liège, se rendit maître de presque toute la Gaule. Quelques années plus tard, il eut la gloire d'arrêter à Poitiers, en 732, une terrible invasion arabe. Il n'osa pas prendre le titre de roi, mais son fils, Pépin le Bref, osa.»* Le manuel pour la 5e de Delagrave (1964) ne fait guère mieux : *«C'est l'un de ces maires du palais, Charles, qui arrêta l'offensive arabe à Poitiers, en 732; on le surnomma Charles Martel à cause du courage et de la vigueur avec lesquels il frappait au combat avec sa masse d'armes.»* Privé de généalogie et de toute histoire antérieure à sa victoire sur les Arabes, le personnage est ainsi réduit à la bataille de Poitiers, elle-même rapidement abordée.

Les programmes des années 2000 ne reviendront pas là-dessus, résumant sa participation à l'histoire de France en deux phrases : *«En 732, le maire du palais Charles Martel parvient à battre (les Arabes) à Poitiers. Cette victoire accélère la chute des Mérovingiens.»* (Hachette, 2008, classe de 6e). Vainqueur d'une bataille dont l'issue aurait pu totalement bouleverser le destin de la France en faisant d'elle une terre musulmane, père de la future dynastie carolingienne, Charles Martel n'a ainsi aujourd'hui guère plus la place que d'une figure secondaire dans les cours d'histoire.

Charlemagne

Le Malet et Isaac de 1958 (5e et 4e) estime nécessaire de consacrer une dizaine de pages à l'empereur carolingien. *«Charlemagne était un homme d'une robuste santé, grand chasseur et grand nageur, simple de goûts.»* Sont longuement développés son caractère, ses idées, ses conquêtes. Un chapitre entier porte sur son mode de gouvernement : *«restaurateur de l'ordre»*, *«restaurateur des lettres»*, *«restaurateur de l'Empire»*, il est aussi celui qui institutionnalisa le système de la recommandation qui aboutit plus tard à la féodalité. *«Le prestige de Charlemagne était immense auprès de ses contemporains. Les princes le prenaient pour arbitre de leurs conflits ; le patriarche de Jérusalem lui envoyait comme au chef de la chrétienté, les clefs du Tombeau du Christ ; le calife de Bagdad, Haroun al-Rachid, lui adressait de riches présents. Même après sa mort, qui survint en 814, Charlemagne devait hanter les imaginations. Les poètes chantèrent la gloire de "l'empereur à la barbe fleurie" qui faisait partout régner la justice et triompher le christianisme.»*

Le manuel Hachette 2008 pour la 6e est plus sommaire : Charlemagne mène des guerres pour étendre son royaume, diffuse la religion chrétienne pour s'assurer le soutien des évêques, gouverne en divisant son empire en comtés et *«favorise la fondation de monastères qui deviennent des centres de rayonnement religieux et culturel dans l'Empire. C'est la renaissance carolingienne. Une nouvelle écriture, la minuscule caroline est inventée pour faciliter la copie et la lecture des manuscrits.»* Nous n'en saurons pas plus sur le fondateur de l'Europe, pas même la date de sa mort. La chanson étant passée de mode, il est à craindre que la nouvelle génération ne sache même pas qu'il *«a eu cette idée folle, un jour d'inventer l'école»* !

© COLLECTION PARTICULIÈRE.

© AKG-IMAGES.

Les croisades

En 1958, le Malet et Isaac des 5e et 4e développe en un chapitre les causes des « Premières croisades » (les trois premières), avec l'arrivée, dans la deuxième moitié du XIe siècle, d'une tribu turque, les Seldjoukides, qui interdirent les pèlerinages, pourchassèrent les chrétiens et menacèrent les Balkans. *« Les croisades n'eurent pas seulement pour cause l'ardeur de la foi. Il faut y ajouter le goût des aventures, la passion des combats et surtout l'espérance de se tailler, dans cet Orient qu'on disait fabuleusement riche, quelque principauté. Néanmoins, la piété fut le mobile dominant. La chevalerie de l'Europe occidentale s'ébranlant à l'appel du pape pour reconquérir la Terre sainte, voilà la croisade. »*

Dans le manuel de Delagrave de 1964 (classe de 5e), les croisades ne représentent plus qu'une partie du chapitre sur « Les combats de l'Eglise ». Il dresse cependant un bilan assez complet de leurs conséquences : *« Pendant trois siècles, elles ont brisé l'élan offensif de l'Islam ; elles ont détourné d'Europe l'ardeur belliqueuse des seigneurs, en affaiblissant la féodalité, elles ont favorisé (…) l'essor des villes ; surtout, en développant le commerce entre l'Orient et l'Occident, elles ont permis l'introduction en Europe de techniques nouvelles, de nouvelles cultures et favorisé de grands progrès intellectuels et artistiques ; enfin, les croisades ayant été une œuvre en majeure partie française, tout ce qui est français conservera longtemps un grand prestige en Orient. »*

En 2010, dans le manuel pour la 5e de Nathan, les croisades sont expédiées en trois paragraphes assortis de quelques documents. Les causes et le déroulement sont à peine esquissés, quant au bilan, il se résume à *« une formidable expansion commerciale de l'Occident en Méditerranée, dont Venise est la principale bénéficiaire »*.

ILLUSTRATIONS : © COLLECTION PARTICULIÈRE.

Saint Louis

Le XIIIe siècle ou « siècle de Saint Louis » est reconnu par la plupart des médiévistes comme l'âge d'or du Moyen Age. C'est donc très naturellement que le Malet et Isaac de 1958 pour la 5e et la 4e consacre à Louis IX un chapitre entier. Après la régence de sa mère, Blanche de Castille, sont détaillés : « La piété de Saint Louis » et son influence sur la vie politique, sa volonté de « pratiquer les vertus chrétiennes » ; « Saint Louis le roi justicier » ; « Le pacificateur » ; « Le croisé » qui finit emporté par la peste ; et enfin, plus généralement, « L'importance du règne de Saint Louis ». *« Plus qu'aucun de ses prédécesseurs ou de ses successeurs, Saint Louis a contribué, par le souvenir de ses vertus et de sa justice, à créer dans le cœur des Français, même les plus humbles, un profond sentiment d'amour et de respect pour la royauté. »*

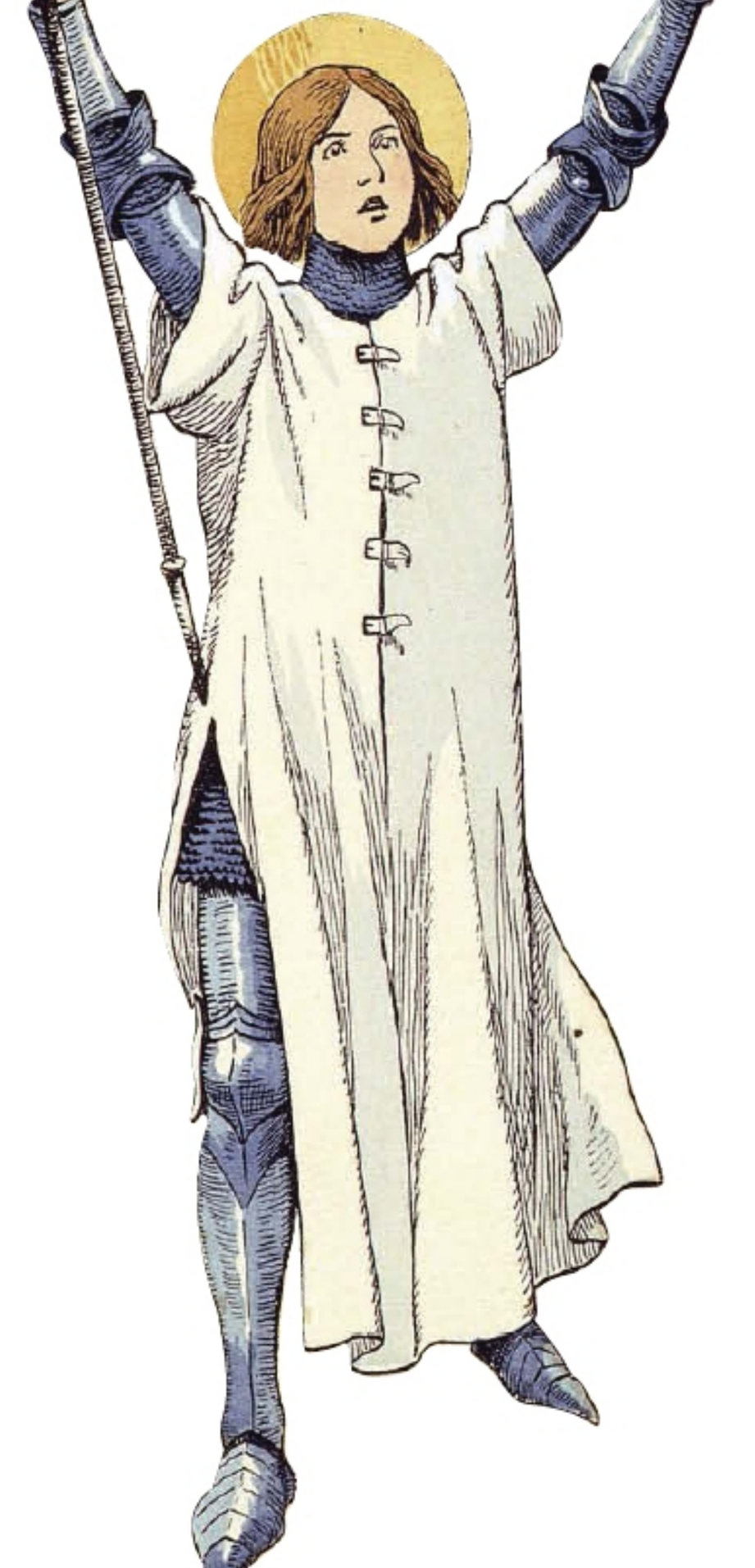
En 1964, les éditions Delagrave sont moins prolixes sur le *« bon roi »*. Celui-ci est cantonné à une sous-partie dans le chapitre sur « La France et l'Angleterre au XIIIe siècle ». Les points principaux sont signalés : la régence de Blanche de Castille, la piété du roi, les croisades, son sens de la justice, son œuvre de pacification dans le royaume.

En 2010, chez Nathan, le manuel pour les classes de 5e le relègue dans les commentaires de documents : Saint Louis a disparu du récit de l'histoire de France. Rassurons-nous : à sa place, les élèves auront le loisir de découvrir qui était Kankou Moussa, grand empereur du Mali.

Jeanne d'Arc

En 1927, ce n'est pas dans un manuel destiné à l'enseignement catholique, éventuellement suspect d'être orienté, mais bien dans le Malet et Isaac que le nom de la Pucelle d'Orléans est directement associé à la fin de la guerre de Cent Ans dans le titre du chapitre qui lui est consacré. Celui-ci revient sur les étapes qui ont conduit *« une simple paysanne »* à devenir l'un des plus célèbres chefs de guerre : « Jeanne d'Arc à Domrémy » ; « Jeanne d'Arc à Vaucouleurs » ; « Jeanne d'Arc à Chinon » ; « Jeanne d'Arc à la guerre » ; « Délivrance d'Orléans » ; « La marche sur Reims » ; « L'échec devant Paris » ; « Jeanne prisonnière » ; « Le procès de Jeanne » ; « La condamnation » ; « Le supplice ». Douze pages consacrées à cette grande aventure que fut la délivrance de la France par cette jeune fille qui disait entendre des voix divines lui ayant confié une mission, et menait ses hommes au combat derrière un étendard aux noms de Jésus et de Marie. *« Elle était grande et robuste, elle avait une chevelure brune, une physionomie gracieuse et enjouée. Ses propos montrent qu'elle avait l'esprit vif, du bon sens avec une pointe de malice et surtout une extrême bonté de cœur. »* Sur le bûcher, *« par sa douceur, son recueillement, elle arracha des larmes à ses juges eux-mêmes. (…) Aujourd'hui, Français et Anglais, tous, quels qu'ils soient, sont d'accord pour honorer pieusement sa mémoire, s'émerveiller de ses hauts faits, s'indigner de l'iniquité de ses juges. "Ce qui étonne la raison et l'imagination, a écrit un historien, c'est la hauteur morale où s'éleva cette jeune paysanne, en un siècle grossier et violent. La pureté de son âme, la douceur exquise de son cœur, la netteté admirable de sa fine intelligence, l'élan de sa volonté vers le 'plaisir de Dieu', voilà ce qui la place sur les sommets de l'humanité, et pourquoi Jeanne d'Arc, avec Saint Louis, est le charme et l'honneur de notre ancienne histoire." »*

Moins d'un siècle plus tard, les manuels ne lui consacrent plus que quelques lignes : *« En 1429, une jeune paysanne lorraine, Jeanne d'Arc, dit avoir entendu des voix divines lui ordonnant de "bouter l'Anglais hors de France". Elle veut faire reconnaître roi de France le dauphin Charles. De nombreux seigneurs français et des villes se rallient à elle »* (Nathan, 2010, classe de 5e). La prise d'Orléans, le couronnement de Charles VII et sa mort tragique ne sont évoqués que dans un encadré sur les dates principales de son épopée.



Richelieu

Dans l'édition Hachette pour la 4e réalisée en 1956 sous la direction de Jules Isaac, on trouve un chapitre sous le titre de « Louis XIII et Richelieu » qui traite en réalité plus du cardinal que du roi. Le ton est donné par le sous-titre de la partie faisant allusion à l'avant Richelieu : « Quatorze années de mauvais gouvernement ». Suit une présentation de l'éminence rouge louant son habileté et son sens politique. *« Armand du Plessis de Richelieu était évêque de Luçon, en Vendée. Très ambitieux, il réussit à gagner la faveur de Marie de Médicis qui le choisit pour aumônier et le fit nommer secrétaire d'Etat à la Guerre. Disgracié en même temps qu'elle, en 1617, il réussit à la réconcilier avec le roi et obtint en récompense le chapeau de cardinal, puis l'entrée au Conseil (1624). Quelques mois plus tard, il devenait "chef du Conseil". Richelieu avait jusque-là témoigné surtout de souplesse et d'habileté. Cependant, il était fait pour dominer : il avait le don du commandement, un orgueil impérieux, une inflexible volonté. Son dévouement au roi et à la monarchie était absolu. "Mon premier but, a-t-il dit, fut la majesté du roi, le second fut la grandeur du royaume." »* Viennent ensuite le détail de la manière dont il mit fin au *« danger protestant »*, la lutte contre *« les complots des Grands »*, illustrée par le récit de nombreuses anecdotes, et enfin comment il travailla au *« développement de l'absolutisme »* jusqu'à la fin du règne de Louis XIII qui coïncide de peu avec la mort de son ministre.

Chez Nathan, en 2010, les 5e se contenteront d'apprendre que *« nommé Premier ministre par Louis XIII, le cardinal de Richelieu brise toutes les oppositions et réduit les nobles à l'obéissance »*.

Louis XIV

Quel que soit celui qu'on choisisse parmi les vieux manuels scolaires, le règne de Louis XIV y fait systématiquement l'objet de plusieurs chapitres tant il semble qu'il y ait eu pendant longtemps un consensus sur le fait que sa richesse méritait qu'on prenne le temps de l'étudier. Ainsi, dans le manuel Hachette pour 4e de 1956, ce n'est pas moins de six chapitres qui sont consacrés au célèbre monarque : « La préface du règne de Louis XIV. La France sous Mazarin » ; « La Monarchie absolue sous Louis XIV. – I. La Cour, le gouvernement l'administration » ; « L'absolutisme de Louis XIV. – II. Les affaires religieuses » ; « Colbert et l'enrichissement de la France » ; « La société française à l'époque de Louis XIV » ; « La politique extérieure de Louis XIV », sans parler des chapitres traitant de sujets annexes incluant le règne de Louis XIV bien que de manière non exclusive : « La guerre de Trente Ans » et « La vie intellectuelle au XVIIe siècle ».

A l'aube du XXIe siècle, le Roi-Soleil ne fait plus recette. Son règne est résumé en un court chapitre de deux pages. On en retient que Louis XIV renforce l'autorité royale et que c'est le début de *« la monarchie absolue de droit divin »* puisqu'il *« considère que seul Dieu est au-dessus de lui »*. Il favorise les arts et mène une politique financière basée sur l'impôt et le mercantilisme qui doit prendre en charge de nombreuses et onéreuses guerres de sorte qu'*« à la fin de son règne, les finances royales sont ruinées et les impôts augmentent »* (Bordas, 1998, classe de 4e). La vie artistique a le droit, il est vrai, à son propre développement dans les chapitres et annexes qui suivent.

© COLLECTION PARTICULIÈRE.

©COLL. JONAS/KHARBINE-TAPABOR.

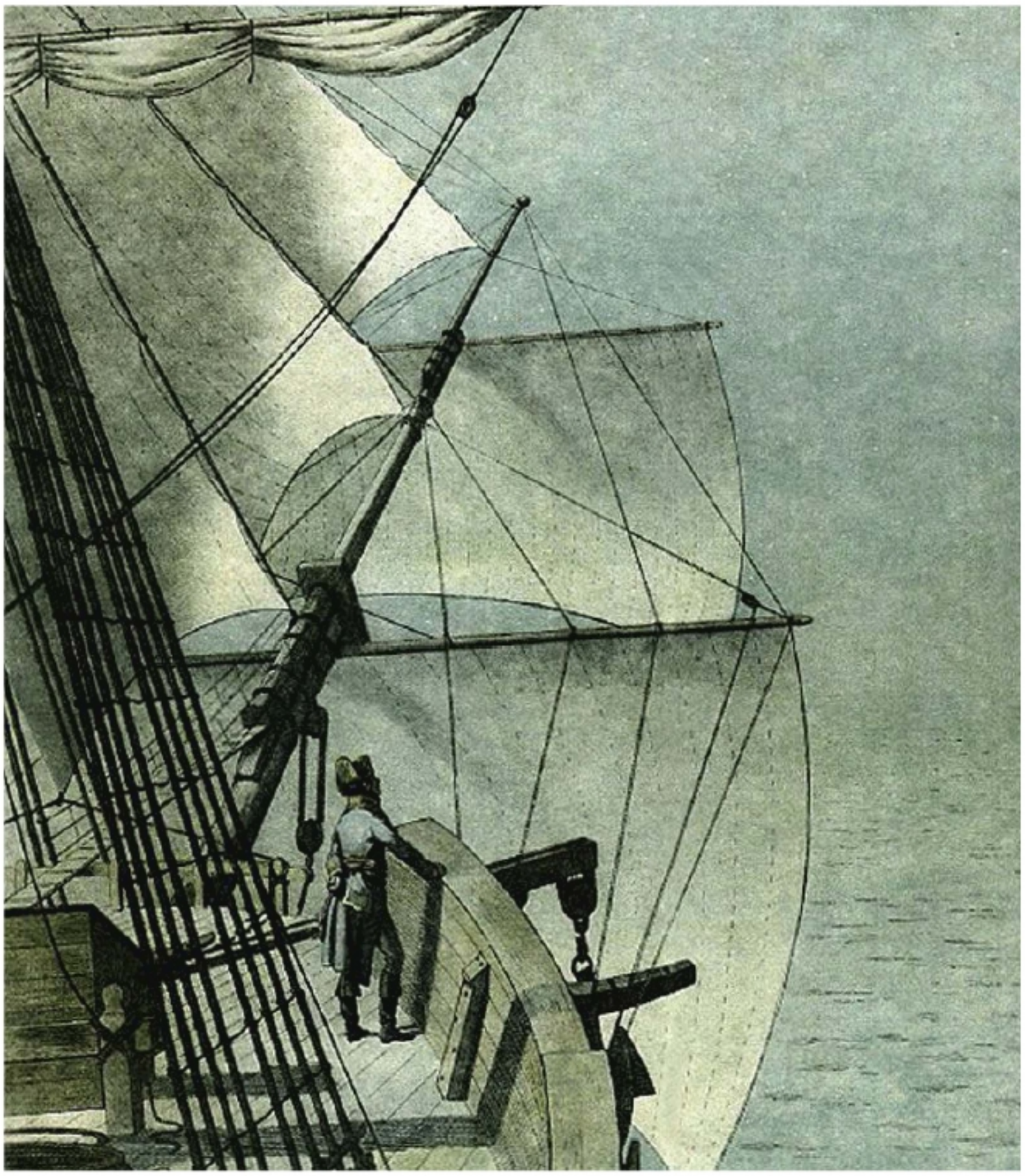
La Révolution

Acte fondateur de la démocratie en France, la Révolution se devait d'avoir une place de choix dans les programmes du collège. Ainsi, le manuel Hatier de 4e (2011) consacre un tiers de son programme à « La Révolution et l'Empire ». Mais il laisse parfois des zones d'ombre étonnantes.

Si Malet et Isaac estimaient que les guerres de Vendée méritaient deux pages (peu favorables aux insurgés), il semble, en 2011, qu'il ne s'agit plus que d'un épisode insignifiant, résumé en une phrase qui lui refuse toute dimension politique et religieuse : *« Les paysans vendéens, qui refusent de partir à la guerre, se soulèvent contre le régime. »*

Dans Malet et Isaac, ce que la Terreur a pu avoir de condamnable n'est pas atténué : *« Sous l'influence des Montagnards les plus violents – les Hébertistes –, la Convention plaça "la Terreur à l'ordre du jour". La loi des suspects (17 septembre 1793) permit de frapper tous ceux, aristocrates ou hommes du peuple, qui ne voulaient pas se plier à la discipline de salut public. Le Tribunal révolutionnaire envoya chaque jour des "fournées" de condamnés à la guillotine. Dans les départements insurgés, il y eut des exécutions de masse. »* Plus tard, *« Couthon fit voter par la Convention la loi du 22 prairial (10 juin 1794) qui supprimait devant le Tribunal révolutionnaire toutes les garanties habituelles de la défense (avocats, témoins, etc.) et ne prévoyait plus qu'une peine contre "les ennemis du peuple" : la mort. Une pareille loi déchaîna ce qu'on a appelé la Grande Terreur, odieuse, injustifiable. En quarante-cinq jours, il y eut à Paris 1 285 têtes coupées, à peu près autant qu'auparavant en quatorze mois. Le grand savant Lavoisier fut compris dans une fournée de vingt-huit anciens fermiers généraux. Le poète André Chénier fut une des dernières victimes. »*

Dans la version Hatier 2011, la Terreur occupe un paragraphe beaucoup plus vague. *« Sous les Montagnards, le Comité de salut public, dominé par Robespierre, met "la Terreur à l'ordre du jour". Il décrète la levée en masse qui permet de recruter plus d'un million de soldats. Les "suspects" d'opposition au gouvernement sont arrêtés et souvent exécutés. Dans de nombreuses municipalités, on ferme les églises, on interdit le culte. Pour satisfaire les sans-culottes, une loi fixe un prix maximum pour les produits de première nécessité. En 1794, l'ennemi est repoussé et les révoltes sont écrasées. La Terreur semble désormais inutile, mais Robespierre veut la continuer. »* Le nombre des victimes de la folie révolutionnaire n'est pas mentionné.



© COLLECTION PARTICULIÈRE.

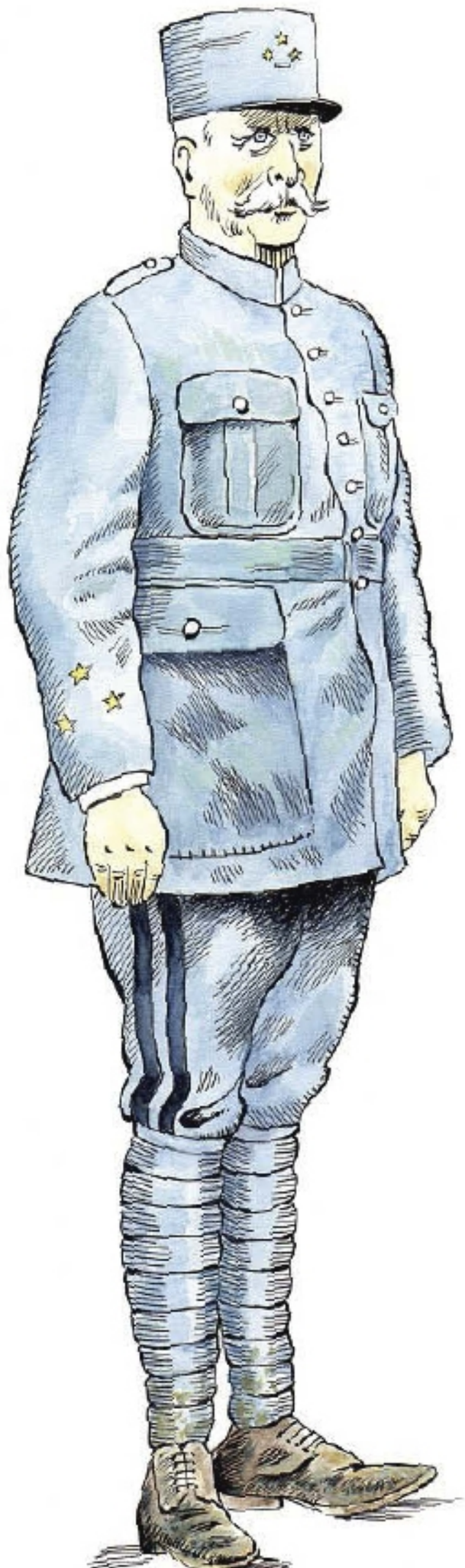
Napoléon

Napoléon Ier est sans doute le personnage de l'histoire de France le plus connu dans le monde, et l'épopée napoléonienne, l'une des pages de notre histoire qui a fait couler le plus d'encre. Il est dès lors naturel qu'il tienne une place décisive dans l'enseignement. C'était semble-t-il l'avis des auteurs des manuels qui servaient autrefois de support en cours. Avec six chapitres qui lui sont consacrés, c'est toute l'aventure impériale qui est examinée dans le Malet et Isaac de 1949 pour la 4e : « La guerre de 1795 à 1802 » ; « Le régime napoléonien. – I. Le Consulat (1799-1804) » ; « Le régime napoléonien. – II. L'Empire (1804-1814) » ; « La politique extérieure de Napoléon. – I. La formation du Grand Empire (1803-1807) » ; « La politique extérieure de Napoléon. – II. L'apogée. Les résistances nationales (1808-1811) » ; « La politique extérieure de Napoléon. – III. La chute de l'Empire et les traités de 1815 ». Soit près de 70 pages.

Les programmes actuels n'accordent pas le même intérêt à ce personnage sans doute trop despotique pour l'idéal démocratique que l'école voudrait proposer. Réunies en un chapitre, les institutions du Consulat et de l'Empire occupent certes quelques pages du livre d'histoire de 4e (Hatier, 2011) le plus souvent confondues avec celles qui traitent des acquis de la Révolution pour la « France nouvelle ». L'homme lui-même est en revanche étrangement absent. Une phrase pour la campagne d'Italie, une autre pour le coup d'Etat du 18 Brumaire et guère plus pour la rédaction de la Constitution. Un paragraphe entier est malgré tout réservé à la politique du Premier consul, avant l'évocation de son sacre et le résumé de son règne, marqué par le retour de la noblesse et la restriction de la liberté de la presse. *« A partir de 1803, Napoléon se lance à la conquête de l'Europe. Mais en 1812, il perd la plus grande partie de ses troupes lors de la campagne de Russie. »* Entre 1803 et 1812, cela fait tout de même neuf années de conquêtes qui ne seront évoquées plus loin que par quelques images et documents sur la guerre d'Espagne, la résistance tyrolienne, l'occupation de la Hollande ou la « boucherie d'Eylau ». *« Battu en Allemagne puis en France, il abdique en 1814. Après un bref retour (les Cent-Jours) il est définitivement vaincu à Waterloo en 1815. »* Une courte biographie nous donne la date de sa mort. D'Austerlitz, Iéna ou Tilsit, il n'est en revanche fait mention nulle part. Pour les enfants parisiens, elles resteront des stations de métro.

Joffre, Pétain, Foch

Heureusement qu'il y a encore en France une forte proportion de villes à posséder une rue, une avenue ou un boulevard aux noms de quelques-uns des maréchaux de la Grande Guerre. Ils ont moins de chance dans les nouveaux manuels d'histoire de 3e. Joffre et Foch ont disparu de la totalité d'entre eux depuis la rentrée 2012. Certains élèves français pourront donc désormais quitter le collège sans avoir jamais entendu parler d'eux.



© LAVORO.

Les grandes batailles font l'objet de la même occultation. Seul Verdun a droit dans tous les manuels à un ensemble de documents. Les batailles de la Marne et de la Somme ont, quant à elles, disparu avec les généraux qui commandaient l'armée française. On préférera s'intéresser au phénomène de la *« violence extrême »*, au concept de *« guerre totale »*, à la mobilisation de la population, aux retombées de la guerre sur la vie économique et à la propagande plutôt qu'au détail de la guerre de mouvement.

Chez Nathan, on signale quatre noms à retenir : Lénine, Wilson, Trotski et Rosa Luxemburg, leader de la révolte spartakiste allemande. Chez Hatier, les mêmes, Trotski en moins. Aucune personnalité française n'a été jugée digne de figurer parmi les personnages à retenir. Dans tous les manuels, l'armistice se signe sans Foch. Chez Nathan, qui propose une photo du wagon de Rethondes, il a semblé manifestement trop complexe d'indiquer le nom du général en chef en légende. Toujours chez Nathan, mais également chez Hachette et Hatier, Verdun est évoquée dans les documents sans Pétain. Celui-ci n'apparaîtra dans les pages de ces manuels qu'en 1940.

« Comment comprendre l'arrivée de Pétain au pouvoir à Vichy en 1940 sans parler du héros qu'il était lors de la Première Guerre mondiale ? » s'interroge pourtant Hubert Tison, secrétaire général de l'Association des professeurs d'histoire-géographie.

Seules exceptions : chez Belin, Pétain fait l'objet d'un encadré biographique dans le dossier « Verdun » ; il est mentionné dans l'en-tête du chapitre chez Magnard ; chez Bordas, on lui reconnaît le mérite d'avoir organisé le transport de troupes en camion (la Voie sacrée) et d'avoir compris la dimension économique des rapports de force entre belligérants ; son nom figure parmi les acteurs clés dans les fiches de révision.

Mis en cause, les éditeurs se retranchent derrière les directives ministérielles qui imposent, entre autres, l'étude de la révolution russe et du génocide arménien, mais n'indiquent pas qu'il est obligatoire de connaître le nom des généraux français. *« S'agissant de la Première Guerre mondiale, on nous précise qu'il faut étudier la révolution russe et que l'étude doit s'appuyer sur la présentation de personnages comme Lénine. Nous n'avons pas les mêmes recommandations pour Pétain »*, explique Delphine Dourlet, chef du département des sciences humaines aux éditions Nathan. *« On n'a pas choisi de virer Joffre ou Foch : on essaie de faire rentrer dans une, deux ou quatre pages un sujet en suivant un programme imposé qui est vaste »*, se défend de son côté le PDG de Belin, Sylvie Marcé.

Si on n'a pas trouvé de place pour les maréchaux de France, cinq des six manuels cités consacrent pourtant près de deux pages au peintre allemand Otto Dix qui a représenté la violence de la guerre.

Polémique passéiste, estime l'historien Nicolas Offenstadt, au micro d'Europe1. *« On sait bien que l'histoire n'est pas que celle des grands hommes. C'est une vieille idée de droite, voire d'extrême droite, très réactionnaire. On peut très bien imaginer qu'un enseignant décide de raconter la bataille de Verdun du point de vue des soldats. On n'a pas forcément besoin de Pétain. »*

Mais pourquoi le manuel d'Hachette prend-il dans ce cas le temps d'évoquer le rôle, à Verdun, du général allemand von Falkenhayn ? Comme le disait le maréchal Joffre, dont on mettait en cause les compétences : *« Je ne sais pas qui a gagné la bataille de la Marne, mais je sais qui l'aurait perdue… »*

Le ministère de l'Education nationale se veut de son côté rassurant : *« Si l'on se rend compte que certaines impasses existent, on pourra le compléter par des documents d'accompagnement. »* Qu'on nous excuse : nous avions cru que c'était justement là le rôle des manuels scolaires.

Vie et mort du Roman national

Par François-Xavier Bellamy

L'enseignement de l'histoire à l'école a longtemps visé à entretenir le patriotisme des jeunes Français. La volonté de le ramener à l'objectivité sous l'influence de l'école des Annales a paradoxalement conduit à conjuguer l'ignorance avec le communautarisme.

© AKG-IMAGES.

SYMBOLES *La Liberté guidant le peuple (28 juillet 1830)*, par Eugène Delacroix, 1831 (Paris, musée du Louvre). Apparu sous l'Ancien Régime, l'enseignement de l'histoire a été généralisé au début de la IIIe République. Il s'agissait alors de renforcer l'unité de la nation française au lendemain du désastre de 1871. L'instituteur et l'officier deviennent les *« piliers jumeaux de la nation »* et la République se cherche de nouveaux symboles.

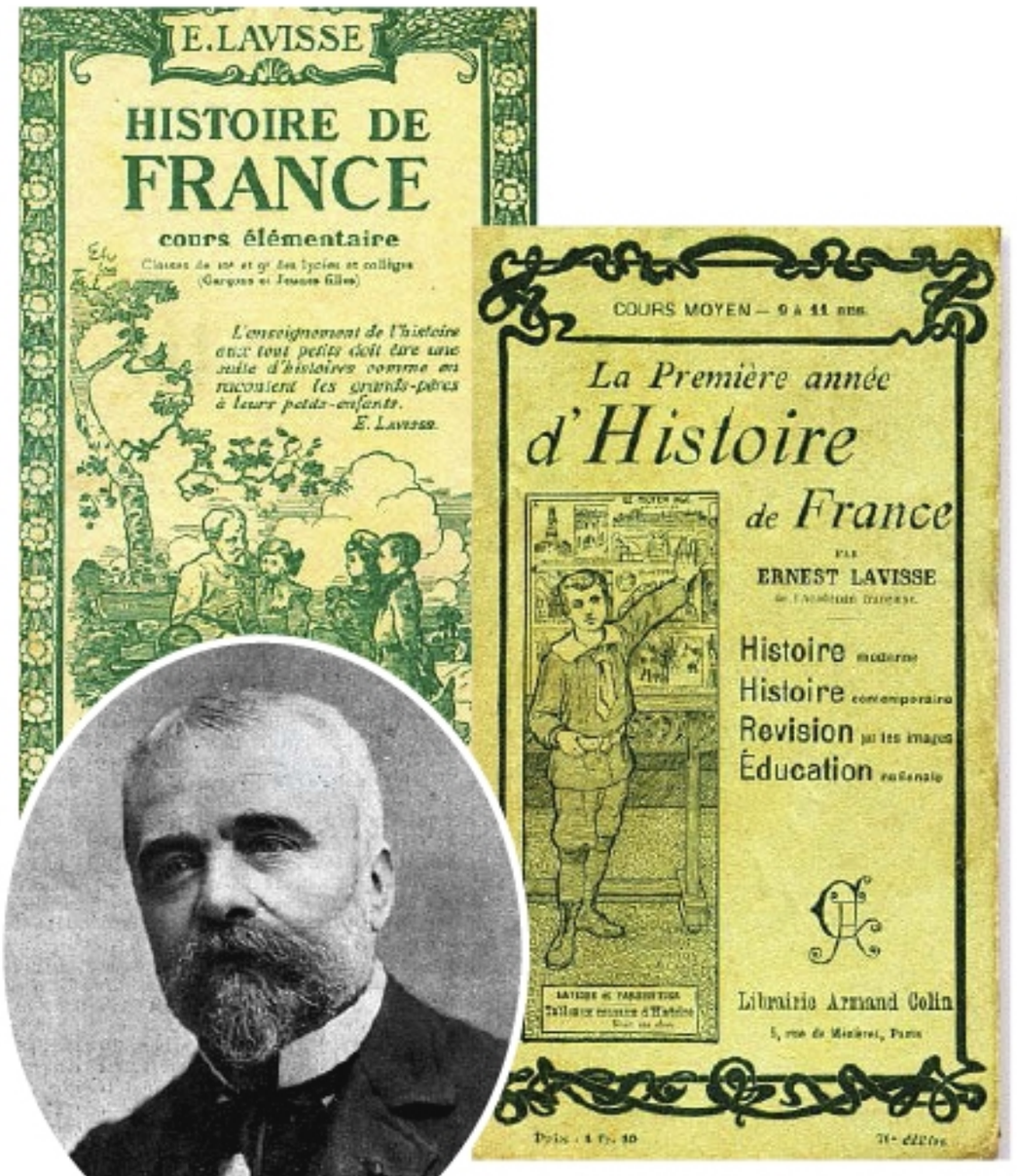
GLOIRES NATIONALES
Ci-dessus : *La Bataille de Tolbiac, victoire de Clovis sur les Alamans (496),* par Ary Scheffer, 1837 (Versailles, musée du Château). A droite : *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans le 8 mai 1429,* par Jean-Jacques Scherrer, 1887 (Orléans, musée des Beaux-Arts). Après le traumatisme de la guerre de 1870, des figures de l'histoire de France vont servir de modèles pour glorifier l'unité nationale. Ainsi Clovis, victorieux des Alamans, ou Jeanne d'Arc, « la bonne Lorraine ».

« *Il n'y a pas d'autre pays au monde où l'enseignement de l'histoire soit une question d'Etat* », déclarait, en 1984, Antoine Prost, décrivant la fièvre singulière des débats qui, depuis les premiers développements de l'institution scolaire, entourent dans notre pays la transmission de la mémoire. Pourquoi enseigner l'histoire ? En France, cette simple interrogation est une question d'Etat, parce que c'est l'unité de l'Etat qui s'y joue : « *Depuis la Révolution, nous sommes un peuple divisé en une droite et une gauche, qui se sont affrontées de façon presque permanente.* » Prise dans les clivages politiques qu'elle devrait surmonter, captive des conflits idéologiques et mémoriels qui marquent la construction de la France, la pédagogie de l'histoire est à la fois champ de bataille par excellence et clé d'une unité rêvée. « *Son importance pour la nation vient des divisions mêmes de celle-ci* », conclut Antoine Prost.

On ne s'étonnera donc pas de trouver, dans plus d'un siècle de théories, de manuels, d'instructions et de réformes, la trace de nombreuses ruptures. Si l'enseignement de l'histoire n'est jamais neutre, faire l'histoire de cet enseignement est, à plus forte raison, une gageure. Cette histoire seconde est néanmoins une nécessité absolue : nécessité didactique, car la pédagogie ne saurait ignorer les projets implicites qui la fondent. Nécessité politique aussi, car c'est aux Français qu'il appartient de déterminer ce qu'ils attendent de l'enseignement de leur histoire à leurs enfants : le débat, dans cette discipline moins que dans toute autre, ne saurait être confisqué par des experts ou des techniciens.

C'est d'ailleurs en politique qu'il commence. L'enseignement de l'histoire apparaît sous l'Ancien Régime, d'abord dans les cours européennes, pour la formation des jeunes princes ; au XVIII[e] siècle, on en trouve trace dans quelques collèges où, mêlé à l'histoire sainte, il sert à l'édification morale des élèves. La Révolution décrète un nouvel An I : elle affirme, avec le conventionnel Clermont-Tonnerre, que « *les hommes égaux n'ont pas besoin d'aïeux* ». Et pourtant, les différents projets d'instruction publique qu'elle suscite, celui de Talleyrand, de Lakanal et surtout de Condorcet, portent tous une attention singulière à l'histoire, conçue comme une apologétique

© PHOTO JOSSE/LEEMAGE. © THE BRIDGEMAN ART LIBRARY. © ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET. PHOTOS : © GUSMAN/LEEMAGE.



L'INSTITUTEUR DE LA NATION Des millions d'élèves ont appris l'histoire de France à travers les manuels d'Ernest Lavisse (1842-1922). Le célèbre « Petit Lavisse » *(ci-dessus, des éditions de 1906 et de 1935)* sera imprimé jusque dans les années 1950.

Jamais la France n'a traversé pareille crise : en 1871, elle subit à la fois une défaite humiliante face à la Prusse, et une guerre civile désastreuse. Jamais non plus régime n'a été aussi faible : en 1875, une Assemblée nationale monarchiste institue la République par amendement, après plusieurs tentatives de restauration manquées. Le pays est diminué, divisé, incertain de son avenir. C'est dans cette crise nationale qu'apparaît le premier projet d'enseignement de l'histoire pour tous : alors que la guerre de 1870 n'est pas encore terminée, le ministre Jules Simon dépêche une mission de l'inspection générale sur ce sujet. La première leçon qu'il tire de cette crise est en effet le sentiment d'une urgence : *« Il faut que la France connaisse la France. »*

Dès 1872, Jules Simon étend les cours d'histoire à tous les niveaux de l'enseignement élémentaire, depuis la « classe enfantine » jusqu'au « cours supérieur ». En 1882, un arrêté précise la réforme : *« L'enseignement de l'histoire et de la géographie, auquel se rattachera l'instruction civique, comportera une heure de leçon tous les jours. »* L'association des disciplines en dit long sur le sens de cet enseignement. Michelet décrivait la France comme un être incarné : aussi faut-il aller à sa rencontre d'une façon presque physique, charnelle. C'est la raison de ce curieux attelage entre histoire et géographie, le temps et la terre – une exception presque mondiale en termes d'enseignement. Le tout est adossé à un nouveau cours d'instruction civique : le projet final est de former des patriotes fidèles, sur lesquels pourra s'appuyer l'Etat. L'instituteur et l'officier deviennent les *« piliers jumeaux de la nation »*.

républicaine. L'idée fait son chemin à travers les bouleversements de l'Empire et de la Restauration. La conscience de la nécessité d'un enseignement de l'histoire se fait plus vive à mesure que les institutions semblent plus fragiles. Guizot l'affirme, dès 1820 : *« La société, pour croire en elle-même, a besoin de n'être pas d'hier. »* En 1833, Louis-Philippe lance à Versailles le projet d'un musée de l'Histoire de France : il s'agit de composer un récit qui, en évoquant *« toutes les gloires de la France »*, ouvre la voie à la réconciliation nationale. C'est la IIIe République naissante qui, au terme d'un siècle de divisions, va généraliser l'enseignement de l'histoire.

© SELVA/LEEMAGE. © COLL. JONAS/KHARBINE-TAPABOR. © ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET.

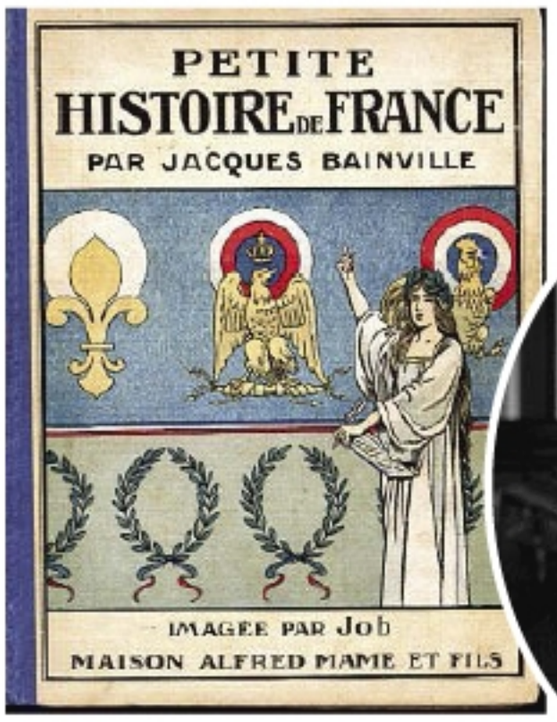
Un historien va, plus qu'aucun autre, incarner ce tournant pédagogique : Ernest Lavisse a 29 ans lorsque, en 1871, frappé par *« l'inconsolable malheur »* de la France, il part pour trois ans en Allemagne afin de préparer *« l'œuvre de réparation »*. Il y observe la force de la *« piété patriotique »* et sa diffusion par l'école : c'est l'instituteur allemand, a-t-on coutume de répéter alors, qui a gagné à Sadowa et à Sedan. Ancien précepteur du prince impérial, Lavisse n'est pas encore un républicain fervent ; mais il a le sentiment que les divisions qui minent la France sont l'obstacle à son relèvement. Rentré à Paris, il entreprend de donner à la littérature scolaire les outils qui lui manquent pour assurer sa nouvelle mission : pendant plus de quarante ans, « l'instituteur national » va écrire l'histoire de France pour les enfants des écoles. *La Première Année d'histoire de France* paraît en 1876 ; une rédaction plus complète est diffusée en 1884. Dès lors, le manuel à couverture jaune puis bleue rencontre un succès incomparable. En 1895, il atteint sa soixante-quinzième édition. En 1912, il est publié dans une nouvelle version qui, actualisée, sera imprimée jusque dans les années 1950 ! Impossible de dire combien de millions d'élèves et de parents ont appris l'histoire de France dans les pages du « Petit Lavisse ». Plusieurs générations, en tous les cas, auront partagé cet *« évangile de la République »* (Pierre Nora), ouvert par cet avis inscrit en couverture : *« Enfant, tu dois aimer la France, parce que la nature l'a faite belle, et parce que son histoire l'a faite grande. »*

Comment expliquer un tel succès ? Dans un contexte de guerre scolaire entre enseignement laïque et enseignement libre, la concurrence entre manuels fait rage tout au long de la IIIe République. Fustigeant tantôt l'Ancien Régime, tantôt la Révolution, chaque camp tente de s'approprier l'histoire. Les lignes de fracture qui divisent le pays s'en trouvent renforcées. Cela ne va pas sans provoquer de vifs conflits, lorsqu'on enseigne par exemple que Jeanne d'Arc avait des *« hallucinations auditives »*. En 1909, les évêques condamnent neuf manuels – et sont à leur tour assignés en justice par des instituteurs. Emile Combes déclare : *« Le vrai combat entre l'école laïque et l'école congréganiste, c'est le manuel d'histoire. »* De part et d'autre, on brûle des ouvrages ; un instituteur soupçonné d'utiliser le Gauthier-Deschamps, manuel réputé anticlérical, voit ses fenêtres détruites à la chevrotine. Bref, la tension est palpable.

Dans ce contexte, le génie singulier du Petit Lavisse consiste à écrire une histoire de France dont chacun peut se sentir l'héritier : sans jamais la travestir, Lavisse fait de cette histoire le récit d'une construction progressive. Ainsi les rois sont-ils décrits comme les grands artisans de l'unité du pays : *« Unité territoriale avec les premiers Capétiens rassembleurs de terre, unité morale avec Saint Louis, unité administrative de François Ier à Louis XIV. »* (Nora) Cette unité, les Français se l'approprient par la Révolution, puis la protègent sous l'Empire ; mais jamais il n'y a de contradiction dans le grand mouvement de l'histoire nationale : *« Les rois ont fait l'unité de la France, le peuple l'a défendue. »* C'est un seul et même élan qui rassemble, en un récit continu, le peuple gaulois, premier représentant d'une conscience patriotique embryonnaire, puis les rois de France, les députés de la Constituante, les soldats de la Grande Armée et les écoliers de la République. Engagé dans cet élan, l'élève doit devenir le citoyen qui, demain, *« continuera sa patrie »*, pour reprendre un mot de Clemenceau, en donnant sa vie pour la défendre. L'enseignement de l'histoire trouve là sa finalité explicite : *« Pour tout dire,* affirme Lavisse, *si l'écolier n'emporte pas avec lui le vivant souvenir de nos gloires nationales (…), s'il n'a point appris ce qu'il a coûté de sang et d'efforts pour faire l'unité de notre patrie, (…) s'il ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps. »*

L'histoire que la IIIe République entend léguer à ses enfants est donc un tout cohérent, qui intègre chaque étape du passé de la France comme un moment nécessaire de son édification. Elle est un récit national : l'enseignement de l'histoire ne s'étend presque pas au-delà de l'histoire de France. Seul le cours supérieur donne un aperçu de l'histoire antique, complété par l'apprentissage des langues anciennes. Enfin, ce récit est continu : il se construit sur une chronologie ininterrompue, depuis les Gaulois jusqu'à l'époque contemporaine.

Le Petit Lavisse est l'incarnation de cette histoire capable de rassembler la France dans une même filiation, adoptée



CONTINUITÉ A gauche : *Le Cardinal de Richelieu au siège de La Rochelle (1627-1628)*, par Henri Motte, 1881 (La Rochelle, musée d'Orbigny-Bernon). Ci-dessus : à la suite de Lavisse et de Malet et Isaac, l'historien et journaliste Jacques Bainville (1879-1936) publie en 1924 une *Histoire de France*, des Capétiens à la IIIe République, qui connaît un immense succès. Insistant sur la continuité du fait national, elle sera suivie, en 1928, d'une *Petite histoire de France* destinée aux enfants.

sans difficulté par l'école libre autant que par le camp laïque. Son ambition est scientifique et nul ne songe à remettre en cause son objectivité, ou ce qu'on appelle alors son « impartialité ». Bien au contraire, elle apparaît comme une histoire rationnelle, parce que raisonnable et équilibrée. Elle ne craint pas cependant de faire appel au sentiment, comme le recommande Lavisse : *« N'apprenons point l'histoire avec le calme qui sied à l'enseignement de la règle des participes. Il s'agit ici de la chair de notre chair et du sang de notre sang. »* L'enseignement touche l'émotion autant que la réflexion, parce qu'il vise l'action autant que la connaissance. Lavisse fait de Jeanne d'Arc le modèle de l'instituteur des temps de crise : *« Un jour, pour relever le courage de Charles VII, elle lui parla de Saint Louis et de Charlemagne. Ainsi, cette fille du peuple savait que la France existait depuis longtemps et que son passé était plein de grands souvenirs. »*

Cette vision de l'histoire s'impose dans l'enseignement primaire et secondaire : d'autres manuels fleurissent, dans la même veine. Lancé par Lavisse, Albert Malet s'associe à Jules Isaac au début du XXe siècle pour développer une nouvelle collection. Ce sera le « Malet et Isaac » : l'ouvrage, qui promeut explicitement l'unité nationale et la réconciliation en Europe, servira de référence dans les décennies suivantes. Mais ce projet pédagogique sera bientôt contesté.

La critique naît d'abord au sein de l'université où l'étude de l'histoire s'est beaucoup développée pour fournir aux écoles les nombreux professeurs désormais nécessaires. La génération qui succède à Lavisse achève ses études au début du siècle : elle n'a pas connu le traumatisme de 1870. Elle ne comprend plus cette polarisation de l'histoire autour d'un récit national destiné à susciter de bons soldats pour la patrie. En 1902, Emile Zola met en scène, dans son roman *Vérité*, un instituteur pacifiste révolté par *« l'éducation de violence, de terreur et de sottise »* donnée aux enfants : *« Les livres (…) ne leur mettaient sous les yeux que des armées s'égorgeant, des navires s'incendiant, l'éternel désastre de l'homme devenu un loup pour l'homme. »* La critique de « l'histoire-bataille » est née.

> « Enfant, tu dois aimer la France, parce que la nature l'a faite belle, et parce que son histoire l'a faite grande. » Ernest Lavisse

Premier reproche, l'enseignement de l'histoire est accusé d'être belliciste. Abandonné pendant la Première Guerre mondiale, ce grief revient de plus belle dans le sillage du pacifisme antinationaliste qui se développe après la « der des ders ». Au congrès du Syndicat national des instituteurs, en

PRESTIGE Ci-dessus : *Colbert présente à Louis XIV les membres de l'Académie royale des sciences,* par Henri Testelin, XVII[e] siècle (Versailles, musée du Château). A droite : *Le Premier Consul Napoléon Bonaparte franchissant les Alpes au col du Grand-Saint-Bernard en mai 1800,* d'après Jacques Louis David, XIX[e] siècle (Paris, musée de l'Armée).

1924, un professeur de l'Yonne s'exclame : *« Pour avoir la paix définitive, cessez l'enseignement de l'histoire ! »* La même année, la Fédération de l'enseignement affirme : *« Ce ne sont pas les peuples qui sont responsables de la tuerie, mais ce sont les enseignants de toutes les puissances. »* (*) En 1870, le professeur d'histoire était père de toute victoire ; en 1920, il est responsable de toute guerre.

Le débat se prolonge dans une interrogation épistémologique sur le rôle de l'histoire : une science peut-elle accepter d'être instrumentalisée au service d'un projet patriotique ? La question ne se posait même pas pour un Lavisse. En 1923, les instructions ministérielles confirment : *« Nous nous refusons à opposer les droits de la science et les droits de la France. Le patriotisme français n'a rien à craindre de la vérité. »*

Rien n'y fait, cependant : la critique est de plus en plus vive. En 1920, Lucien Febvre dénonce : *« L'histoire qui sert, c'est une histoire serve. Professeurs de l'université française de Strasbourg, nous ne sommes point des missionnaires débottés d'un Evangile national officiel (…), si bien intentionné qu'il puisse paraître. »* En 1929, il crée avec Marc Bloch la revue des *Annales*, qui va bientôt devenir le lieu dominant de la réflexion historiographique. Il s'agit de fonder une « histoire-problème », qui se présente désormais comme une recherche plutôt que comme un récit. L'école des Annales récuse la priorité donnée à l'histoire politique et militaire, aux grands événements, aux personnages célèbres ; contre la chronologie centrée sur l'action des élites, elle privilégie le temps long, l'histoire locale, les mouvements sociaux, économiques et culturels. Elle veut s'affranchir des barrières nationales pour étudier les civilisations.

Il faudra plusieurs décennies pour que l'onde de choc de la rupture universitaire fasse sentir ses effets dans les salles de classe. Jusque dans les années 1950, les programmes officiels changent peu. Bien sûr, la massification de l'enseignement déstabilise dans la pratique l'enseignement de l'histoire, comme des autres disciplines ; mais la continuité prévaut. En 1954, première mutation significative : les instructions officielles appellent à un *« élargissement dans la conception même de l'histoire »*, qui doit *« englober l'analyse des faits économiques et sociaux, la description des civilisations et des cultures »*. Le programme de 1957 prévoit l'étude de six « mondes » : occidental, soviétique, musulman… Les premières critiques se font entendre contre un programme surchargé ; Jules Isaac, coauteur du célèbre Malet et Isaac, déplore un glissement vers le matérialisme historique. Mais le mouvement se poursuit : au-delà du contenu, les méthodes sont renouvelées. La continuité de la chronologie cède la place à l'étude

© AKG-IMAGES/ERICH LESSING. © AKG-IMAGES. © RUE DES ARCHIVES/PVDE.

RUPTURE En 1929, à l'université de Strasbourg, Marc Bloch (1886-1944) et Lucien Febvre (1878-1956) créent la revue des *Annales d'histoire économique et sociale*. En opposition avec l'école positiviste de Lavisse, l'école des Annales fonde « l'histoire-problème ». L'histoire se présente désormais comme une recherche plutôt que comme un récit, et elle privilégie les faits sociaux.

ponctuelle d'une période ou d'une société. Le récit que constituait le cours est remplacé par une multiplicité d'études de documents, qui correspond à l'esprit de recherche promu par les Annales. L'image, la carte, l'archive ne sont plus l'illustration du cours, mais son point de départ, le support d'une « problématisation » plutôt que d'un savoir. Bref, d'un récit national continu et unifié on passe, en moins de dix ans, à des regards multiples sur la diversité des civilisations.

L'enseignement de l'histoire vient d'opérer sa révolution copernicienne et la discipline change radicalement de statut : un arrêté d'octobre 1968 la classe parmi les *« disciplines d'éveil »* au collège, avec le dessin et les travaux manuels. En 1978, elle devient *« activité d'éveil »*. Entre les deux, le mouvement s'accélère, porté par des forces très différentes. L'influence intellectuelle des Annales continue de se faire sentir : les étudiants des années 1930 occupent désormais les fonctions stratégiques dans les ministères, les inspections ou les universités. La volonté européenne de Valéry Giscard d'Estaing le conduit à faire disparaître le souvenir des conflits récents ; ainsi, la commémoration du 8 mai 1945 est momentanément supprimée. Dans cette perspective, l'enseignement de l'histoire doit abandonner son cadre national. Cela correspond aussi à la revendication des mouvements de Mai 1968, héritiers du pacifisme internationaliste d'avant-guerre, et dont l'antimilitarisme viscéral passe par le rejet du patriotisme. Une triple pression donc,

« Nous ne sommes point des missionnaires débottés d'un Evangile national officiel. » Lucien Febvre

DÉFAITE *Le Rêve,* par Edouard Detaille, 1888 (Paris, musée d'Orsay). Durant la guerre de 1870, les armées françaises en bivouac rêvent des gloires napoléoniennes.

universitaire, politique et idéologique, converge pour répudier l'histoire telle que l'enseignait la IIIe République. Gallimard inaugure, en 1971, une collection d'ouvrages (« La Bibliothèque des histoires ») par cette proclamation triomphante : *« Nous vivons l'éclatement de l'histoire. »*

Une coalition tout aussi variée tire bientôt le signal d'alarme : les professeurs d'histoire ressentent mal ce qu'ils vivent comme *« le temps du mépris »* – l'expression servira de titre au bulletin *Historiens et géographes* de 1977. Les associations de parents d'élèves s'inquiètent. Des députés, du RPR comme de la gauche, interpellent le gouvernement. C'est dans le *Figaro Magazine* du 20 octobre 1979 que la polémique éclate au grand jour, avec une tribune d'Alain Decaux, voix bien connue du grand public : *« Délibérément, on a choisi de laisser nos enfants dans l'ignorance du passé. »* Dès lors, le sujet envahit la scène politique et médiatique. Sous le titre *Un pays sans mémoire*, la revue *L'Histoire* écrit le 19 janvier 1980 : *« Une société qui évacue insensiblement l'histoire de ses écoles est une société suicidaire. »* *Le Monde* renchérit en parlant d'une *« nation d'amnésiques »* (21 juin 1980). Député et ancien chef de gouvernement, Michel Debré se fait le porte-parole d'une inquiétude largement partagée, dans une intervention au Parlement, le 30 mai 1980 : *« Les lycées forment des analphabètes en histoire. Pourtant, sans histoire nationale, il n'est pas de citoyens. »*

Quelques mois plus tard, le groupe RPR dépose une proposition de loi d'orientation sur l'enseignement de l'histoire ; rattrapé par les élections présidentielles, le débat parlementaire n'aura même pas lieu. Un raté qui représente à lui seul les décennies qui vont suivre : jamais la polémique ne sera définitivement calmée. Jamais non plus elle ne sera vraiment tranchée. Avec plus de prudence que de courage, les ministres successifs empileront rapport sur rapport, tous plus alarmistes les uns que les autres ; ils créeront commission sur commission. Fondés par Lionel Jospin, les Groupes techniques disciplinaires (GTD) qui se succèdent à partir de 1990 rassemblent des profils trop variés pour qu'un vrai consensus puisse voir le jour. Derrière la façade d'un interminable débat, le mouvement des années 1970 continue donc sur sa lancée. S'y ajoute peu à peu l'inflexion mémorielle, qui importe dans les salles de classe le poids des conflits du passé. Tiraillé entre les revendications communautaires, le cours d'histoire se fait énumération d'une liste de dettes revisitées : esclavage, colonisation, déportations… La révolution de l'enseignement de l'histoire se trouve ainsi achevée : d'un récit transmis pour susciter l'unité future, il est devenu évocation de mémoires pour ressusciter des divisions inactuelles.

Pourquoi enseigner l'histoire ? La question est toujours posée. L'école du XXIe siècle doit faire face à d'autres défis que celle de 1870. Et pourtant, le même enjeu demeure : plus que jamais, les fractures idéologiques, la dissolution des principes fondamentaux d'une morale commune, le jeu des identités multiples, mettent en péril cette unité toujours vulnérable qui constitue la nation française. Battue par tous les vents qui agitent la société, soumise aux tensions qui la traversent, l'école est à la fois le centre de tous les conflits et le seul moyen de les résoudre. Ce paradoxe est singulièrement celui de l'enseignement de l'histoire. Les derniers programmes, prolongeant encore la dispersion voulue par les Annales, ont poussé

© PHOTO JOSSE/LEEMAGE.

jusqu'à l'absurde l'éclatement des références proposées aux élèves, et ont eu définitivement raison du récit national. Il est temps désormais de poser un constat, avec le recul que nous permet la brève histoire de l'enseignement de l'histoire. En renonçant à ce récit qui se constituait comme une pédagogie de l'unité de la France, nous n'avons rien fait gagner à la France. Bien au contraire ; le premier piège qui pèse aujourd'hui sur l'enseignement de l'histoire est aussi celui qui guette notre pays : le communautarisme que Lavisse avait combattu sous la forme des divisions partisanes et qui resurgit sous un autre visage. La pression qu'il fait subir à l'unité de la cité est plus forte qu'elle ne l'a jamais été. Nous n'avons rien fait gagner non plus à l'histoire : paradoxe suprême, une histoire qui se voulait plus savante a causé la ruine de la connaissance historique la plus élémentaire, dans les collèges et les lycées. Parce qu'elle était au fond le symptôme du refus de transmettre l'essentiel, l'esprit de doute caché derrière l'esprit de recherche, la nouvelle histoire a imposé à nos enseignants, au détriment de la science, la maxime du Rousseau précepteur de l'*Emile* : *« Je lui apprends bien plus à ignorer qu'à savoir. »*

(*) Citations de Clemendot et Bernard *in* Jacques Girault, « Instituteurs syndiqués et enseignement de l'histoire entre les deux guerres », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, hors-série, 1984.

Restauration
Premiers programmes nationaux d'histoire dans les lycées (mais très peu de professeurs spécialisés).

IIe République
On étudie l'histoire jusqu'en 1814 (et non plus 1789).

Jusqu'en 1902 ("période Lavisse")
Systématisation de l'enseignement (qui doit être "vrai, patriotique et moral") dans toutes les classes, du primaire à la "philo".
Plus grande importance donnée à l'histoire contemporaire. Meilleure adaptation aux différents âges. Généralisation des manuels.

	Restauration	Monarchie de Juillet	IIe République	Début du Second Empire	Fin du Second Empire	Début de la IIIe République	1902 aux années 1920
6e	Histoire sainte	Histoire sainte et ancienne	Histoire sainte et ancienne	Histoire de France	Orient	Orient	Antiquité
5e	Egypte, Grèce	Grèce	Grèce	Histoire de France	Grèce	Grèce	Moyen Age
4e	Rome jusqu'à Auguste	Rome	Rome	Histoire de France	Rome	Rome jusqu'au Haut-Empire	Temps modernes
3e	Auguste à Charlemagne	Moyen Age	Moyen Age	Antiquité	Moyen Age	Bas-Empire à Saint Louis	1789 à 1889
2de	Charlemagne à 1789	1453 à 1789	1453 à 1814	Moyen Age	XVe siècle à Louis XIII	1270 à Henri IV	Xe au XVIIe siècle
1re		Histoire de France → 1789	Histoire de France → 1814	Temps modernes	Louis XIV à l'Empire	1610 à 1789	XVIIIe siècle à 1815
Term.					Histoire contemporaine → 1865	1789 à 1875	1815 à 1889

Monarchie de Juillet ("période Guizot")
Premiers professeurs agrégés d'histoire et géographie, histoire obligatoire dans les programmes des écoles "primaires supérieures" (petites classes des lycées).

Second Empire ("période Duruy")
Modernisation des programmes : introduction des "faits économiques", l'histoire sainte passe à l'école primaire (avec l'histoire de France), l'histoire contemporaine (1815 au Second Empire) est introduite en "philo" (terminale).

1902-1923 ("période Seignobos")
Découpage en deux cycles qui se répètent (6e à la 3e, 2de à la "philo"). Confinement de l'histoire ancienne en 6e. Interdiction des cours dictés, plus grande liberté laissée aux professeurs.

Ancien Régime
Histoire sainte et antique (collèges).

Révolution
Histoire philosophique et des peuples (écoles centrales).

Empire
Mythologie, histoire sainte et ancienne (avec le latin) puis histoire de France (lycées, de la 5e à la 2de).

La longue marche des programmes d'histoire...

1923-1940
Retour au parcours chronologique unique. L'histoire contemporaine va jusqu'aux conséquences de la Première Guerre mondiale. Accent mis sur les documents sources.

IVe République
Retour aux deux cycles chronologiques, l'époque contemporaine va jusqu'en 1939. Promotion de la méthode "inductive".

1971-1985
Retour aux deux cycles qui se répètent. Développement de l'histoire thématique et transversale. Crise de l'enseignement historique. L'histoire revient à l'écrit du bac (1979).

Années 1920 et 1930	Vichy	IVe République	Début de la Ve République	Années 1970	Années 1980	Depuis les années 1990
Orient et Grèce	Orient et Grèce	Antiquité	Orient et Grèce	Antiquité	Préhistoire, Antiquité, Chine, Inde	Antiquité à Charlemagne, Chine, Inde
Rome	Rome à 751	Moyen Age	De Rome à 987	Moyen Age	Moyen Age au XVIe siècle	Islam, Occident féodal, Afrique, vers la modernité
476 à 1337	751 à 1492	Temps modernes	987 à 1492	Temps modernes	XVIIe siècle à 1914	Des Lumières à 1914
1337 à 1610	1492 à 1715	1789 à 1939	Temps modernes	1789 à 1945	1914 à nos jours	1914 à nos jours
1610 à 1789	1715 à 1815	1610 à 1789	1789 à 1848	1789 à 1815	XVIIIe siècle à 1880	Fondements du monde contemporain
1789 à 1848	1815 à 1918	1789 à 1848	1848 à 1914	1815 à 1914	1880 à 1945	Le monde du XIXe siècle à 1945
1848 à 1920	"Le monde qui se fait"	1848 à 1939	1914 à nos jours Civilisations contemporaines	1914 à 1945	Monde contemporain	1945 à nos jours

Vichy
Accent mis sur la démographie, les "voix de la race et du sol", l'histoire locale et provinciale.

Jusqu'en 1971
Programmes "Braudel" en terminale (mais résistance chez les enseignants). Baisse des horaires (disparition dans certaines sections scientifiques). A partir de 1966, pas d'histoire à l'écrit du bac.

1985-1993
L'accent est remis sur la continuité et les repères chronologiques.

1993-2012
Recherche d'un compromis entre l'approche chronologique et l'approche transversale et thématique. Début d'européanisation des programmes du primaire. Accent mis sur les "repères culturels forts" et le "document patrimonial".

Ce tableau de l'histoire des programmes d'enseignement a été réalisé d'après les travaux de Christian Delacroix et Patrick Garcia (*Espaces Temps* n° 66-67, "Histoire/géographie 1, L'arrangement", mai 1998) et l'ouvrage de P. Garcia et J. Leduc, *L'Enseignement en France de l'Ancien Régime à nos jours*, A. Colin, 2003.

DICTIONNAIRE

Par Jean-Louis Thiériot / Illustrations de Stéphane Heuet

Les Historiens des origines

De Guizot à Nora, la généalogie des historiens de la mémoire nationale.

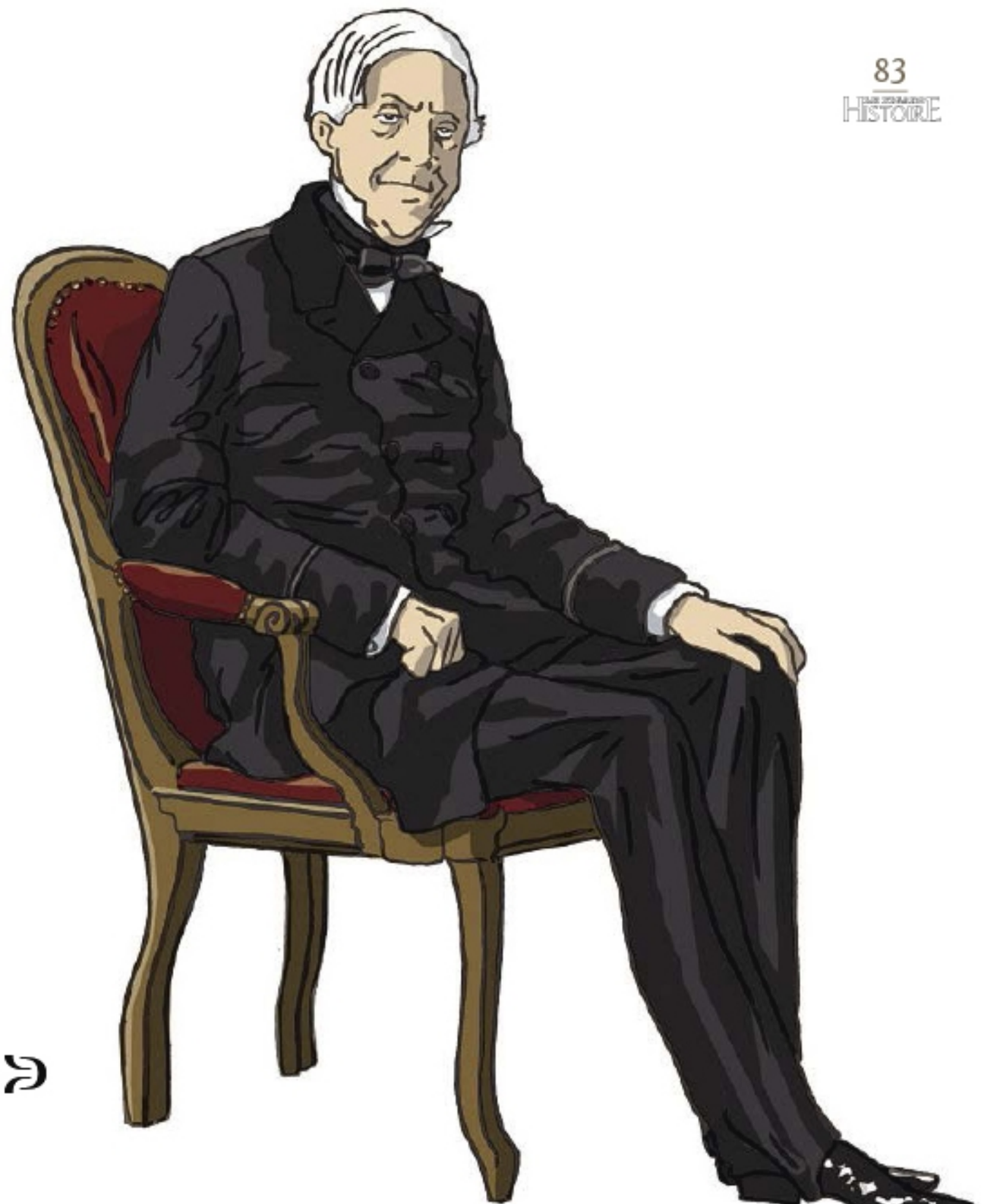
«*La France fut faite à coups d'épée*», sans doute. Mais quand s'éteint le fracas des armes, c'est la plume du savant et la voix du professeur qui prennent le relais. L'évocation des grandes heures du pays, de ses succès et de ses défaites, de ses gloires et de ses hontes, de ses figures et de ses mythes façonne la conscience qu'une nation a d'elle-même. Entre faits avérés et mythologies assumées, la France contemporaine a dû à quelques grandes voix d'être habitée par le roman national qui est le sien. Tour d'horizon.

FRANÇOIS GUIZOT (1787-1874)

Avant d'être le ministre de Louis-Philippe, célèbre pour son fameux *«enrichissez-vous par le travail et par l'épargne»*, d'ailleurs peut-être apocryphe, Guizot est d'abord un historien. Dès 1812, ce huguenot libéral est professeur d'histoire à la Sorbonne. Avant d'entrer en politique, de 1822 à 1830, il écrit ses principaux ouvrages, *Histoire de la révolution d'Angleterre, Histoire générale de la civilisation en Europe, Histoire de la civilisation en France*. Il tire de ses travaux la matière nécessaire à son action publique. Il croit remarquer qu'à travers l'histoire, c'est l'activité et le développement des classes moyennes industrieuses qui assurent la prospérité des nations. L'Angleterre en est selon lui le meilleur exemple. Ses analyses inspirent tout le courant libéral d'un XIX[e] siècle marqué par l'industrialisation et le mercantilisme. Retiré de la vie publique après 1848, partisan d'une monarchie constitutionnelle bien tempérée – *«N'être pas républicain à 20 ans est preuve d'un manque de cœur ; l'être après 30 ans est preuve d'un manque de tête»*, écrit-il –, il rédige ses *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* qui deviennent la bible des modérés et des réalistes. Il rayonne longtemps sur la France par les nombreux historiens qui s'inspirent de lui : Augustin Thierry, Tocqueville ou Fustel de Coulanges. Publiée juste après la débâcle de 1870, son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants* figurera bientôt dans toute bonne bibliothèque bourgeoise. D'Alésia à Poitiers, Azincourt, Marignan, l'histoire-bataille y atteint son plein développement ; les étapes de l'unité française s'enchaînent au rythme trépidant d'un roman de Walter Scott. L'ouvrage inspirera durablement l'imaginaire d'une jeunesse qui porte en elle l'espérance de la revanche.

JULES MICHELET (1798-1874)

Si au XIXe siècle l'histoire de France a eu son prophète, Michelet est à coup sûr celui-là. Fils d'un petit imprimeur tombé dans la misère, il bénéficie pleinement de la méritocratie naissante. Agrégé, professeur, adjoint de son maître Guizot, il finit au Collège de France, avant d'être révoqué par le Second Empire. Féru du siècle des Lumières et des valeurs de la Révolution, inspiré par les flamboiements du romantisme, il conçoit un projet d'une ambition folle : *« Augustin Thierry avait appelé l'histoire narration; Guizot, analyse; je l'appelle résurrection. »* Toute son œuvre est marquée par ce rêve : invoquer de manière sensible les mânes des siècles passés. Qu'il s'agisse de l'*Introduction à l'histoire universelle* (1831), de sa monumentale *Histoire de France* (à partir de 1847) en dix-neuf volumes, de son *Histoire de la Révolution française* (1853), c'est le même feu qui l'anime et l'aveugle. Il a des idées fixes – le peuple idéalisé –, des lubies – le complot jésuite –, des marottes – la beauté du projet révolutionnaire. Souvent, il s'échappe de l'histoire événementielle pour traiter de sujets transversaux : *La Femme; Le Peuple; La Sorcière*. On a ainsi pu en faire l'ancêtre de l'école des Annales. Sa plume grandiose laisse à la France la redécouverte de ses grandes figures, de Jeanne d'Arc à Mirabeau, en passant par Louis XI. Son œuvre est aujourd'hui datée. Pierre Chaunu disait de lui : *« Connaissez-vous quelque chose de plus nul que Michelet? (…) Il est vrai qu'il y a de belles pages, mais sur le plan de la recherche historique, c'est nul. »* Reste que ces errements de l'historien n'ont pas empêché le triomphe de l'écrivain. Sous sa plume, l'histoire est devenue littérature.



AUGUSTIN THIERRY (1795-1856)

Boursier méritant, académicien, protégé de Guizot, Augustin Thierry laisse un legs à part dans la mémoire historiographique française. Indépendamment de ses études sur le rôle des classes moyennes, publiées dans un *Essai sur le tiers état* (1850) qui influence toujours la pensée libérale, sa principale contribution à la mémoire française est d'avoir popularisé un curieux principe explicatif de l'histoire, apparu au XVIIe siècle, en lui donnant la caution de la science. La « grande idée », exposée en 1827 dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, est en effet que les querelles françaises résultent de la division qui existerait en France entre une majorité pauvre, paysanne, gauloise et une minorité franque, aristocratique, d'origine germanique qui, dans les temps mérovingiens, l'aurait conquise; le tiers état descendrait de la première, l'aristocratie de la seconde. La Révolution française serait l'aboutissement de cet affrontement entre *« deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leur projet »;* la lutte des classes n'en serait que la traduction moderne. Inutile de dire que cette thèse a été balayée depuis par les historiens. Mais au début de la IIIe République, le thème suscitait un vaste écho. Avec Augustin Thierry, servir la République, c'était servir la nation; servir une restauration, c'était servir le parti de l'étranger.

© STÉPHANE HEUET.

ALEXANDRE DUMAS (1802-1870)

Grâce à lui l'histoire s'est faite chair. Ce n'est pas un historien, mais c'est le maître du roman historique. La France entière a rêvé à la lecture des *Trois Mousquetaires*, du *Vicomte de Bragelonne*, de *Vingt ans après*, de *La Dame de Monsoreau* ou du *Collier de la reine*. Sous sa plume trempée d'encre noire et rouge, les guerres de Religion, le Grand Siècle, la Révolution française ont pris le visage de héros familiers; la figure de Louis XIII et celle de Richelieu ont plus de réalité que sous celle de n'importe quel universitaire. Son écriture colorée et ses personnages truculents permettent à tout un chacun de devenir spectateur mais aussi un peu acteur de l'histoire de France. Michelet ne s'y est pas trompé en disant qu'*« il a plus appris d'histoire au peuple que tous les historiens réunis »*. Dumas non plus, qui mesurait l'importance de son travail : *« Notre œuvre à nous (…) peut s'intituler "Le Drame de la France". »* Il veut en saisir tous les aspects car *« apprendre l'histoire au peuple, c'est lui donner ses lettres de noblesse inattaquables et contre lesquelles il n'y aura pas de nuit du 4 Août »*. Il développe aussi le type du héros français, courageux, insouciant, ironique et détaché, jusque dans la tragédie. D'Artagnan et Chicot sont les pères de Cyrano.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE (1805-1859)

On connaît l'essayiste brillant de *De la démocratie en Amérique*, académicien à 32 ans, qui a montré l'incompatibilité de l'esprit de liberté et de l'esprit d'égalité. On oublie trop que ce gentilhomme normand, élève de Guizot, fut d'abord un historien qui a saisi parmi les premiers le rôle décisif de l'avènement du principe démocratique. Héritier d'une famille légitimiste, il aurait pu se limiter à la *laudatio temporis acti*, comme un Maistre ou un Bonald. Mais il eut la lucidité de percevoir l'inéluctable cours des choses, que ce soit dans *L'Etat social et politique de la France avant et depuis 1789* (1835) ou dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856). Il est convaincu que la Révolution n'est pas surgie toute armée de la volonté du peuple. Elle fut à ses yeux la conséquence de la crise croissante de légitimité des corps intermédiaires bousculés par le centralisme royal et le développement de l'idéal égalitaire. Il a la conviction que *« tout ce que la Révolution a fait, se fût fait (…) sans elle. Elle n'a été qu'un procédé violent et rapide à l'aide duquel on a adapté l'état politique à l'état social, les faits aux idées, les lois aux mœurs »*. Si elle a tourné au drame, c'est selon lui car elle n'a pas osé rompre avec le centralisme. La tragédie, c'est l'échec de la Gironde. Avec une telle analyse, il parvient à concilier esprit moderne et préservation de l'ordre social ouvrant la voie à un *« libéralisme conservateur »* qui marque les esprits un siècle plus tard avec des admirateurs tels que Raymond Aron ou François Furet.

VICTOR DURUY (1811-1894)

D'humble origine, normalien, agrégé, sa trajectoire est de celles qui font rêver le Second Empire et la IIIe République méritocratique. Précepteur des enfants du duc d'Aumale – le légataire de Chantilly –, ce chrétien libéral commence dès les années 1840 à publier des livres qui seront la base de toutes les bibliothèques des bonnes maisons : *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ* (1840), *Histoire sainte d'après la Bible* (1845). Repéré par Napoléon III, il l'aide à rédiger son *Histoire de Jules César*, qui contribue à ancrer dans l'esprit des Français leur filiation gauloise. Le fier soldat de l'Empire se sent, grâce à lui, l'héritier de Vercingétorix. Ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869, il joue un rôle déterminant dans la diffusion des savoirs avec la promotion de l'enseignement pour les filles, le soutien à la gratuité de l'enseignement ou la création de l'Ecole pratique des hautes études. Il est l'ancêtre de l'école obligatoire. Après l'Empire, il apporte son concours intellectuel à Jules Ferry et reprend la plume pour laisser des synthèses érudites, brillantes et patriotes qui façonnent les esprits : *Abrégé d'histoire universelle* (1873), *Histoire de l'Europe* (1875), *Histoire de France* (1892) mais aussi *Histoire des Grecs* (1889) et *Histoire des Romains* (1889). A sa mort, il est l'un des rares esprits honorés par trois académies : Académie française, Académie des inscriptions et belles-lettres, Académie des sciences morales et politiques.

HIPPOLYTE TAINE (1828-1893)

Normalien, philosophe, il veut appliquer à la critique littéraire les méthodes du scientisme naissant. Dans les années 1850, on l'applaudit dans les cercles progressistes, car il a refusé de prêter serment à Napoléon III. Le voilà exilé dans des lycées de province. Mais bien vite l'histoire devient son champ d'activité. Il y applique sa méthode qui tient compte *« du milieu, de la race et du moment »*. La maturation de sa pensée, l'expérience de la défaite de 1870 et les tragédies de la Commune lui permettent de définir ainsi son travail scientifique : *« On permettra à l'historien d'agir en naturaliste ; j'étais devant mon sujet comme devant les métamorphoses d'un insecte. »* Consacré à la Révolution et à ses prolégomènes, son maître livre, *Les Origines de la France contemporaine*, publié à partir de 1875, devient la référence de tous ceux qui préfèrent la lente maturation des choses aux bouleversements radicaux des révolutions. Il s'en prend à l'intellectualisme désincarné des figures de proue de la Révolution française, les Danton, les Robespierre, les Saint-Just. Pessimiste lucide, il en conclut qu'en histoire *« il vaut mieux continuer que recommencer »*. Sa défense de l'empirisme organique et de la croissance des institutions attire à lui les esprits conservateurs. De Barrès à Maurras, nombreux sont les contre-révolutionnaires qui, à la fin du siècle, se réfèrent à lui pour dénoncer le dogmatisme politique et social des républicains triomphants.

© STÉPHANE HEUET.

NUMA DENIS FUSTEL DE COULANGES (1830-1889)

Alors que la plupart des historiens du XIXe siècle ont mis l'histoire au service d'idées politiques, Fustel de Coulanges fait le choix inverse. La méthode de ce normalien, disciple de Guizot, passé par l'école d'Athènes, professeur à la faculté de Strasbourg et à la Sorbonne, *« se résume en trois points : étudier directement et uniquement les textes dans le plus minutieux détail, ne croire que ce qu'ils démontrent, écarter résolument de l'histoire du passé les idées modernes qu'une fausse méthode y a apportées »*. Son travail historique le plus important est l'*Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (1875). Mais c'est *La Cité antique* (1864) qui reste son chef-d'œuvre. Maître livre d'une IIIe République pétrie d'humanités et de références antiques, il figure en bonne place parmi les livres de prix, conférant à son auteur un rayonnement qui va bien au-delà de son sujet. Précurseur de la sociologie des institutions, il dresse un tableau saisissant de l'évolution organique des cités antiques considérées comme des corps vivants animés par une nécessité intérieure. En dépit de ses vœux, l'actualité le rattrape. Qu'il décrive les effets positifs du christianisme naissant, on le dit du côté de la calotte. Qu'il dénonce l'utilisation abusive de la symbolique romaine par les révolutionnaires, on le dit du côté de la réaction. Qu'importe, Gambetta lui fera obtenir une chaire à la Sorbonne et des générations de Français lui devront de se sentir fils de Rome et d'Athènes.

ERNEST LAVISSE (1842-1922)

Dans ses *Lieux de mémoire*, Pierre Nora qualifie Lavisse d'*« instituteur national »*. Sa carrière est celle du grand savant de la « République des professeurs » : normalien, membre du cabinet de Victor Duruy sous l'Empire, académicien, directeur de l'Ecole normale supérieure. Frappé par la défaite de 1870, il pense que la victoire allemande est d'abord celle de ses savants. Il veut connaître l'adversaire. Ses plus grands livres sont consacrés à la Prusse : *Trois empereurs d'Allemagne, Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II* ou *La Jeunesse du Grand Frédéric*. En même temps, au service de l'intelligence française, il dirige de grands travaux collectifs qui constituent l'historiographie quasi officielle de la République telle que l'*Histoire de France illustrée depuis les origines jusqu'à la Révolution*, en neuf tomes. Il se bat aussi pour que l'enseignement de l'histoire forme de bons petits Français au travers de la publication du Petit Lavisse, appelé à devenir, pour plusieurs générations, le bréviaire de l'histoire nationale. Il fixe le cap dans un texte resté célèbre, publié en 1882 : *« C'est donc à l'école de dire aux Français ce qu'est la France. Elle repoussera les conseils de ceux qui disent "Négligez les vieilleries." (…) Il y a dans le passé une poésie dont nous avons besoin pour vivre. Il faut verser dans cette âme la poésie de l'histoire. Contons-lui les Gaulois et les druides, Roland et Godefroi de Bouillon, Jeanne d'Arc et le Grand Ferré, Bayard et tous ces héros de l'ancienne France avant de lui parler des héros de la France nouvelle ; puis montrons (…) qu'il y a des légitimités successives au cours de la vie d'un peuple et qu'on peut aimer toute la France sans manquer à ses obligations envers la République. »* Ce texte deviendra la bible des « hussards noirs de la République ». A l'époque, le corps enseignant ne parlait pas de repentance.

© STÉPHANE HEUET.

ALBERT MALET (1864-1915) ET JULES ISAAC (1877-1963)

Rarement des auteurs se sont à ce point identifiés et effacés derrière un livre, le Malet et Isaac, vade-mecum de l'enseignement de l'histoire sous la IIIe République. Collaborateur de Lavisse, Malet, enseignant catholique, républicain, mais surtout patriote, rédige pour Hachette, de 1902 à 1914, la célèbre collection pour le primaire et le secondaire. C'est le Petit Lavisse mis en conformité avec les nouveaux programmes scolaires. Volontaire alors qu'il n'était plus mobilisable, Malet tombe au champ d'honneur en 1915. Jules Isaac, juif dreyfusard proche de Péguy, commence sa collaboration avec Malet en 1909 et poursuit l'œuvre après-guerre en l'adaptant. Son destin est douloureux, à l'image de celui de la France. Inspecteur général de l'Education nationale, il est révoqué par Vichy et entre en résistance. Ses enfants sont déportés. Après 1945, il contribue à promouvoir l'amitié judéo-chrétienne et devient un proche de Jean XXIII. Le Malet et Isaac, œuvre de deux Français passionnés, reste un modèle. Chronologique, simple, clair, c'est l'outil qui a permis au plus grand nombre de comprendre leurs racines, sans s'encombrer de prétentions savantes.

JACQUES BAINVILLE (1879-1936)

Là où les autres ont l'onction de l'université, Bainville n'a que celle de son talent. Journaliste, il n'officie dans aucune chaire. Il est vrai qu'il a mieux, une tribune. En 1908, il a 29 ans quand Charles Maurras lui confie la chronique diplomatique de *L'Action française* qu'il tiendra jusqu'à sa mort. L'esprit formé par un long voyage en Allemagne dont il a tiré un beau *Louis II de Bavière* (1900) et un remarquable *Bismarck et la France* (1907), il développe une science historique fondée sur l'enchaînement logique des causes et des effets, dépourvu de pathos et observant les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on souhaiterait qu'elles soient. Avec *Les Conséquences politiques de la paix* (1920), il prend définitivement place au panthéon des visionnaires. Cet implacable réquisitoire contre la paix de Versailles, *« une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur, et trop dure pour ce qu'elle a de doux »*, annonce avec vingt ans d'avance le second conflit mondial. Mais c'est surtout son *Histoire de France* (1924), accessible et lumineuse, qui apporte sa pierre à l'édification de la mémoire nationale. L'unité française y apparaît comme la plus fabuleuse des réussites, celle d'une succession de rois acharnés à faire prévaloir le réalisme politique sur la chimère de la reconstitution de l'Empire d'Occident, chimère qui retardera, jusqu'au XIX[e] siècle, la constitution de l'unité de l'Italie et de l'Allemagne.

MARC BLOCH (1886-1944)

Ce normalien d'origine juive, professeur à l'université de Strasbourg, aurait pu trouver une place de choix dans les grandes heures de l'historiographie française. Auteur de remarquables *Rois thaumaturges* (1924), cofondateur des *Annales d'histoire économique et sociale*, il introduit dans la recherche historique l'histoire sociale, économique et culturelle, le futur « temps long » dont Fernand Braudel fera son miel. C'est sa vie qui le fait passer de l'historiographie à l'histoire. Après une belle guerre de 1914, il s'engage à nouveau en 1939 alors que rien ne l'y oblige, rejoint la Résistance et meurt fusillé en 1944. Durant ces années de lutte, il rédige *L'Etrange défaite*, publiée après sa mort. Cette analyse des causes du désastre est une magnifique déclaration d'amour à notre pays. Dans ce livre, tendre et désespérément lucide, Marc Bloch dresse un tableau éblouissant des faiblesses récurrentes de la France : lutte des classes, élites coupées du peuple, ouvriers plus préoccupés de l'esprit de jouissance que de celui de sacrifice, goût de la rente plutôt que de l'entreprise. Une phrase suffit à elle seule à lui donner une place de premier plan au panthéon des ferments d'unité nationale : *« Il est deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France : ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération. »*

FRANÇOIS FURET (1927-1997)

Entre les envolées lyriques de Michelet au XIX[e] siècle et la mainmise des marxistes Lefebvre, Mathiez, Soboul et consorts sur les études révolutionnaires de l'université française au XX[e] siècle, la Révolution de 1789 était perçue par beaucoup comme le *terminus a quo* de la modernité et de la liberté. C'est dire combien les ouvrages de François Furet *La Révolution Française* (1965) et *Penser la Révolution française* (1978) font l'effet d'un coup de tonnerre dans le conformisme intellectuel. Revenu du marxisme, cet historien bouleverse les certitudes acquises. Il démontre que la Révolution ne fut pas une œuvre de libération des masses opprimées, mais d'abord un combat idéologique. La thèse n'avait guère été soutenue jusqu'alors que par le « réactionnaire » Pierre Gaxotte! Remettant en cause le dogme selon lequel *« la Révolution est un tout »*, la Terreur devant être excusée par les circonstances, il montre qu'elle fut au contraire la face d'ombre, injustifiable, de la Révolution. Furet fait en outre redécouvrir les analyses tocquevilliennes du temps long ou celles d'Augustin Cochin sur le rôle décisif des « sociétés de pensée » dans la Révolution. A la fin de sa vie, l'historien ira plus loin encore : en dénonçant à l'occasion de son bicentenaire le caractère radical d'une Révolution qu'il considérera désormais comme portant, dès 1789, les germes de la Terreur. Il renouera par là, en l'inversant, avec la théorie du « bloc » dont il avait été le contempteur.

PIERRE NORA (1931)

Historien atypique, agrégé d'histoire, académicien, mais surtout éditeur chez Gallimard et fondateur de la « Bibliothèque des sciences humaines », Pierre Nora fait une entrée fracassante au cénacle des grands historiens avec *Les Lieux de mémoire* (1984-1992), une œuvre collective en sept volumes où plus de 120 historiens évoquent les lieux, les concepts, les idées, les personnages qui ont façonné la mémoire nationale. Les thèmes sont aussi variés que « le grand écrivain », « les Francs et les Gaulois », « le monument au mort », « Verdun » ou le « clocher ». Cette promenade vagabonde à travers une identité nationale éclatée en mille fragments laisse le sentiment d'un pèlerinage au cimetière des idées mortes. L'histoire ne parle plus de ce qui fut, elle parle de ce qui fut ressenti. Pierre Nora en est conscient. Il achève l'ouvrage par une entrée dont il est l'auteur : « L'ère des commémorations ». Elle sonne comme un requiem : *« Quand une autre manière de l'être ensemble se sera mise en place, quand on aura fini de se fixer la figure de ce que l'on n'appellera même plus l'identité, le besoin aura disparu d'exhumer les repères et d'explorer les lieux. »* Pierre Nora arrive quand s'éteint le roman national.

© STÉPHANE HEUET

L'école des loisirs

L'approche ludique de l'histoire ne date pas des années 1970. Elle était autrefois un divertissement complémentaire de l'école. Elle est devenue une pédagogie.

FAITES VOS JEUX

Avec l'industrialisation et la diffusion de l'instruction, les jeux de société connaissent un essor fulgurant à la fin du XIXe siècle. Alors que l'enjeu du siècle est l'alphabétisation de masse et que l'enseignement de l'histoire se généralise dans le secondaire, puzzles, cubes, cartes ou lotos prennent un caractère éducatif. Tel ce loto historique (vers 1880), qui propose de jouer avec les souverains de France de Pharamond – désigné alors comme le premier roi des Francs et ancêtre des Mérovingiens, et considéré aujourd'hui comme un personnage légendaire – à Napoléon III.

© COLLECTION IM/KHARBINE-TAPABOR.

AU TABLEAU *« Etudier l'histoire pour aimer sa patrie! »*
Ce tableau pédagogique de 1911 (Carcassonne, musée de l'Ecole) ne fait aucun mystère quant à l'objectif du cours d'histoire. Depuis la défaite de 1871, il s'agit en effet de former des citoyens prêts à défendre la patrie.
La genèse de l'histoire de France se trouve dans les invasions barbares de 406 (point de Gaulois ou de Vercingétorix ici) et Clovis. Si les principaux grands rois de France apparaissent au tableau (on notera toutefois l'absence du nom de Louis XIV), on apprendra là surtout les grandes batailles, guerres, traités et conquêtes. Napoléon « le Petit » semble avoir été préféré à son oncle et l'année 1905 retient la loi sur le service militaire égal et obligatoire.

DESSINE-MOI L'HISTOIRE
A la fin du XIXe siècle, un dessinateur va durablement entretenir la gloire des héros nationaux dans l'imagerie enfantine. Avec son complice Georges Montorgueil, le célèbre illustrateur Job (1858-1931) se lança dans une vaste fresque en trois volumes : *France, son histoire* (Boivin, 1895), *La Cantinière* (1898) et les *Trois couleurs* (1899). Les jeunes lecteurs y découvrirent la France incarnée par un personnage féminin qu'ils pouvaient suivre du berceau, au temps des druides et de Vercingétorix, jusqu'à l'âge adulte, dans les années 1880. Job illustra des dizaines d'ouvrages parmi lesquels la *Petite Histoire de France* de Jacques Bainville (Mame, 1928) ou *Quand nos grands rois étaient petits*, de Charles Clerc et Norbert Sevestre (Delagrave, 1913).

© GUSMAN/LEEMAGE. PHOTOS : © COLL. JONAS/KHARBINE-TAPABOR

CASSE-TÊTE C'est au cartographe et imprimeur londonien John Spilsbury que l'on doit l'invention des puzzles. Vers 1760, ce dernier eut l'idée de découper des cartes du monde et d'en faire un jeu pour apprendre la géographie. À partir du début du XIXe siècle, ces jeux évoluèrent vers d'autres thèmes en particulier celui de l'histoire. Ici, un puzzle historique (vers 1840) de l'éditeur de jeux pédagogiques Hugues Marie Duru, allant de Pharamond à Louis-Philippe.

Réponses : 1. Charles Martel vainquit les Sarrasins. 2. François Ier conquit le Milanais. 3. Marceau se distingua en Vendée et à Fleurus. 4. Saint Louis fut un roi pieux et charitable. 5. Mirabeau était un éminent orateur. 6. Le chevalier Bayard fut vainqueur en Italie. 7. Louvois organisa l'armée de Louis XIV. 8. Napoléon mourut à Sainte-Hélène. 9. Vercingétorix défendit la Gaule 10. Danton fut décapité. 11. Turenne se couvrit de gloire sous Louis XIV. 12. Richelieu assiégea Montauban.

DEVINETTES Rébus des personnages de l'histoire de France, vers 1930. Très populaires aux XVIIIe et XIXe siècles, ces jeux d'esprit ont peu à peu fait leur apparition dans les livres pour enfants pour tester leurs connaissances et leur intelligence.

© COLLECTION MAKHARBINE TAPABOR. © MDI. © COLLECTION GROB/KHARBINE-TAPABOR. © AKG-IMAGES/ERICH LESSING.

POPULAIRE Jeu de loto de l'histoire de France, édité plusieurs fois au cours du XIXe siècle (ici, vers 1840). La nouvelle donne économique de l'époque permet aux jeux de société à caractère éducatif de se « démocratiser ». On imprime de plus en plus, à des prix de plus en plus bas, et le développement des transports permet une diffusion de plus en plus large dans l'Hexagone.

TOUR DU MONDE Au XIXe siècle, la production des globes devient elle aussi industrielle avec pour vocation d'alimenter les écoles et les universités. Largement utilisés dans le système éducatif d'alors, ils ont aujourd'hui disparu de nos écoles. Au centre : globe dans une boîte, 1825. A gauche et à droite : deux globes terrestres dans des globes célestes, en version poche (1809 et 1810).

Par Vincent Tremolet de Villers et Albane Piot

L'histoire hors les murs

Au train où vont les choses, Roncevaux va devenir tendance et le chevalier Bayard, un «beautiful people»! *Le Figaro Histoire* n'est pas seul à s'interroger sur le sort fait à l'histoire dans les salles de classe. Au fur et à mesure qu'elle s'estompe dans les manuels scolaires, l'histoire envahit les émissions de radio (comme «Au cœur de l'histoire», l'excellente quotidienne de Franck Ferrand sur Europe 1), et celles de télévision (pour Stéphane Bern, sur France 2, elle n'a plus de secret; pour Michel Field, sur la chaîne Histoire, c'est un show). La crise de l'enseignement est quant à elle omniprésente sur les présentoirs des librairies. Les ouvrages buissonniers qui ont trait à la transmission de l'histoire de France poussent dans le plus grand désordre. Il y a de belles fleurs aux bouquets, d'autres qui ne dureront que quelques jours. Certains racontent leur difficulté à enseigner, d'autres s'attaquent à de vieux préjugés, des éditeurs plongent dans leur enfance pour exhumer des manuels au charme sépia, des essayistes réfléchissent plus profondément sur les causes et les conséquences de ce bouleversement pédagogique. Cela peut être captivant, c'est d'autres fois un peu convenu ou joliment nostalgique. Revue de détail.

© REDON.

LE REGARD DE L'ESSAYISTE JEAN SÉVILLIA

Jean Sévillia n'est pas professeur d'histoire. Il n'enseigne pas dans une zone sensible, non plus qu'à l'université. Journaliste, sa fréquentation quotidienne des ouvrages d'histoire l'a cependant amené à une surprenante conclusion : l'histoire enseignée à l'école, évoquée dans les grands médias, les feuilletons, les bandes dessinées, le café du commerce, celle qui domine, de ce fait, l'opinion, est extraordinairement datée. Elle ne prend pas en compte les travaux qui depuis des années ont renversé nombre de certitudes, dissipé bien des idées fausses. Après avoir lui-même consacré, en historien, d'excellentes biographies à Andreas Hofer, à l'impératrice Zita et à son mari l'empereur Charles de Habsbourg, Jean Sévillia a donc posé son chapeau tyrolien pour se plonger dans les légendes noires ou roses de notre histoire et les confronter aux plus récentes découvertes des universitaires dont il fréquente, depuis de nombreuses années, les livres. Avec une rigueur toute bénédictine, il a tenté de séparer le bon grain et l'ivraie. Dans deux maîtres ouvrages, *Historiquement correct* (Perrin) et *Historiquement incorrect* (Fayard) (deux succès considérables en librairie), il a magistralement rendu l'histoire à sa complexité sur des sujets aussi brûlants que les croisades, l'Inquisition, la Révolution française, l'Occupation, la guerre d'Algérie. *«L'historiquement correct,* explique-t-il, *ne cherche pas à comprendre le passé, mais à l'interpréter à la lueur des préoccupations ou des préjugés de notre temps. Dans cet état d'esprit, l'histoire devient un écran où se projettent toutes les passions contemporaines. L'historiquement correct se moque des faits car son but n'est pas la connaissance mais la propagande.»*

Chez Sévillia, à l'inverse, rien qui assène ou préjuge. Dévot de la religion des faits, il tente, à chacun de ses ouvrages, d'empêcher que l'histoire ne s'en éloigne. Par bonheur, il a fait siennes les trois règles du bien écrire d'Anatole France : *«Etre clair, être clair, être clair.»* Il reconnaît aisément qu'il n'est pas un spécialiste, mais un passeur qui a révélé au grand public des travaux jusqu'ici cantonnés au cabinet du chercheur. Avec ces deux ouvrages, il s'est attaché un public qui vient puiser dans ses livres comme on s'écarte des eaux frelatées pour retrouver la fraîcheur des sources. Sérieux, pédagogie, succès : trois raisons pour que l'homme dérange. Ceux qui avaient sanctuarisé l'histoire dans un temple, comme ceux qui en ont fait l'instrument d'une propagande manichéenne. Jean Sévillia avait tantôt consacré un essai au terrorisme intellectuel (Perrin). Il n'a plus cessé, dans ses livres, comme dans les pages du *Figaro Magazine* et du *Figaro Histoire*, de le combattre. *VTV*

***Historiquement correct*, Perrin, «Tempus», 455 pages, 10,20 €.**

***Historiquement incorrect*, Fayard, 360 pages, 20,30 €.**

L'Histoire fabriquée

Vincent Badré

Vincent Badré n'est pas seulement un professeur consciencieux, il est aussi un bon élève qui a parfaitement intégré la pédagogie moderne.
Ce n'est donc pas d'un maître qu'il tire ses conclusions, mais d'une expérience personnelle. Voilà plus de dix ans qu'il enseigne l'histoire et la géographie en banlieue parisienne. Une décennie durant laquelle il a pu mesurer l'influence de la morale contemporaine sur l'enseignement de l'histoire, l'arbitraire de certains choix qui entraînent les élèves à apprendre une histoire fabriquée, de plus en plus éloignée des faits, des nuances et du clair-obscur. Selon Badré, un doux manichéisme nappé de politiquement correct règne en effet en maître sur l'histoire à l'école. L'empire d'Alexandre le Grand y est réduit à la promotion du métissage, Marie-Antoinette transformée en une « Marie-Chantal » inconséquente. Quant à l'école de la IIIe République, celle de Viviani qui proclamait : *« d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus »*, elle était, à en croire les manuels, absolument neutre. Réalisant ici une précieuse synthèse de ce qu'apprennent (ou non) les élèves, Vincent Badré confirme l'intuition d'Alain Finkielkraut qui déplore que notre époque alterne entre la mise à l'index du passé et son édulcoration. Un passé fabriqué, en somme, pour être conforme ou compatible avec les exigences du moment. *VTV*

Editions du Rocher, 290 pages, 21 €.

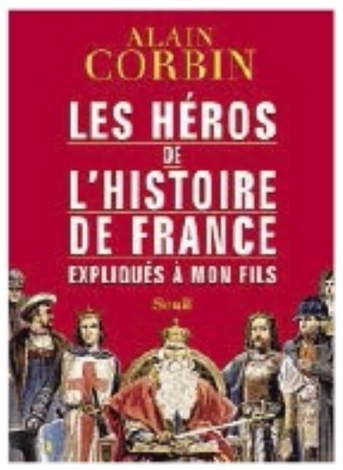
L'Histoire de France interdite. **Dimitri Casali**

Dimitri Casali a quitté depuis quelques années la salle de classe pour défendre dans les librairies, à la télévision et à la radio l'enseignement de l'histoire. Il tente ici de retracer la disparition de l'histoire chronologique des programmes. Si l'auteur n'appelle pas de ses vœux un retour au roman national, il est convaincu que l'histoire des grands hommes, des périodes de renaissance, ne doit plus être systématiquement écartée au profit des périodes troubles. Sans doute ne combat-il pas le dogme de « l'ouverture aux autres » que nous imposent, dit-on, les différentes origines présentes sur le territoire. Mais plutôt que d'étudier l'histoire du Mali, Casali propose d'intégrer à l'histoire de France les destins des Français d'au-delà des montagnes et des mers comme Mazarin ou le Bachaga Boualem. Très concret, bouillonnant (au risque d'être un peu désordonné), Casali ne fait pas toujours dans la nuance. Sa passion peut l'amener à des généralisations qui paraîtront parfois un peu rapides. Reste la légitime conviction qu'un pays qui oublie son histoire parce qu'il en a honte se condamne inévitablement à disparaître. *VTV*

JC Lattès, 286 pages, 19 €.

Les Héros de l'histoire de France expliqués à mon fils

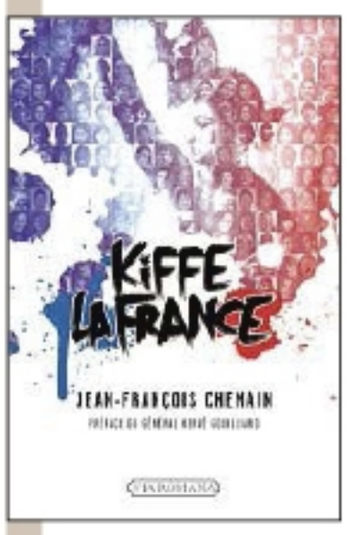
Alain Corbin



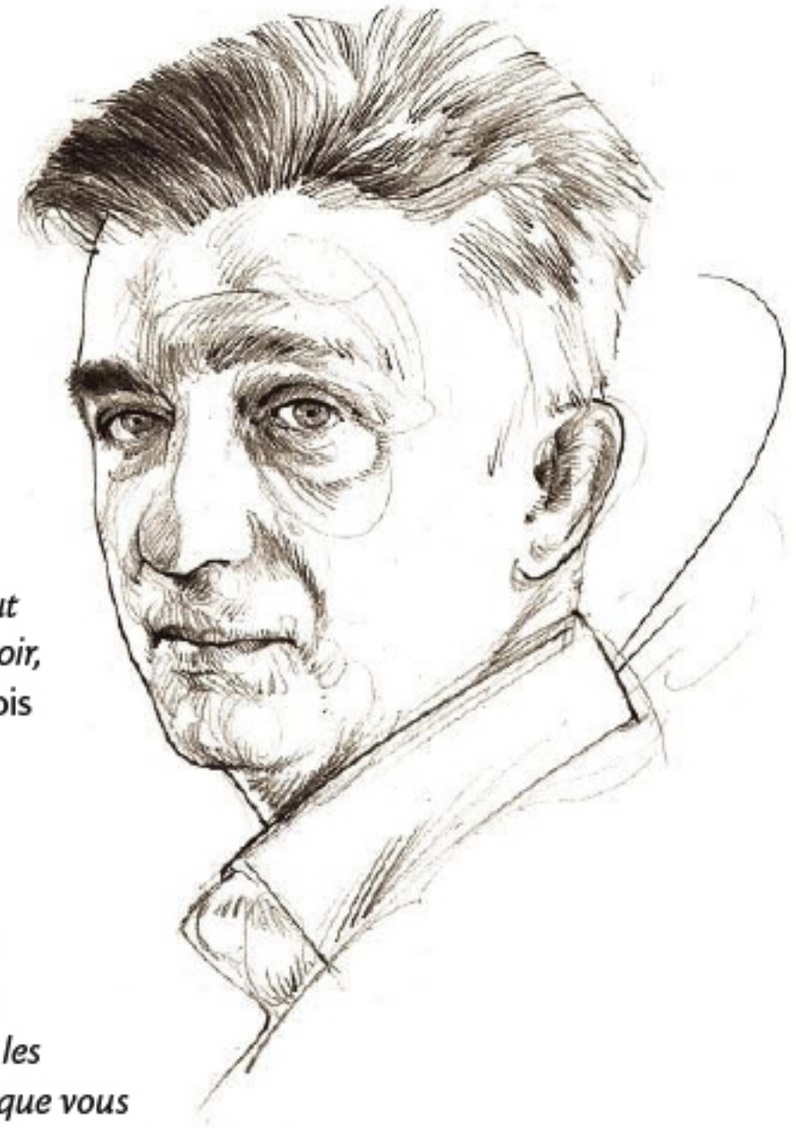
Historien, spécialiste des sens et de l'évolution de la sensibilité à travers le temps, Alain Corbin, fait se rejoindre, dans ce petit volume, l'histoire sociale et l'histoire épique. Sous la forme d'une conversation avec son fils, il médite sur la fabrique des héros et le destin irrégulier des grands hommes dans la mémoire nationale. Il explique ainsi comment la notion d'héroïsme passe et change selon les époques. Ainsi, le héros militaire hier admiré est aujourd'hui méprisé. Il a laissé place aux nouveaux héros dont Nicolas Hulot serait le modèle. Ces derniers doivent allier aux exploits physiques (extrêmes, à la limite de l'absurde) une digne posture morale. Corbin explique aussi comment la France a célébré des héros avant d'en faire des monstres (il revient notamment sur l'enterrement de Marat et la trajectoire du maréchal Pétain) ; comment elle a condamné des figures qu'elle a placées ensuite au contraire sur un piédestal (Jeanne d'Arc, Marie-Antoinette…). Corbin esquisse enfin, d'une plume alerte, mais non sans parti pris, le portrait de quelques-uns des grands hommes qui ont fait la France. *VTV*

Seuil, 200 pages, 15,20 €.

LE TÉMOIGNAGE DU PROFESSEUR JEAN-FRANÇOIS CHEMAIN



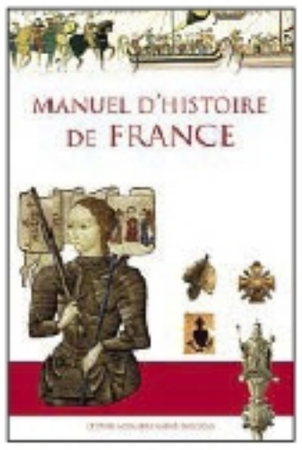
Les « quartiers », comme il convient aujourd'hui d'appeler ces banlieues où le chômage et la délinquance sont démultipliés, suscitent un mélange de crainte *(« Tous racailles ! »)*, de bons sentiments *(« Tous victimes ! »)* et de fascination *(« Quelle jeunesse, quelle énergie ! »)*. Les magazines y envoient des reporters pour raconter les dealers, les portes fracturées, les pitbulls et les viols dans les caves. C'est pour se débarrasser des clichés et se colleter à la réalité que Jean-François Chemain a choisi de jeter aux orties son costume de consultant. Jusqu'ici, il avait marché dans les clous : études de droit, Sciences-Po Paris, admissibilité à l'ENA, dix ans dans un grand cabinet d'audit anglo-saxon. A 35 ans, il avait créé son propre cabinet de conseil ; cinq ans plus tard il intégrait un grand groupe industriel français. Un jour, il a tout quitté, changé brutalement de vie, réussi l'agrégation et choisi d'enseigner l'histoire de France à la jeunesse difficile des zones d'éducation prioritaire (ZEP). De son expérience il a tiré un ouvrage très personnel (où le témoignage et l'expérience vécue l'emportent volontairement sur l'analyse), qui révèle cependant l'importance que peut jouer l'enseignement de l'histoire de France auprès de populations qui se sentent délaissées. Il le reconnaît sans détour, dans ce type de collège, être prof d'histoire n'est pas une sinécure. *« Ce n'est pas ce qui intéresse naturellement les élèves. La plupart sont d'origine étrangère : ce n'est donc pas du tout leur histoire qu'on enseigne. Très souvent lorsque je leur annonce que l'on va étudier la géographie de la France, s'élève un chœur de "On préfère la géo de l'Afrique du Nord !" »* Pour que ses élèves *« kiffent »* la France, Chemain se met donc dans les pas de Michelet. L'historien disait : *« L'Angleterre est un empire, l'Allemagne est une race, la France est une personne »…*



« Une personne que l'on peut rencontrer, toucher, sentir, voir, aimer, poursuit Jean-François Chemain. *Aujourd'hui, on a fait de la France une idée, un concept. La France, c'est 1789, les droits de l'homme, la liberté, la laïcité. Et tous ces jeunes peuvent avoir toutes les origines, toutes les histoires que vous voulez, on leur demande seulement d'adhérer à ces concepts. Alors la France, finalement, ils s'en moquent, ils ne la connaissent pas. Ils la perçoivent même, plus ou moins consciemment, comme l'ennemi. »* Ils le font d'autant plus qu'un antiroman national est enseigné, selon lui, aux élèves par les programmes et les manuels. *« Ces programmes, ces manuels veulent faire valoir des droits d'une France plurielle. La méthode est victimaire. Elle consiste à dire aux descendants d'esclaves et aux enfants d'immigrés que la France leur doit des comptes. La part de l'histoire de France est réduite à une peau de chagrin et elle est souvent culpabilisante. Comment faire aimer à ces jeunes leur pays en le dénigrant sans cesse ? »* Et Chemain de déplorer que les grands hommes soient oubliés ou relégués en fin d'année : *« Charlemagne est en toute fin du programme de sixième : impossible à étudier quand on a passé 40 % de son temps à faire de la discipline… De même Louis XIV, qui était auparavant étudié en début de quatrième, se trouve maintenant à la fin du programme de cinquième : impossible de lui consacrer une leçon. Quant à Napoléon, il est complètement vidé de sa substance. On ne vibre plus au récit de ses batailles : maintenant Napoléon, c'est le Code civil et un Etat policier… »* Chemain assure pourtant que la seule évocation de l'épopée impériale captive ses élèves autant qu'un diagramme sur la mondialisation les endort. Napoléon Bonaparte ? Respect ! *AP*

***Kiffe la France*, Via Romana, 235 pages, 20,50 €.**

RATTRAPAGE

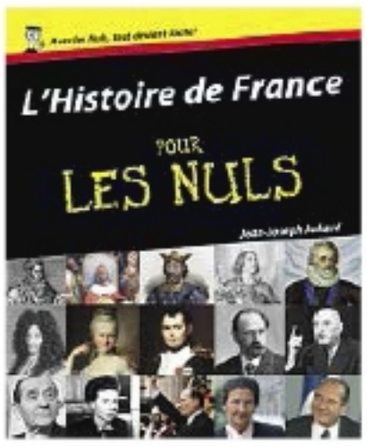


Manuel d'histoire de France

Anne de Mézeray. Préface de Jacques Heers

Avec ce précieux manuel riche de 74 chapitres et de très nombreuses illustrations, les élèves de cours moyen, leurs professeurs, mais aussi leurs parents, sauront tout de notre histoire de Vercingétorix jusqu'à François Hollande ! Résolument chronologique, très pédagogique, particulièrement clair dans sa maquette, ce livre « à l'ancienne » n'hésite pas à reconnaître les racines chrétiennes de la France. C'est dire s'il a tous les attraits de la nouveauté. *VTV*

Œuvre scolaire Saint-Nicolas, 336 pages, 25 €. 23 bis, rue Edouard-Nieuport, 92150 Suresnes. 30 € franco de port.



L'Histoire de France pour les nuls

Jean-Joseph Julaud

Vendu à des centaines de milliers d'exemplaires, ce volume de la collection « Pour les nuls » est désormais dans les bibliothèques de nombreux Français. Le chef de l'Etat lui-même, quand il n'était qu'un député socialiste, s'était fait photographier avec le gros livre jaune à la main. Si l'on peut regretter le ton bêtement démagogique (*« paf sur le pif d'Agnès Sorel »*) et des raccourcis qui peuvent sembler anachroniques (en rendant la justice sous un chêne vénérable, Saint Louis *« cultive son image et possède un sens aigu de la communication »*), ces 700 pages forment toutefois un récit rythmé, très clair, qui peut être lu d'un trait ou picoré par chapitre. *VTV*

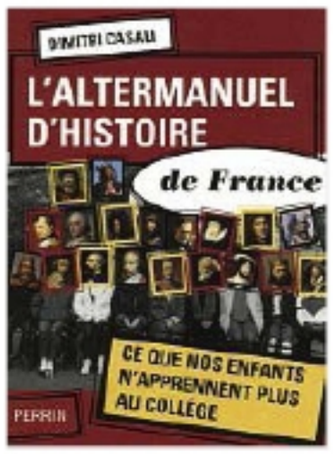
First Editions, 712 pages, 22,90 €.

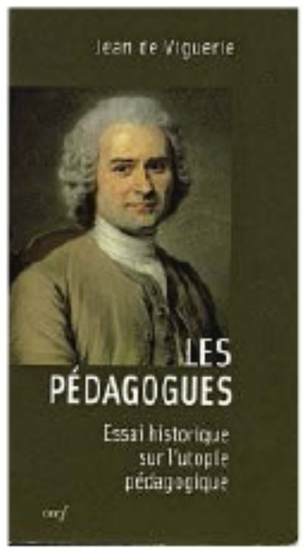
L'Altermanuel d'histoire de France

Dimitri Casali

Plutôt que de se lamenter sur les épisodes oubliés de l'histoire de France, Dimitri Casali, ancien professeur en zone d'éducation prioritaire, a opportunément réalisé un manuel alternatif dans lequel il fait le point sur ce que les enfants apprennent à l'école, en mettant l'accent sur les faits, personnages, périodes qui ont disparu. Dates clés, traités décisifs, répliques historiques : un concentré d'histoire de France. *VTV*

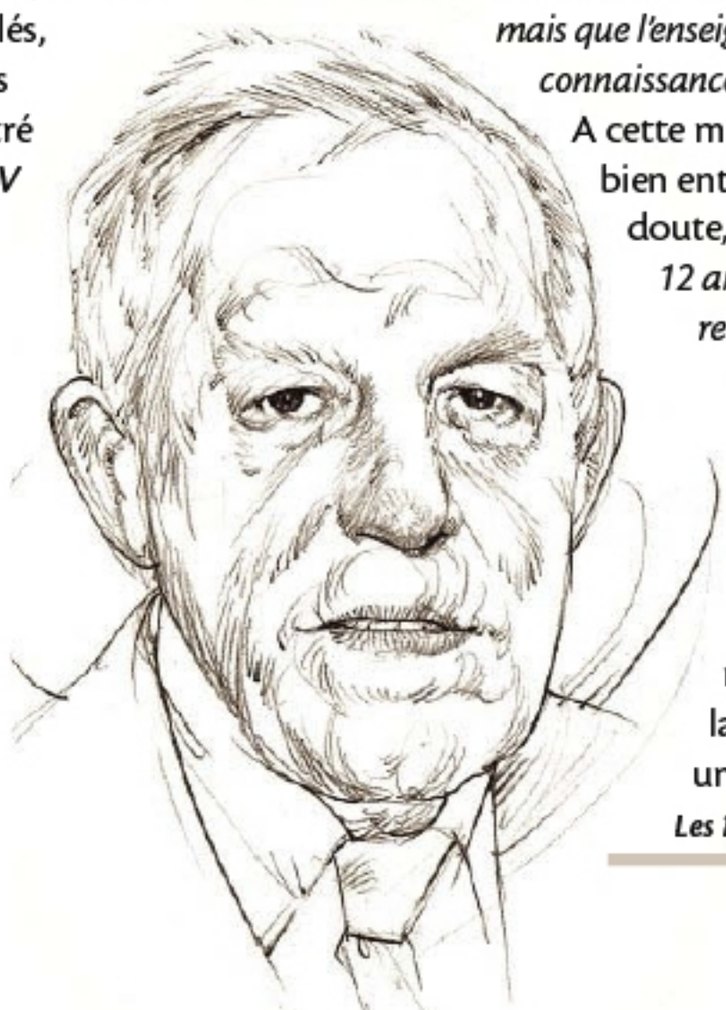
Perrin, 352 pages, 23 €.





LE DIAGNOSTIC DE L'UNIVERSITAIRE JEAN DE VIGUERIE

Qu'y a-t-il de commun entre Philippe Meirieu, le père de la pédagogie moderne, et Erasme, le maître de la Renaissance ? Sait-on que les principes d'éducation d'aujourd'hui sont exposés dans l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau ? Que les théories contemporaines que l'on croit révolutionnaires peuplaient déjà les traités du XIXe siècle ? Avec *Les Pédagogues*, Jean de Viguerie pose ces questions inattendues, établit d'étonnantes correspondances, décrit une filiation idéologique inédite. Ce sont en tout quatorze théoriciens, dont l'historien brosse le portrait avec un remarquable esprit de synthèse. Une fresque qui va d'Erasme aux pédagogues de l'« éducation nouvelle » – John Dewey, Edouard Claparède, Adolphe Ferrière, Célestin Freinet et Jean Piaget – et à Philippe Meirieu, en passant par Comenius, les pessimistes cartésiens Bernard Lamy et Pierre Nicole, John Locke, Jean-Jacques Rousseau, Condorcet et Victor Considérant. L'auteur les connaît bien, lui qui a fait sa thèse de doctorat ès lettres sur l'éducation en France aux XVIe et XVIIe siècles, et qui les a fréquentés tout au long de sa carrière d'enseignant chercheur, notamment lors de la préparation de son *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières* (« Bouquins »). Il nous fait aussi découvrir des penseurs peu connus (c'est là l'un des attraits de cet ouvrage d'une lecture agréable et facile). Jan Amos Comenius (1592-1670), par exemple, auteur de *La Grande Didactique*, membre de l'Eglise de l'Unité des frères de Bohême, qui désirait enseigner tout à tous, en vue de préparer un monde nouveau, consécutif à l'avènement d'un royaume terrestre de Jésus-Christ. Ou encore Victor Considérant (1805-1893), auteur d'une *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* qui prônait une éducation *« sociétaire »* privilégiant l'activité fabricatrice, dans le cadre de *« sociétés harmoniques »* organisées en *« phalanges »*, formes anticipées des futurs kibboutz. Quatre ans après la publication de sa *Théorie* paraissait le *Manifeste du Parti communiste*. Ces quatorze pédagogues, Jean de Viguerie les a réunis pour expliquer ce qu'il considère comme la faillite de la pédagogie moderne. Car la crise actuelle de l'enseignement est à ses yeux le produit de l'application de doctrines bien plus anciennes. *« On dit aujourd'hui, dans d'autres termes, exactement la même chose que ce qu'ont dit depuis Erasme toute une succession de pédagogues. J'ai présenté quatorze de ces théoriciens ; j'aurais pu y ajouter Montaigne ou Pestalozzi… Tous ont au fond une même idée qui est le refus de l'intelligence innée. Ces pédagogues ne croient pas vraiment que l'enfant soit dès la naissance un être raisonnable, mais qu'il le devient grâce à l'enseignement. Ils le considèrent comme un matériau passif, que n'animerait aucune soif d'apprendre mais que l'enseignant devrait modeler à sa guise en le confrontant à des connaissances choisies en fonction de l'utilité qu'elles présentent pour lui. »*

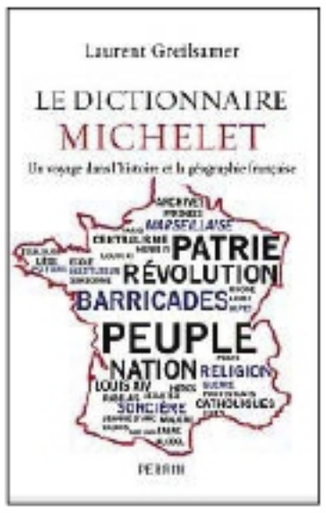


A cette même « utopie pédagogique » qui les rassemble, s'ajoutent bien entendu, pour chacun, des variantes. Les plus nocives sont sans doute, à ses yeux, celles que nous devons à Rousseau. *« Jusqu'à 12 ans, son Emile ne sait rien. Il apprendra des choses s'il en ressent la nécessité. On trouve là la genèse de la doctrine de Philippe Meirieu, qui veut, comme Rousseau, que l'enfant "n'apprenne pas la science mais qu'il l'invente". »* Elle est sans doute aussi l'origine de la pratique qui consiste à enseigner l'histoire par la seule confrontation à l'archéologie, au témoignage, au document, en faisant l'économie du récit chronologique, l'élève étant censé ne pouvoir s'intéresser à l'histoire que confronté à la nécessité d'expliquer quelque chose (un monument, un texte) qu'il ne peut comprendre sans lui. *AP*

***Les Pédagogues*, Le Cerf, 160 pages, 14 €.**

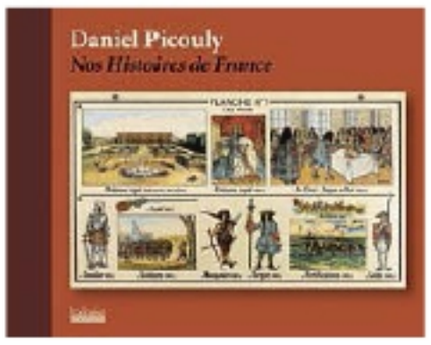
Le Dictionnaire Michelet

Laurent Greilsamer



« Il faut sauver Michelet », proclame Laurent Greilsamer en avant-propos de son dictionnaire amoureux. Le talentueux journaliste (il fut longtemps l'une des plumes du *Monde*) connaît notre époque paresseuse et zappeuse, c'est donc par des morceaux choisis qu'il nous présente le grand historien du XIXe siècle. Certes, quelques considérations sur le gras clergé et l'Eglise toute-puissante semblent un peu obsolètes en ces temps sécularisés, mais d'autres sonnent particulièrement juste. A *« Dérision »*, on peut lire ainsi : *« Les rieurs ! Classe dangereuse. »* ; à *« Père »* : *« La notion du Père, que le Moyen Age insolent et stérile a trouvée trop grossière, est la plus haute de toutes. »* ; à *« Banque »* : *« La presse et la banque, vrais rois. »* En ce qui concerne les noms propres, Michelet ne prend aucune précaution. C'est clair et net. Concini ? *« Il n'était que vanité, folie, insolence. »* Figaro ? *« Il est pire que ceux qu'il attaque. »* Port-Royal ? *« Ce qu'il y avait en France de plus saint. »* Ronsard ? *« Pour chanter dignement la prochaine conquête du monde, il fallait un grand poète, un immense génie. On en forgea un tout exprès. »* Et pour finir sur un célèbre pédagogue : Jean-Jacques Rousseau ? *« Nullement novateur. »* Il y en a ainsi sur 500 pages ! Greilsamer a raison : ce serait une folie de se passer d'un esprit si acéré. *VTV*

Perrin, 576 pages, 24 €.



Nos histoires de France

Daniel Picouly

Mais où sont nos classes d'antan ? s'interroge Daniel Picouly, ancien cancre, devenu écrivain renommé. Il se souvient du temps où l'on disait *« l'an de grâce »*, *« damoiseau »*, *« gente dame »* ! Il plonge, le temps d'un livre, dans les images, les cartes, les tableaux qui illustraient les cours d'histoire d'autrefois. Le texte entremêlant souvenirs d'enfance et regard affranchi sur l'histoire ne résiste pas aux charmantes illustrations d'un livre qui se feuillette plus qu'il ne se lit. *VTV*

Hoëbeke, 186 pages, 30 €.

Le Grand Album d'histoire de France de notre enfance

Dimitri Casali, Guillaume Bourgeade

Ils avaient disparu et on ne les retrouve pas sans une certaine émotion : Vercingétorix et ses moustaches, saint Denis portant sa tête, Saint Louis sous son chêne, Jeanne au milieu de ses moutons, Bonaparte au pont d'Arcole. Dans cet album, Dimitri Casali et Guillaume Bourgeade ont regroupé les plus célèbres illustrations de Job et de Leloir qu'ils accompagnent de textes chronologiques, ouvertement admiratifs. Objet nostalgique ? Livre d'histoire pour enfant ? Réhabilitation du roman national ? Malgré les dénégations des auteurs, cet album tient un peu des trois à la fois. *VTV*

Gründ, 200 pages, 29,95 €.

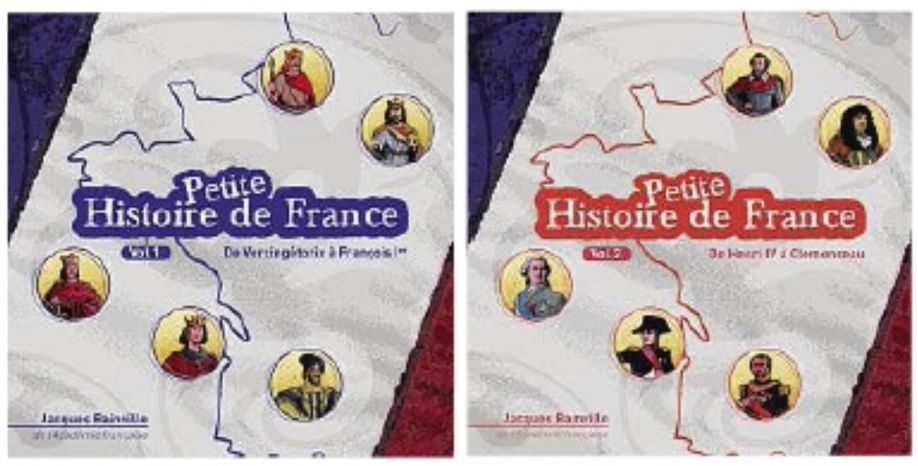
Petite histoire de France

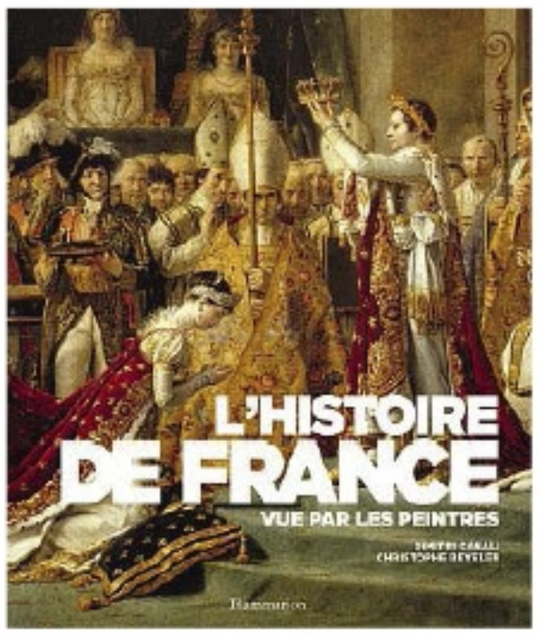
Jacques Bainville

En 1928, quatre ans après son *Histoire de France*, Jacques Bainville fait paraître une *Petite histoire de France* destinée aux enfants. Illustrée par Job, elle retrace avec un mélange de précision et de poésie les grands épisodes de notre histoire, de Vercingétorix à la fin de la guerre de 1914. On y retrouve, pour le bonheur des petits et des grands, les mots historiques, quand même ils sont parfois apocryphes : *« Nous avons brûlé une sainte ! »* ; *« Je m'en vais, mais l'Etat demeurera toujours. »* ; *« Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! »*… Les éditions France Productions ont eu la judicieuse idée de faire dire le texte par des comédiens et d'en faire un CD pour les enfants. Entrecoupé d'intermèdes musicaux (de compositeurs le plus souvent allemands, sans doute pour contrebalancer l'antigermanisme passionné du texte !), ce récit passionnera les petits et rappellera aux grands tout ce qu'ils ont oublié. *VTV*

France Productions, 2 volumes :

***De Vercingétorix à François Ier* et *De Henri IV à Clemenceau*, env. 19 € chacun.**





L'Histoire de France vue par les peintres

Dimitri Casali, Christophe Beyeler, *« Une histoire épique, héroïque, mouvementée, humaine, vivante, vibrante… »* Voilà l'histoire de France, telle que la racontent les peintres. Voilà *« la vie privée des rois, les meurtres célèbres, les controverses et les scandales, les héros, les aventuriers, les révolutions, les grandes batailles… »* Ce livre splendide présente, commente, analyse cent tableaux célèbres ou méconnus, qui, du siège d'Alésia au débarquement de Normandie, racontent sur le mode épique l'histoire de France. Chaque tableau est présenté sur deux doubles pages. Sur la première, il est reproduit en pleine page et accompagné d'un texte qui raconte l'événement historique représenté sur la toile. Sur la seconde, les auteurs passent l'œuvre à la loupe, relèvent et expliquent maints détails significatifs qui nous échappent le plus souvent, montrent dans quelle mesure l'œuvre est fidèle à la réalité ou magnifie l'événement, soulignent sa dimension politique, décryptent le discours qu'a voulu tenir le peintre. Remarquablement conçu, avec de très belles reproductions, ce livre magnifique et passionnant est une véritable mine! *AP*

Flammarion, 320 pages, 35 €.

LA PASSION DE L'ÉDITEUR
OLIVIER FRÉBOURG

« Elle fut une légende vivante (…). Mais la force de vie, exaltée et concentrée, n'en devint pas moins créatrice. La jeune fille, à son insu, créait, pour ainsi parler, et réalisait ses propres idées, elle en faisait des êtres, elle leur communiquait, du trésor de sa vie virginale, une splendide et toute-puissante existence, à faire pâlir les misérables réalités de ce monde. Si poésie veut dire création, c'est là sans doute la poésie suprême. » Les mots de Jules Michelet sur Jeanne d'Arc témoignent de la puissance littéraire d'un de nos plus grands historiens. C'est sans doute pour cette raison qu'Olivier Frébourg, écrivain et fondateur des éditions des Equateurs, a décidé il y a quelques années de publier les dix-sept volumes de l'*Histoire de France* de Michelet, sans note, dans une édition accessible respectant le découpage voulu à l'époque par l'auteur. En dépit d'un anticléricalisme et d'une foi républicaine un peu datés, celui qui plonge en ces eaux claires réalise, dès les premières pages, que l'histoire de France peut être le plus précieux objet de découverte, d'admiration, de méditation. Dans la foulée de cette publication salutaire, les mêmes éditions ont rendu vie aux vingt-sept volumes de l'*Histoire de France* dirigée par Ernest Lavisse. Cette histoire qui, écrit Pierre Nora dans la préface du premier volume, est *« un miroir de réfraction, le socle d'un édifice en partie détruit, en partie indestructible et dans lequel nous vivons encore, un roman qui nous permet une meilleure compréhension de ce que nous sommes par le récit de ce que nous ne sommes plus »*. Passant de l'infiniment grand à l'infiniment petit, Les Equateurs ont aussi fait paraître en format poche, *La Nouvelle Première Année d'histoire de France* d'Ernest Lavisse. Le « Petit Lavisse » tel qu'on le lisait à l'école primaire. A peine plus grand qu'un iPhone, ce volume incassable contient plus de deux mille ans d'histoire en 250 pages. On n'arrête pas le progrès! *VTV*

Aux éditions des Equateurs : *Histoire de France*, par Jules Michelet, 17 volumes, env. 350 pages et 15 € chaque volume ; *Histoire de France*, par Ernest Lavisse, 27 volumes, env. 400 pages et 18 € chaque volume ; *La Nouvelle Première Année d'histoire de France*, par Ernest Lavisse, 264 pages, 10 €.

L'ESPRIT DES LIEUX

© GILLES MERMET/LA COLLECTION. © MUSEE DU LOUVRE/PHOTOGRAPHIES RAPHAËL CHIPAULT. © CHRITOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE.

102
Leptis Magna la Rome des sables

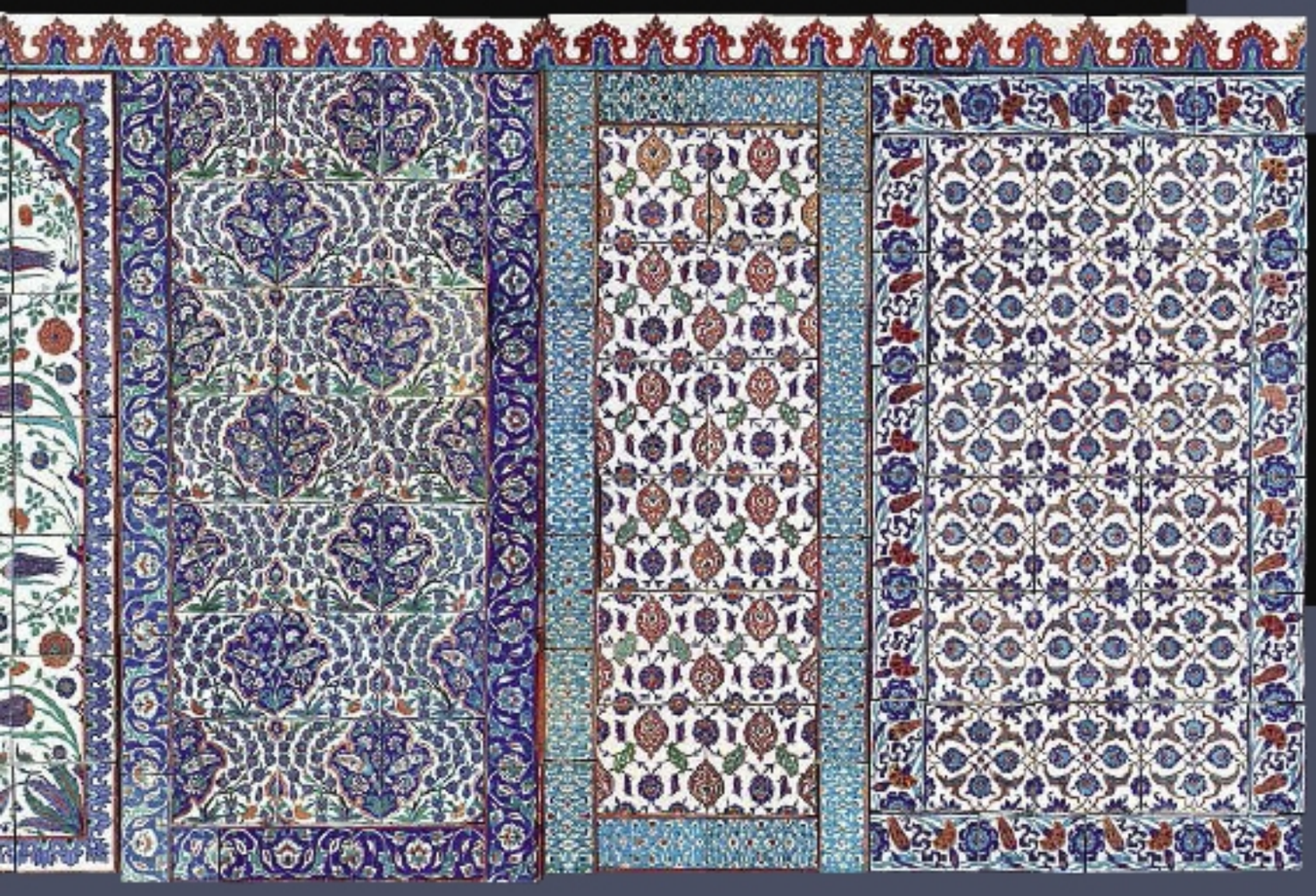
Un reportage exceptionnel aux côtés des archéologues français qui fouillent l'ancienne cité romaine sur la côte libyenne.

116
L'Islam au Louvre

124

Les secrets des maîtres verriers

Visite de l'atelier qui restaure les vitraux de la Sainte-Chapelle. Nombre d'entre eux datent du XIIIe siècle et constituent l'un des joyaux de l'art du vitrail.



Et aussi

Cotignac
la colline inspirée

Lié au vœu de Louis XIII, le sanctuaire accueillit en 1659 Louis XIV, Anne d'Autriche et Mazarin.

L'ouverture du nouveau département des Arts de l'Islam est l'événement culturel de cette rentrée. Il révèle la face lumineuse d'une civilisation.

GRANDEUR La lumière du soir rend encore plus saisissante cette tête de Méduse du forum sévérien. Elle appartient à une série de médaillons qui surmontaient les arcades du portique.

La Rome des sables

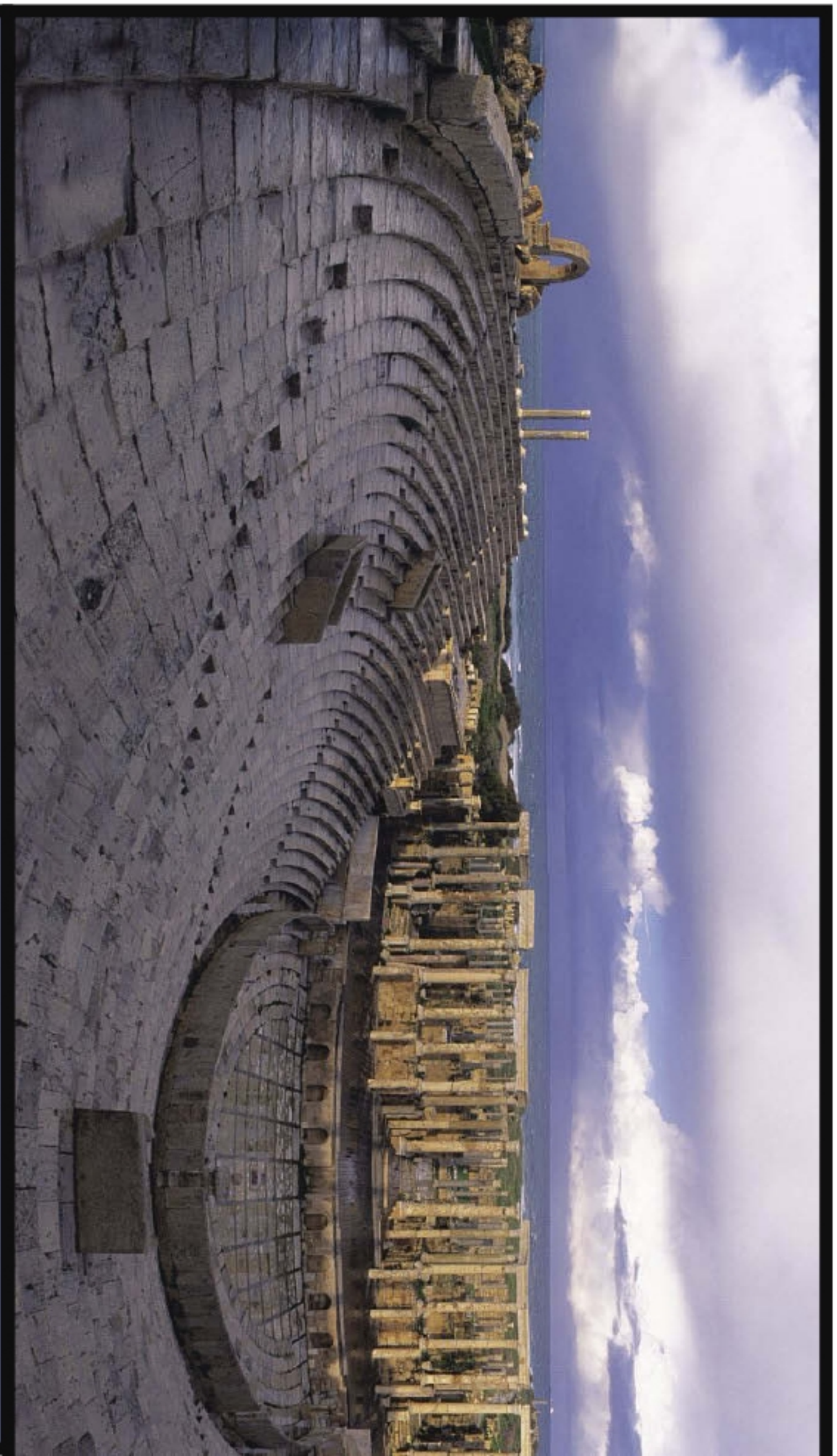
Leptis Magna

Par Geoffroy Caillet

© GILLES MERMET/LA COLLECTION.

Un an après la chute de Kadhafi, la Mission archéologique française en Libye a repris ses travaux à Leptis Magna. Derrière la splendeur de la cité la mieux conservée du monde romain se profile la question de l'avenir d'un patrimoine d'exception.

PHOTOS : © GILLES MERMET/LA COLLECTION.



PREMIÈRE SCÈNE Adossé à la mer, le théâtre déploie son immense *cavea*, où se détachent les cinq *vomitoria*, ces ouvertures destinées à faciliter un départ rapide des spectateurs *(en haut)*. Offert en 1-2 apr. J.-C. par le négociant Hannibal Tapapius Rufus, il est le premier théâtre édifié en Afrique du Nord. Les colonnes de marbre polychrome du mur de scène furent ajoutées en 157-158, sous Antonin le Pieux, époque prospère dont témoigne *(à dr.)* cette statue contemporaine représentant une riche matrone de Leptis (musée de Tripoli). Mais le véritable bienfaiteur de la ville reste Septime Sévère, à qui l'on doit, au croisement du *cardo* et du *decumanus*, l'arc monumental à quatre portes qu'on aperçoit dans le prolongement de celui de Trajan *(en bas)*. Bâti au début du IIIe siècle, il a été magnifiquement restauré dans les années 1960 par l'équipe italienne de l'archéologue Antonio Di Vita.

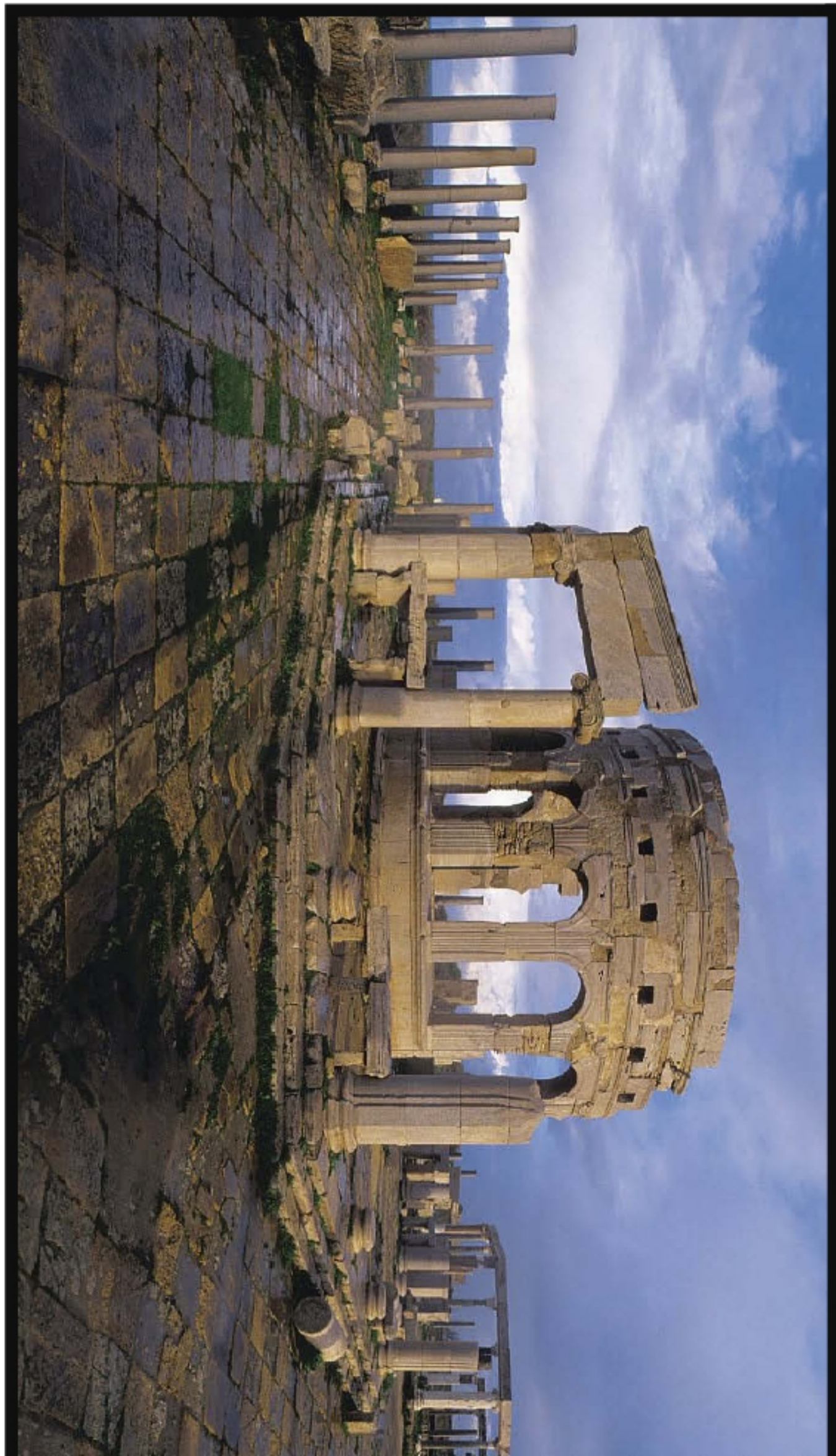
C'est un souvenir d'enfant dont l'âge adulte lui a fait goûter le prix. Mahmoud était parmi la foule ce jour de janvier 1957 où, venue tourner, avec John Wayne et Rossano Brazzi, *La Cité disparue* à Leptis Magna encore ornée de ses statues, Sophia Loren aborda au port de Khoms, dans la gloire sculpturale de ses 23 ans. En signe de réconciliation avec son ancienne colonie, l'Italie lui dépêchait comme une Vénus marine la plus belle fille du pays, et avec elle l'éblouissement des années 1950 européennes, sur fond de Méditerranée solaire et de Trente Glorieuses triomphantes. Pour une Libye aussi fraîchement indépendante que riche de pétrole, le symbole était électrique.

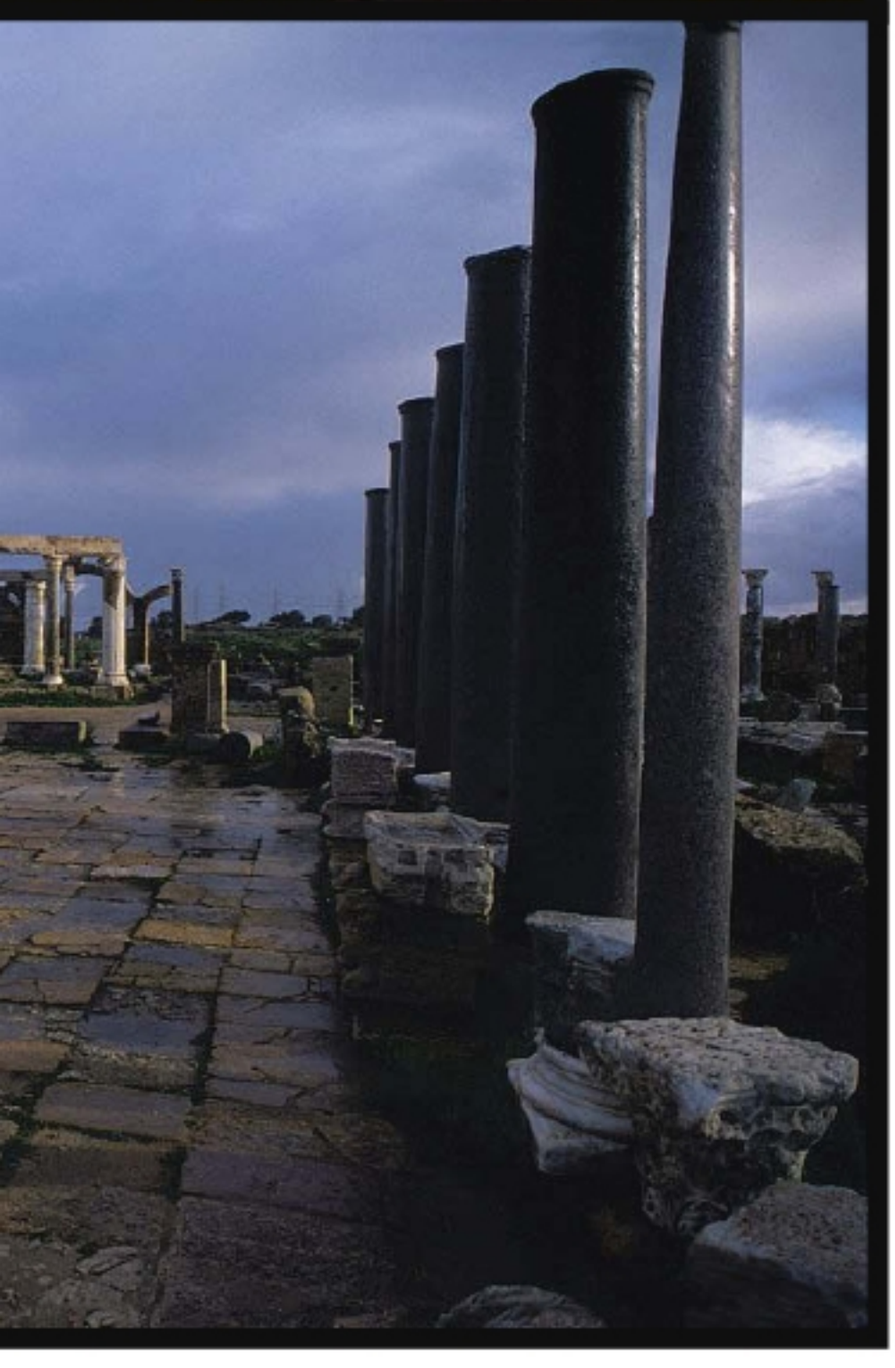
L'ancienne enfant chérie de Rome.

«Et puis, douze ans plus tard, Kadhafi est arrivé…» soupire Mahmoud à l'évocation de ce brutal clap de fin sur une jeunesse heureuse. Mais aussitôt, il exhibe un index droit couvert de peinture noire. Hier, il a voté comme toute la Libye. Les premières élections du pays depuis 1964, au temps du roi Idris Ier, ont aussi été les premières de sa vie. Aujourd'hui, homme d'affaires prospère, il est venu montrer à l'un de ses clients ce site de Leptis Magna, miraculeusement épargné par la révolution. Même déchue, la grandeur de la cité reste un gage d'avenir pour la «nouvelle Libye» dont il rêve comme tous ses compatriotes.

Impossible de lui donner tort. Cent vingt kilomètres à l'est de Tripoli, l'ancienne enfant chérie de Rome étale le long de la côte libyenne 425 hectares d'une monumentalité sans égale parmi les vestiges de l'empire. Dans le soir qui décline, le spectaculaire marché de pierre

PHOTTOS : © GILLES MERMET/LA COLLECTION.





où Mahmoud achève sa visite lutte encore contre l'ombre. Le nom d'Hannibal Tapapius Rufus, le richissime négociant qui le fit élever en 9 av. J.-C., trahit l'origine de la ville : un comptoir phénicien du VII^e siècle av. J.-C., passé de l'orbite de Carthage à celle de Rome. Le reste de son histoire est celle d'une ascension fulgurante dans le giron de l'empire. En 27 av. J.-C., Leptis Magna intègre la province romaine d'Afrique. En 110, elle devient colonie. En 303, elle est couronnée capitale de la province de Tripolitaine.

Mais c'est au patronage de son fils le plus illustre que Leptis doit sa véritable bénédiction. Issu d'une famille aristocratique locale, l'empereur Septime Sévère entreprend dès 196 de doter richement sa ville natale. Pendant vingt ans, Leptis va s'employer à fixer l'image de Rome en Afrique. Un nouveau centre civique apparaît, avec son forum, son temple et sa basilique. Aux arcs de Trajan, Antonin et Marc Aurèle, Septime Sévère en ajoute un à son nom, ouvert sur quatre portes, au croisement du *cardo* et du *decumanus*. Agrandi, le port achève de faire de la ville l'un des principaux pôles commerciaux de l'empire, d'où partent blé, huile d'olive, or et fauves. A l'image des libéralités de l'empereur, l'eau coule à flots dans un gigantesque nymphée haut de vingt-cinq mètres. La ville se couvre de marbres décoratifs, qui viennent orner les bâtiments existants : le théâtre, autre présent d'Hannibal Tapapius Rufus et le premier d'Afrique du Nord ; l'amphithéâtre, bâti en 56, qui pouvait accueillir 16000 spectateurs ; les fastueux thermes d'Hadrien ; le cirque, achevé en 162, dont on aperçoit encore *spina* et gradins écroulés.

Si la variété unique de cet ensemble a valu au site son inscription au patrimoine mondial de l'Unesco en 1982, elle assure surtout aux archéologues du monde entier un champ d'exploration inépuisable. Cette année, le premier retour de la Mission archéologique française à Leptis depuis 2010 est empreint d'une certaine nostalgie. L'intervalle a été marqué par la chute de Kadhafi, mais aussi par le décès du professeur Laronde, âme de la Mission pendant trente ans. Des fouilles sous-marines des ports de Leptis et de Sabratha, en Tripolitaine, à l'exploration des sites d'Apollonia et d'Al-Athrun, en Cyrénaïque, André Laronde avait enraciné la présence de la Mission dans toute la Libye.

« New Libya, new mission ! » En avril 2012, Vincent Michel, enseignant chercheur à l'université de Poitiers et nouveau directeur de la Mission archéologique française en Libye, a adapté spontanément à cette dernière, après son retour en Cyrénaïque, le slogan de la Libye post-Kadhafi. Sitôt installée dans la Maison des fouilles de Lebda – le nom de la petite ville moderne de Leptis –, son équipe de six archéologues s'emploie à renouer les liens avec ses interlocuteurs libyens. Si les contacts n'ont jamais été interrompus pendant la révolution, sur place, les langues se délient. Hassan, un inspecteur du département des antiquités, détaille les

PROSPÉRITÉ Le gigantisme des thermes d'Hadrien *(en haut)* est en rapport avec la population de Leptis qui atteignit 100 000 habitants à l'époque de sa splendeur. Ils se parèrent avec le temps de marbres somptueux et de nombreuses statues, dont beaucoup ont rejoint le musée de Tripoli. Les jours de pluie, ils retrouvent leur vocation naturelle dans un effet poétique étonnant. La même grandeur se lit dans le marché *(en bas)*, autre présent d'Hannibal Tapapius Rufus. Les étals étaient abrités sous les portiques latéraux et sous les deux kiosques octogonaux, ou *tholoi*, occupant le centre de la place. On y trouve encore, gravée dans un bloc de pierre, une table de conversion fixant les étalons de la coudée punique, du pied romain et de la coudée alexandrine. Elle permettait d'éviter fraudes et malentendus dans les tractations.

MISSION Financée par le ministère des Affaires étrangères et européennes, le Sénat et Total, la Mission archéologique française en Libye a repris ses travaux à Leptis en juillet 2012 sous la direction de Vincent Michel *(en haut, à g.)*. Le dégagement de la « salle aux colonnes », qui correspond au vestibule des thermes du Levant *(en bas, à g.)*, avait été mené par le professeur André Laronde, décédé en 2011. Cette année, des sondages ont permis de préciser la datation des différents monuments qui composent cet ensemble de 1 500 m² *(au milieu)*. Le Britannique Andrew Lane étudie chaque fragment de marbre retrouvé dans les thermes pour en tirer le maximum de renseignements sur leur provenance comme sur le décor des pièces *(en haut, à dr.)*. Insolite témoignage lapidaire étayé par une lettre de Claude Lemaire, les trois colonnes de marbre posées sur le sable *(en bas, à dr.)* sont les seules que ce consul de France à Tripoli ne put emporter dans l'abondante moisson qu'il envoya à Louis XIV.

PHOTOS : © GEOFFROY CAILLET.

événements tragiques survenus pendant les combats. Il raconte le calvaire de la soixantaine d'habitants de Khoms, enfermés tout près de là dans des containers par les partisans de Kadhafi. Seuls deux d'entre eux ont survécu. Tous les autres sont morts de soif.

L'archéologie a eu plus de chance. Au plus fort du conflit, les rebelles avaient répandu le bruit que les kadhafistes avaient entreposé des armes dans les ruines de Leptis. Que le Guide lui-même avait envisagé d'y pénétrer avec ses chars, pour y détourner les bombardements de l'Otan et mieux l'accuser de sa destruction. Mais hormis quelques tirs de balles, le site n'a subi aucun dégât. Au musée de Lebda, la plupart des vitrines sont vides et voisinent avec des socles privés de leurs statues. Hussein el-Dali, le directeur adjoint, explique comment, dès février 2011, il a déménagé avec sa propre voiture les objets facilement transportables. Comment, pendant toute la durée de la révolution, il a organisé chaque nuit la garde du musée pour prévenir les pillages. Prudent, il guette les premiers pas du nouveau gouvernement et dit *« attendre le retour à une situation stable »* pour organiser le rapatriement des collections.

Clés des réserves introuvables, ouvriers invisibles : les surprises ne manquent pourtant pas à l'arrivée des archéologues français. Aux thermes du Levant, parsemés de détritus, la végétation a repris ses droits çà et là. Dans ce pré carré de la Mission depuis leur découverte en 1993, les fouilles ont commencé par le repérage des angles de murs et des *tubuli* – la tuyauterie en terre cuite destinée au chauffage. Le désensablement du site a permis depuis de mettre au jour un vaste ensemble de thermes de 1 500 m², qui en font les plus importants de Tripolitaine après ceux d'Hadrien. Cette année, aucune fouille extensive n'est envisagée. Seuls des sondages doivent permettre d'approfondir la datation et la chronologie des monuments.

Si les fragments de terre cuite analysés par le céramologue Michel Bonifay ont permis de dater de l'époque d'Auguste la construction des boutiques voisines, l'installation des thermes remonterait, elle, au IIe siècle apr. J.-C. *« Leur abandon, qui coïncide avec la destruction du décor, serait intervenu au milieu du IIIe siècle »*, précise Michel Paulin, l'architecte de la Mission. La découverte d'un four et de meules dans l'ancien caldarium signe leur transformation consécutive en boulangerie. En haut des voûtes en plein cintre qui culminaient à neuf mètres, Guillaume Dagnas et Sadi Maréchal pointent le cauchemar des archéologues : des traces noirâtres signalant l'emplacement de fours à chaux, où furent sans doute engloutis une grande partie des marbres qui ornaient les thermes.

« Ce n'est pas le pétrole qui a attiré ici les Phéniciens, les Romains et leurs successeurs. »

Il en faut davantage pour troubler le flegme tout britannique d'Andrew Lane, spécialiste des marbres, qui manie avec précision les fragments colorés exhumés par la Mission. Porphyre vert et cipolin venus de Grèce, porphyre rouge égyptien, marbres blancs en abondance : leur variété est en tout point comparable à celle qu'on trouve à Rome. *« Elle confirme le transport de marbres à travers toute la Méditerranée à l'époque de la splendeur de Leptis Magna »*, note-t-il. Epaisseur, aspect et traitement des fragments sont autant d'indices pour distinguer les marbres appartenant au décor des thermes de ceux qui y furent entreposés par la suite.

La fin de l'activité de boulangerie dessine en creux celle de toute la cité. Ruinée après la chute des Sévère, Leptis essuie deux violents séismes en 310 et 365, puis affronte les raids des Vandales et des tribus de l'intérieur. Sa superficie se réduit comme une peau de chagrin. Une nouvelle enceinte défensive la fait passer à 135 puis à 44 hectares. Lorsque les Byzantins y rétablissent la règle romaine en 533, Leptis est déjà à moitié abandonnée, et c'est une ville fantôme qui tombe sous la conquête arabe en 643. Au Xe siècle, les sables du désert y ont entièrement repris leurs droits. La conquête ottomane de la Tripolitaine au XVIe siècle n'y changera rien.

De l'autre côté du port sévérien, trois massives colonnes de marbre cipolin posées sur le rivage attendent depuis trois cents ans de prendre la mer. *« Je ne pus les embarquer faute de chaland assez fort pour les porter à bord de la flûte du roi »*, écrivit Claude Lemaire à leur sujet. Deux fois consul de France en Libye, entre 1686 et 1708, Lemaire s'était fait une spécialité de la récupération de colonnes dans les ruines de Leptis. Des centaines de fûts envoyés par bateau à Paris dont témoignaient le jubé de la cathédrale de Rouen et l'autel de Saint-Germain-des-Prés. Ou, débités en morceaux, une grande partie des sols polychromes de Versailles.

L'Italie fonde sa colonie en 1911 et ses archéologues entreprennent de dégager les monuments les plus emblématiques de Leptis à partir de 1920. A son arrivée au pouvoir, Mussolini trouve dans la ville engloutie l'occasion rêvée d'asseoir la légitimité italienne en Libye : *« Des sables africains ressortent presque intacts les monuments immortels de la conquête et du génie de Rome »*, proclame-t-il dans un discours de 1929. Les moyens considérables octroyés dès lors aux archéologues font ressurgir Leptis dans sa monumentalité, du théâtre aux thermes

d'Hadrien. Chauffés à blanc par le soleil, des fragments de rails hors d'usage dessinent encore sur le sol l'itinéraire qu'empruntaient les wagonnets Decauville utilisés par les Italiens pour charrier jusqu'à la plage les milliers de mètres cubes de sable.

«Après le dégagement des ruines, la volonté de leur redonner du volume et de la verticalité s'est traduite par la mise en œuvre de l'anastylose, soit le remontage des vestiges», explique Vincent Michel. Une phase qui s'accompagne désormais d'autres priorités : *«L'heure est à la compréhension du site dans son contexte géographique et historique.»* Moins spectaculaire, c'est pourtant cette archéologie-là qui devrait permettre de répondre aux questions encore en suspens. Qui étaient ces notables puniques qui avaient adopté le mode de vie romain? Quelle était la place du christianisme avant la période byzantine? Alors que les deux tiers de la ville antique dorment encore sous le sable, l'exploration de ses nécropoles et de ses quartiers d'habitation est riche de promesses.

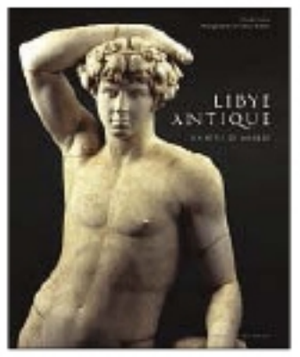
Conforté par le renouvellement du permis de fouilles obtenu pour quatre ans par la Mission française, Vincent Michel se dit optimiste sur l'avenir des missions étrangères en Libye, même s'il reconnaît qu'il reste conditionné par la situation politique. Plus largement, c'est la question du patrimoine et de sa mise en valeur qui se pose au pays, et avec elle celle du tourisme. A part quelques habitants de Lebda qui coupent par les ruines pour plonger dans une mer scintillante, on traverse aujourd'hui le site de long en large sans croiser âme qui vive. Le timide flot des touristes qui avaient profité de l'ouverture de la Libye dans les années 2000 s'est tari de facto depuis la révolution.

Pour Mohamed Ali Fakroun, ancien directeur du musée de Tripoli, l'enjeu est d'importance : *«Dans un pays dont 93 % de la richesse provient du pétrole et ne profite qu'à un petit nombre, le tourisme représente une chance formidable pour tous les Libyens!»* s'exclame-t-il dans un français parfait, hérité de l'époque où il étudiait à Paris sous la direction d'André Laronde. Pour lui, l'avertissement est clair : *«Ce n'est pas le pétrole qui a attiré ici les Phéniciens, les Romains et leurs successeurs, mais la position de carrefour occupée par la Libye. Si les Libyens ne prennent pas l'initiative de mettre en valeur leur patrimoine, d'autres la prendront à leur place…»*

Moderne et fonctionnel, le musée de Tripoli a rouvert ses portes le 15 mai 2012. La disparition de la Jeep et de la fameuse «coccinelle» utilisées par Kadhafi lors du coup d'Etat de 1969 ne doit rien au pillage. *«Elles sont conservées dans un lieu secret…»* admet la directrice du musée, Fatiah Ablah Daouh. Intactes, les splendides statues et mosaïques de Leptis Magna et de Cyrène se parent peu à peu de cartels bilingues arabe-anglais. Sous l'ère Kadhafi, aucune traduction n'était autorisée. *«A cette époque aussi*, rappelle Mohamed Ali Fakroun, *les manuels d'histoire passaient quasiment de la préhistoire au coup d'Etat du 1er septembre 1969. Avant de songer à faire revenir les touristes, le nouveau gouvernement doit d'abord travailler sur la mentalité des Libyens. Comment voulez-vous vendre un produit dont vous ne connaissez pas le goût?»* interroge-t-il, mi-amusé, mi-sérieux.

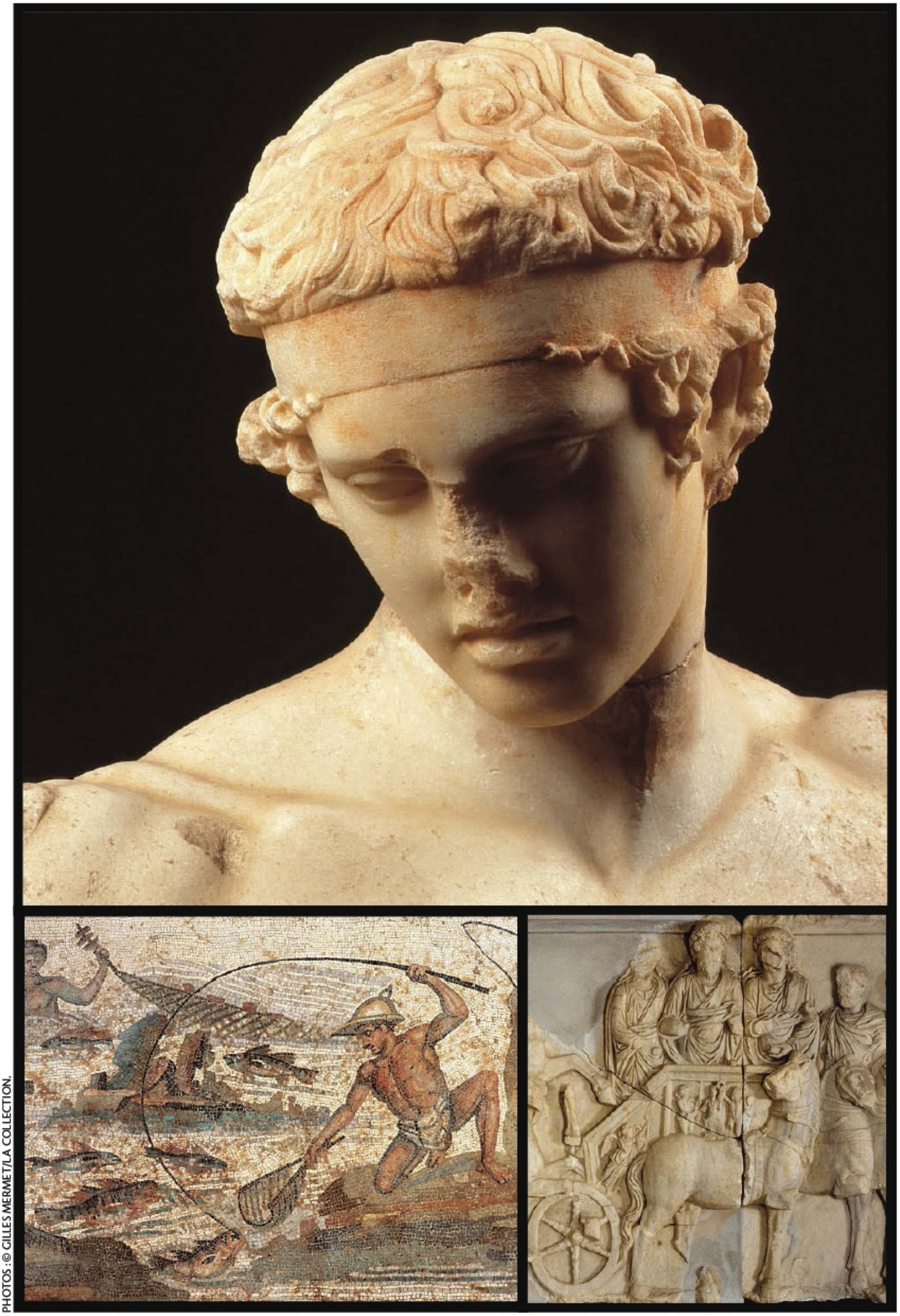
Les ordures qui jonchent les abords des sites archéologiques du pays forment un contraste étrange avec les nombreux cas de sauvetage spontanés d'œuvres d'art pendant la Révolution. A Sabratha, Baschir, guide depuis trente ans, désigne des graffitis fraîchement déposés sur un pan de mur. *«Jamais cela ne serait arrivé sous Kadhafi»*, regrette-t-il. Vincent Michel souligne l'urgence de la formation, comme celle qu'a organisée cette année la Mission française au profit d'étudiants libyens. Pour Mohamed Ali Fakroun, l'heure est bien à l'appropriation du patrimoine national par ses compatriotes. Elle seule peut détourner du pays les dangers du tourisme de masse, dont son voisin égyptien fait aujourd'hui les frais. A cette seule condition, Leptis Magna restera un objet d'enchantement. Un prodigieux reflet du ciel romain dans les sables d'Afrique.

LIBYE ANTIQUE
UN RÊVE DE MARBRE
Claude Sintes (texte)
Gilles Mermet (photos)



Imprimerie nationale
228 pages
75,10 €

TRÉSORS Sanctuaire des marbres de Leptis, le musée de Tripoli expose notamment cette statue d'Amphitrite *(à gauche)* et celle de ce jeune athlète *(en haut)*, retrouvées dans les thermes d'Hadrien. Il présente aussi les originaux des bas-reliefs ornant l'arc de Septime Sévère, dont l'un représente l'empereur avec ses deux fils, Caracalla et Geta *(en bas, à dr.)*. Quant au détail de cette superbe partie de pêche, il appartient à une mosaïque du IIIe siècle, de 380 x 118 cm, prélevée dans la villa du Nil, aux environs de Leptis *(en bas, à g.)*.



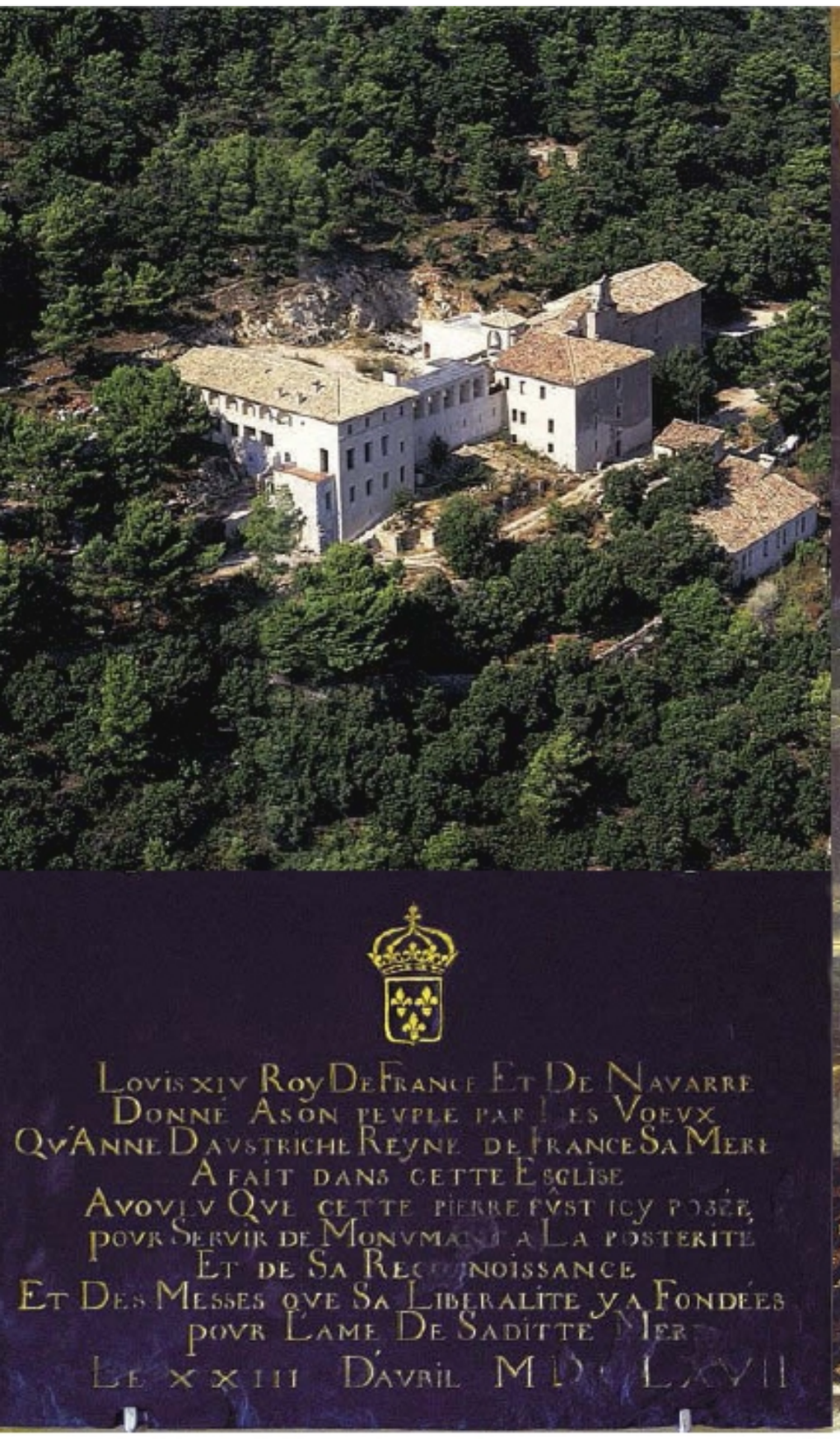
PHOTOS : © GILLES MERMET/LA COLLECTION.

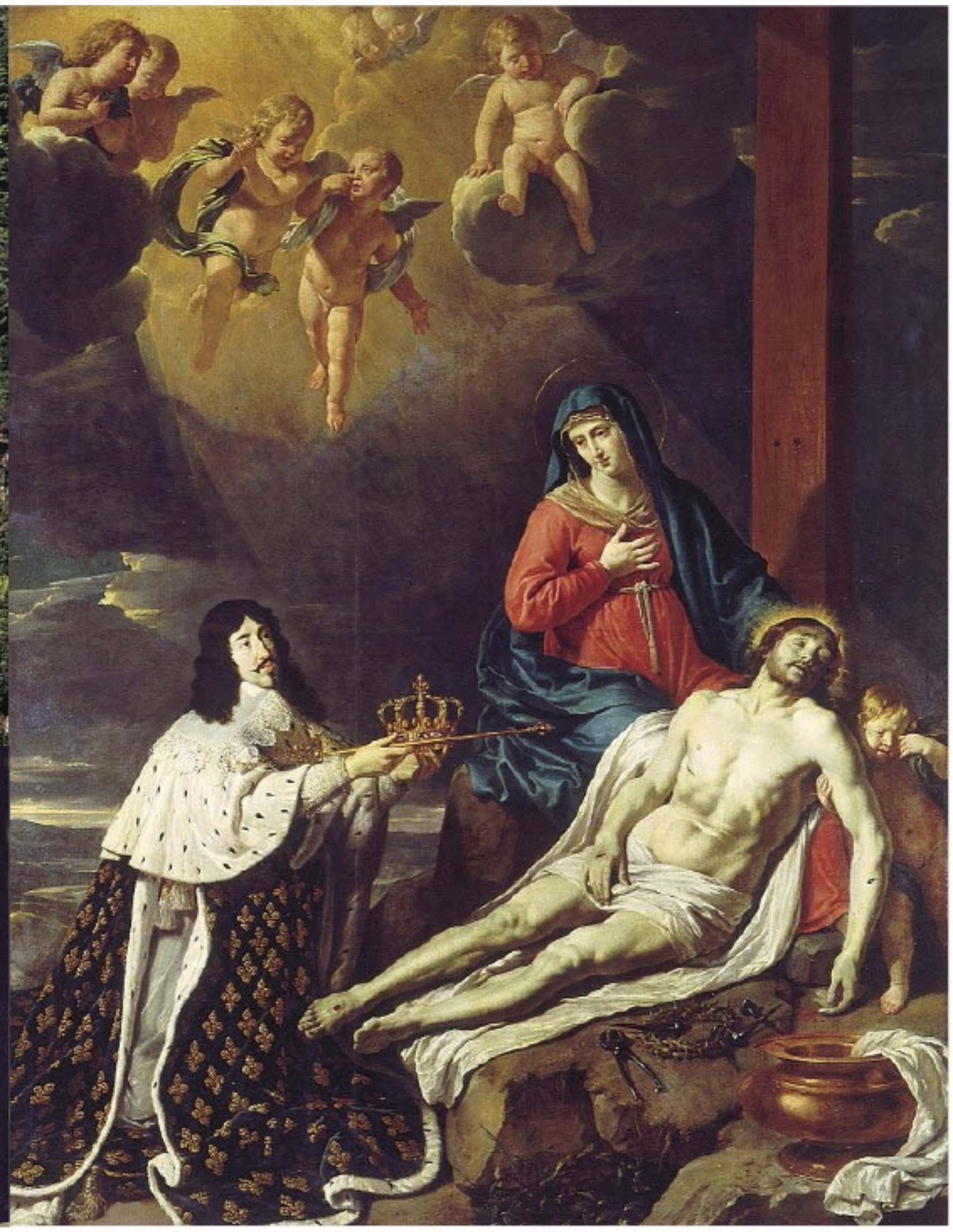
LIEUX DE MÉMOIRE

Par Jean-Pierre Péroncel-Hugoz

Cotignac
la colline inspirée

Témoin d'une double apparition de la Vierge et de saint Joseph, la colline de Cotignac fut intimement liée au vœu de Louis XIII de consacrer la France à Marie. Louis XIV vint en pèlerinage y faire action de grâces.





POSTÉRITÉ Page de gauche : l'église Notre-Dame-de-Grâces construite à l'emplacement de l'apparition de la Vierge, en août 1519, à un bûcheron de Cotignac. Lieu de pèlerinage annuel depuis cette date, Louis XIV y fit apposer cette plaque en hommage à Marie qui exauça sa mère, Anne d'Autriche. Ci-dessus : *Le Vœu de Louis XIII*, par Philippe de Champaigne, 1638 (Caen, musée des Beaux-Arts). Au milieu, en haut : le monastère de La Font Saint-Joseph, second sanctuaire sur les collines de Cotignac.

PHOTOS : © ASSOCIATION DES PELLERINS DE NOTRE DAME DES GRÂCES. © AKG-IMAGES.

Sur les collines autour de Cotignac, le moutonnement vert des chênes, pins et cyprès est particulièrement dru, sans parler des cades et genévriers. La diminution des espaces cultivés et la fin du bois comme combustible quotidien ont eu cela de bon, ces dernières décennies, de rendre la forêt provençale de plus en plus dense et ombreuse, invitant à s'enfoncer sous ses frondaisons. Le Var, jadis pelé, passe maintenant pour le département le plus arboré de France. Dans les restanques non boisées, les plantes aromatiques, symbole de la cuisine méridionale, s'en donnent à cœur joie : thym, romarin ou pèbre d'ai, le « poivre d'âne ». En revanche, la surchasse a privé la campagne de sa faune originelle, perdrix rouges et lapins de garenne en tête. Restent les sangliers que se disputent chasseurs et braconniers. C'est une vraie guerre, dix siècles en arrière, que rappellent les « tours sarrasines » dominant Cotignac, souvenirs du rude combat mené par Guillaume II le Libérateur, comte de Provence, pour purger le Midi de toute occupation arabe.

A plus de mille kilomètres de Paris, à une heure de route de la Côte d'Azur, le village de Cotignac (environ deux mille âmes), jadis connu pour les cognassiers qui inspirèrent son nom, a échappé jusqu'ici à la haute vogue touristique. Les seules vraies foules qu'on y croise sont formées de pèlerins venus prier aux deux sanctuaires insérés dans la sylve environnante. Tout commence en août 1519 – sous François Ier et alors que pointait à l'horizon la contestation huguenote – par cette nouvelle sidérante, vite répandue à travers le royaume : « *La Très Sainte Vierge, portant l'Enfant Jésus dans ses bras et escortée de saint Michel Archange et saint Bernard de Clairvaux est apparue sur le mont Verdaille au bûcheron Jean de la Baume!* » Aussitôt, la population grimpa en masse sur cette éminence surplombant Cotignac et y construisit Notre-Dame-de-Grâces vers lequel se dirigea, un mois après, le premier pèlerinage, dès lors annuel ; sauf sous la Révolution lorsque le conventionnel Barras, originaire de la commune voisine de Fox-Amphoux, vint lui-même attiser in situ la Terreur.

Le sanctuaire de Notre-Dame-de-Grâces s'était uni entre-temps de

© NICOLAS JOSÉ/HEMIS.FR.

FONTAINE A quelques kilomètres du village de Cotignac *(ci-dessus)*, le monastère de La Font Saint-Joseph se dresse sur les lieux mêmes *(page de droite)* où, en 1660, Joseph fit jaillir l'eau devant le berger Gaspard Ricard qui mourait de soif. En 1975, les bénédictines de Médéa choisirent de s'installer à La Font à leur retour d'Algérie.

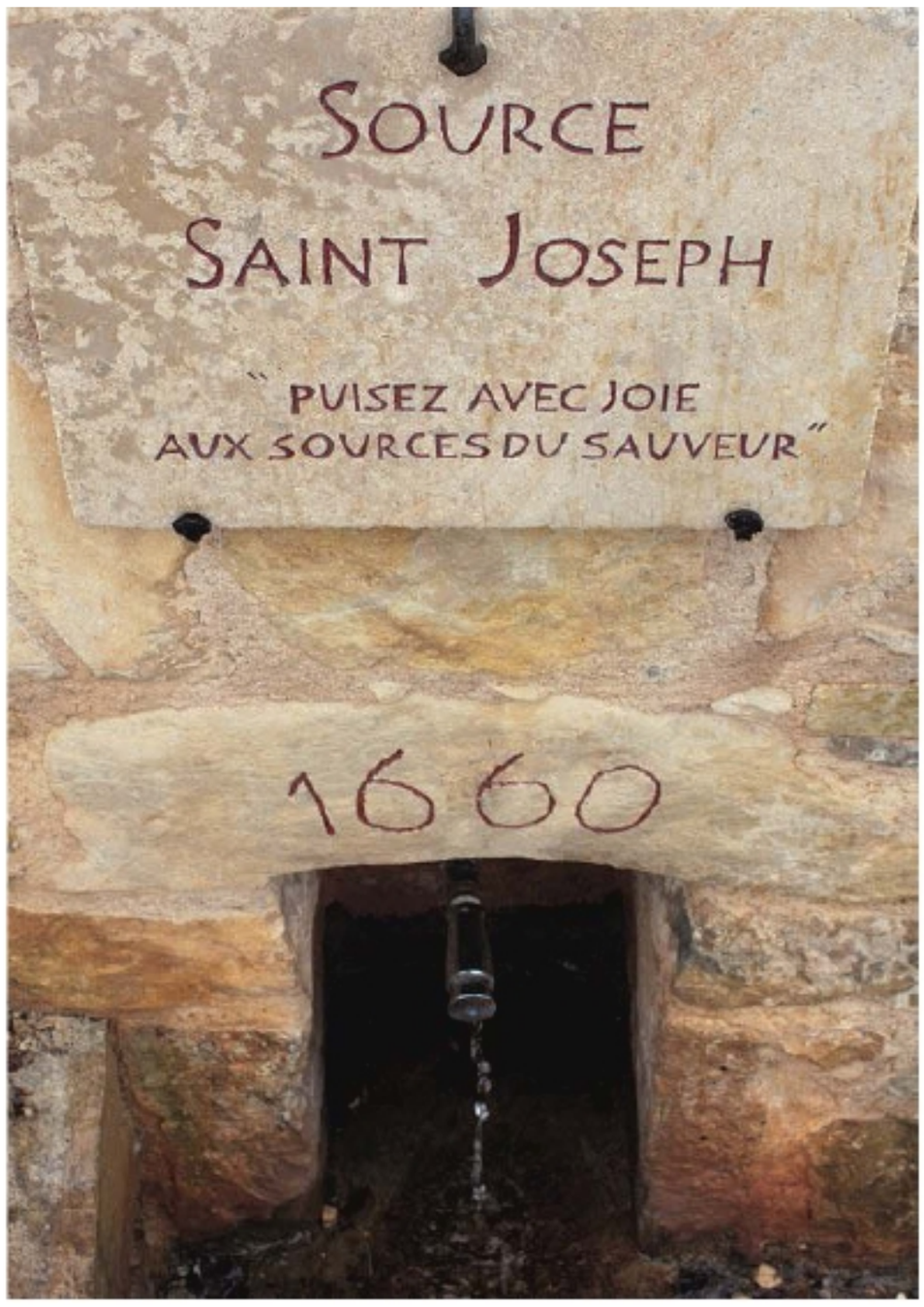
façon toute spéciale au trône de France : en octobre 1637, un frère augustin déchaussé de Paris avait eu, dans son couvent de Notre-Dame-des-Victoires, une révélation intérieure : la Vierge Marie souhaitait que la reine de France, Anne d'Autriche, demande publiquement que l'on prie trois neuvaines, l'une à Notre-Dame-de-Grâces, à Cotignac, l'autre à Notre-Dame de Paris, la troisième à Notre-Dame-des-Victoires. Six jours plus tard, vers deux heures du matin, l'humble frère Fiacre avait été tiré de sa prière par des cris d'enfant : la Vierge Marie se tenait en face de lui avec un nouveau-né dans les bras : *« N'ayez pas peur,* lui dit-elle, *je suis la Mère de Dieu, et l'enfant que vous voyez est le Dauphin que Dieu veut donner à la France. »* Puis elle avait laissé entre les mains du frère une image du tableau qui ornait le chœur de Notre-Dame-de-Grâces, et un plan de l'église.

Mariée depuis vingt-deux ans au roi Louis XIII, Anne d'Autriche n'avait pas mis d'enfant au monde et priait ardemment pour une naissance qui, disait-on, relevait du miracle. Informée de la vision du frère Fiacre, elle recommença à prier, mais attendit, pour rendre la demande publique, l'avis du cardinal de La Rochefoucauld, grand aumônier de France. Le frère Fiacre acheva ses trois neuvaines le 5 décembre 1637. En février 1638, la reine sentit l'enfant bouger en elle. Les époux royaux appelèrent auprès d'eux le frère Fiacre pour le remercier, et l'envoyèrent en pèlerinage à Cotignac.

Depuis déjà quelques années, Louis XIII projetait de consacrer son royaume à Notre-Dame : soumis au Parlement en novembre 1637, le texte de cette consécration fut signé par le roi dès le 10 février 1638, en action de grâces de la naissance annoncée, et enregistré comme loi. Le « vœu de Louis XIII » déclarait la Vierge Marie protectrice spéciale de la France, et demandait qu'elle soit célébrée partout en France, le 15 août, par une procession solennelle, *« à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et les corps de la ville »*. Le 5 septembre 1538 naissait Louis Dieudonné, le futur Louis XIV.

Signant, vingt et un ans plus tard, le 7 novembre 1659, le traité des Pyrénées qui réconciliait la France et l'Espagne, Louis XIV voulut se rendre à Cotignac en action de grâces, en compagnie de sa mère et de son principal ministre, Mazarin. Par la même occasion, Sa Majesté Très Chrétienne irait ainsi au contact de ses sujets provinciaux, selon un vieil usage capétien que le Roi-Soleil fut malheureusement le dernier de nos monarques à honorer. Bâties en prévision du voyage royal, une quarantaine de marches rustiques donnant accès au lieu de l'apparition sont encore utilisées de nos jours par les visiteurs. De même, on peut voir dans l'église reconstruite en 1811, sous Napoléon Ier, et tenue par la congrégation des frères de Saint-Jean depuis 1981, la plaque que Louis XIV reconnaissant y fit apposer.

Un autre événement retentissant allait se produire à Cotignac au printemps suivant. Le 7 juin 1660, au moment où Louis XIV accueillait à la frontière franco-hispanique sa fiancée et cousine germaine l'infante Marie-Thérèse, fille du Habsbourg espagnol Philippe IV, au pied de la montagne du Bessillon, à quatre kilomètres de Cotignac, un berger de 22 ans, Gaspard Ricard, mourait de soif. Il vit soudain se dresser



PHOTOS : © FRED DE NOYELLE/GODONG.

devant lui un homme d'âge qui lui dit en provençal : *« Je suis Joseph. Soulève ce roc et tu boiras ! »* Le garçon obéit, vit l'eau jaillir en cet endroit connu pour son aridité, se désaltéra puis, requinqué, courut tout émotionné crier l'extraordinaire nouvelle aux villageois. Le même phénomène populaire qu'en 1519 pour la Vierge se produisit : on se porta par vagues vers l'endroit du prodige et on y éleva une chapelle au-dessus de ce qui est appelé depuis lors « La Font Saint-Joseph ». Les catholiques considèrent que « le miracle du Bessillon » est la seule manifestation du patriarche de Nazareth où il s'est trouvé seul et où il s'est exprimé. Louis XIV déclara la Saint-Joseph fériée dans ses Etats ; elle le resta à Cotignac même, contre modes et interdits, jusqu'à la fin des années 1960.

La renaissance religieuse de La Font vint d'Algérie : en 1975, lorsque les bénédictines installées à Médéa, dans le rocailleux Titteri, au sud d'Alger, lasses des coups en dessous du régime militaro-socialiste de l'Algérie, décidèrent de refranchir la Méditerranée, elles cherchèrent un point de chute en Provence, le plus ancien foyer monastique français. Bien leur en prit, car si les moniales de saint Benoît étaient restées en Algérie, elles auraient peut-être subi le sort fatal de leurs voisins, les trappistes de Tibhirine. Les bénédictines rapatriées eurent le coup de foudre pour La Font Saint-Joseph, son aura sacrée, pâlie mais toujours présente, son site naturel intact, qui est réuni directement par un chemin agreste au sanctuaire marial. Certes, la source continuait de couler, mais il fallait relever les ruines du monastère, jadis oratorien avant d'être prison pour cent cinquante malheureux sous la Révolution – et c'est là qu'intervint l'extravagant architecte Fernand Pouillon (1912-1986). D'abord communiste, passé ensuite à l'islam dans l'Iran du shah, œuvrant enfin pour la dictature algérienne, il conservait au fond de lui un attachement esthétique (et peut-être mystique : il devait en tout cas mourir chrétiennement) pour la grandeur cistercienne de l'abbaye du Thoronet, voisine de Cotignac. Pouillon offrit donc aux bénédictines de redessiner gracieusement le monastère, et même si la clôture canonique ne permet pas aujourd'hui de tout voir, échappées et images montrent que l'auteur des *Pierres sauvages* a mis le meilleur de son talent, mariant tradition et contemporanéité, au service de La Font.

Actuellement à la tête d'une dizaine de religieuses, la Très Révérende Mère Véronique, prieure de Saint-Joseph, qui nous reçoit au parloir, dû aussi à Pouillon avec sa cheminée patricienne, salue la générosité de l'architecte puis se réfère à Bernanos en évoquant la civilisation moderne conçue pour empêcher *« toute espèce de vie intérieure »*. *« Nous sommes contemplatives et notre devise est* "Ora et labora". *Certes notre église et ses abords sont pleinement ouverts aux fidèles, notamment pour la Saint-Joseph qui voit affluer quatre ou cinq mille personnes en une journée. Néanmoins nous ne nous impliquons pas dans la gestion des pèlerinages qui relève des frères de Saint-Jean. »* En consacrant, le 17 mars 2012, son diocèse à Joseph, Mgr Dominique Rey a encore accru l'attraction du public, priant ou non, pour La Font. Mais les religieuses n'ont rien changé à leur règle de vie, faite d'oraisons et de travaux. Elles s'efforcent de maintenir autant que faire se peut, autour de la vasque du berger Gaspard, l'atmosphère originelle de joie paisible. Mère Véronique conclut : *« Notre évêque désire développer par la beauté la Nouvelle Evangélisation souhaitée par Benoît XVI. »* Il est clair que Cotignac semble prédestiné pour qu'un tel vœu puisse s'y exprimer.

L'Islam au Louvre

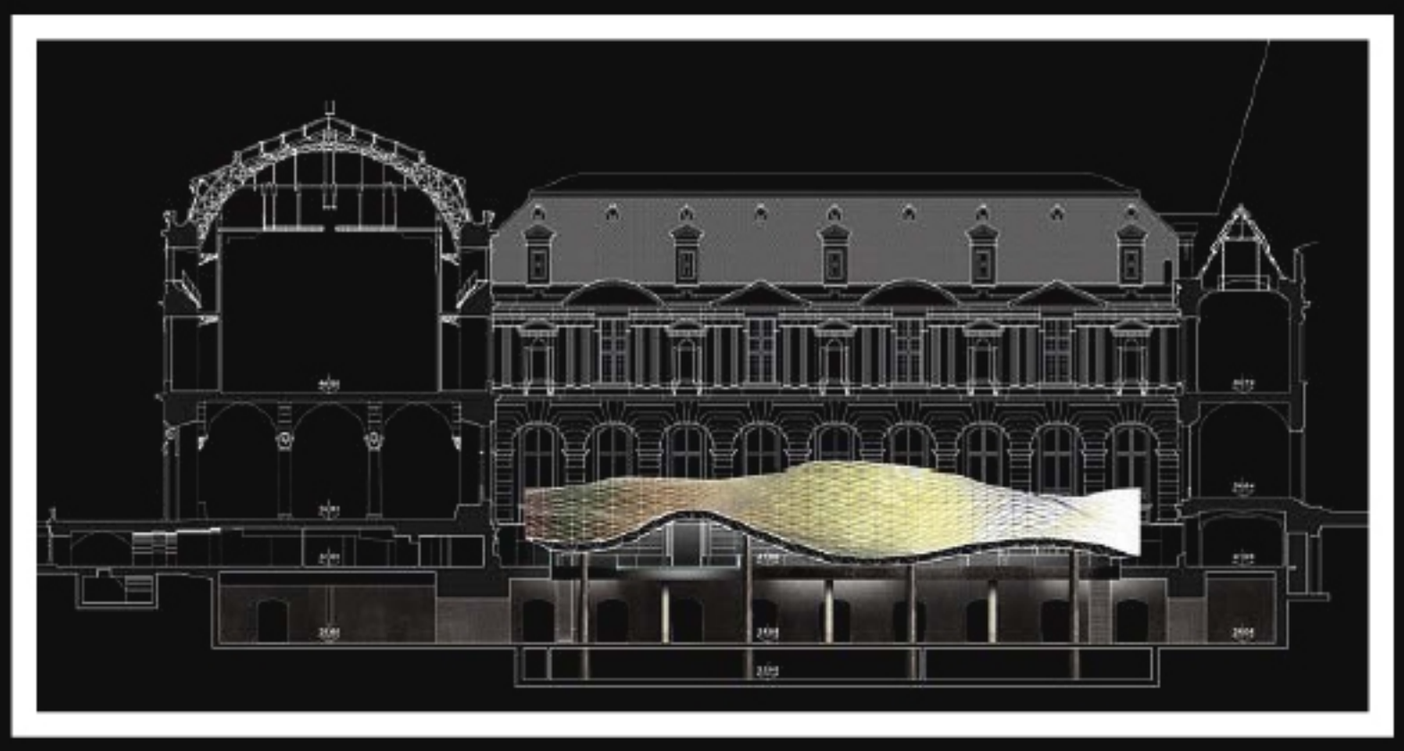
En chantier depuis 2008, les nouveaux espaces du département des Arts de l'Islam du Louvre ont ouvert le 22 septembre.

© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGHES DUBOIS.

« *Une aile de libellule, un drapé soyeux aux reflets facétieux.* » C'est ainsi que l'architecte Mario Bellini désigne la verrière ondulante et dorée qui abrite, à l'intérieur de la cour Visconti, les nouveaux espaces du département des Arts de l'Islam, son ouvrage et celui de Rudy Ricciotti. Les nouvelles salles baignent dans ces jeux de lumière que prise l'art islamique, privilégiant l'ombre qui met en valeur les objets précieux et les couleurs chatoyantes : un sous-sol clos d'une enceinte de béton sombre, des sols de dalles noires incrustées de copeaux de laiton, un rez-de-cour baigné de lumière naturelle grâce aux parois de verre qui laissent voir les façades de la cour, et cette verrière tissée d'un maillage de fils de laiton, visible également depuis le sous-sol grâce à des ouvertures percées dans le plancher. La muséographie (conçue par Renaud Piérard) utilise des vitrines sans tirants métalliques, posées sur des socles à l'aspect minéral, que l'on peut contourner et qui permettent d'apprécier les œuvres dans tout leur volume.

C'est là que la belle et grande collection d'art islamique du Louvre – l'une des plus importantes au monde, jusque-là sous-exposée – et celle du musée des Arts décoratifs ont été redéployées. Le parcours a été totalement revu. Les espaces précédents, « les salles de 1993 », qui se trouvaient sous la cour Puget, aile Richelieu – une succession de petites salles basses et sans lumière naturelle –, ne manquaient pas de charme et avaient permis en leur temps la présentation d'art islamique la plus large d'Europe. Mais, du fait de cette architecture contraignante, elles induisaient un discours très linéaire ; elles exprimaient une vision de l'histoire et de l'histoire de l'art qui avait été celle de plusieurs dizaines d'années de fabrique d'une discipline, où l'on pensait strictement par espace géographique et par dynastie. Or l'Islam est un monde où le politique a toujours été fluctuant ; où les entités ont été déconstruites, reconstruites ; où la notion de frontière est restée on ne peut plus floue, que des invasions ou des migrations ont nourri et déséquilibré, donnant lieu à une floraison de dynasties. Ajoutez à cela une géographie qui n'est pas familière au plus grand nombre et des noms propres difficiles à

LION Ci-dessous : plan en coupe du nouveau département des Arts de l'Islam, par les architectes Mario Bellini et Rudy Ricciotti. A gauche : lion de Monzón, bronze moulé, XII[e]-XIII[e] siècle. Les flancs et la croupe sont ornés d'une inscription gravée et d'un motif d'oiseau logé sous une arcade. Trouvé à Monzón de Campos, dans la province de Palencia, en Espagne, il servait de bouche de fontaine.



© PHOTO RMN-HERVÉ LEWANDOWSKI. © M. BELLINI-R. RICCIOTTI/MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGHES DUBOIS. © MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGHES DUBOIS.

POUVOIR Ci-dessus : pyxide d'al-Mughira, ivoire sculpté, XV[e] siècle. C'est à la cour omeyyade d'Espagne que fut sculptée cette boîte du prince al-Mughira, dernier-né des fils du calife de Cordoue Abd al-Rahman III (929-961). C'est à lui qu'il devait revenir, après son frère aîné al-Hakam II, de défendre les couleurs des Omeyyades d'Espagne contre la prétention au califat universel des Abbassides de Bagdad. Mais il fut exécuté au lendemain même de la mort d'al-Hakam II. Ci-dessous : aiguière du trésor de Saint-Denis, cristal de roche taillé sculpté et poli, vers 1000-1015, Egypte, époque fatimide.

© PHOTO RMN-HERVÉ LEWANDOWSKI

déchiffrer : il fallait simplifier, en trouver des lignes de force, remodeler le discours. Ce fut l'œuvre de Sophie Makariou, directeur du département, et des historiens Gabriel Martinez-Gros, professeur à Paris-X-Nanterre, et Julien Loiseau, maître de conférences à l'université de Montpellier. L'architecture et la muséographie de nouvelles salles à l'appui.

Ils ont choisi de raconter cette histoire en quatre temps. Au rez-de-cour, la naissance du premier Empire islamique, c'est-à-dire l'expansion arabe, depuis la mort du Prophète (632) jusqu'au XIe siècle, occupe tout le premier plateau. Dès 711, les Arabes ont atteint l'Indus et l'actuel Ouzbékistan ; en 751, ils livrent bataille aux Chinois, premier affrontement d'un long face-à-face de plusieurs siècles : militairement et en terme d'expansion, tout est dit. Ce temps voit l'invention du califat – par la dynastie des Omeyyades (661-750), la tribu du Prophète –, unité spirituelle et temporelle confondue en une seule personne : le calife (terme qui signifie « successeur du Prophète »). Les Omeyyades installent leur capitale à Damas, y font édifier la Grande Mosquée, très vite célébrée pour

PAONS Ci-dessus : paon d'Abd al-Malik le Chrétien, bronze, Espagne, 972. Il semble avoir été conçu comme une verseuse d'eau, un aquamanile. L'inscription *Abd al-Malik,* qui signifie « serviteur du Seigneur », peut être comprise comme la mention anonyme d'un artiste. A droite, en haut : vase dit Barberini, alliage cuivreux, or, argent, XIIIe siècle. Créé pour le dernier souverain ayyubide d'Alep, il a appartenu au pape Urbain VIII Barberini. A droite, en bas : plat au paon, Iznik (Turquie), vers 1550. Il arbore le répertoire ornemental *saz* cher à l'art ottoman : variations sur le thème d'une forêt enchantée peuplée d'animaux et de créatures fabuleuses; plat à la ronde de poissons, Iran, fin XIIIe siècle. Il s'inspire de la couleur et des décors des céladons chinois, sur lesquels le poisson symbolise la chance.

son fastueux décor de marbre et de mosaïques à fond d'or inspirées des monuments byzantins. Se met alors en place ce qui fera toujours la cohérence du monde islamique : un système politique constitué d'une population désarmée, soumise à l'impôt et dirigée par une élite guerrière et islamisée ; une langue de culture : la langue arabe (ou également, un peu plus tard, persane et, dans une moindre mesure, moghole). Apparaît alors, sous l'impulsion d'un grand souverain, Abd al-Malik (685-705), une écriture normée et rigoureuse, qui s'impose partout, sur les monuments, les monnayages, les bornes des routes. Comme, plus tard, la minuscule caroline se répandra en Occident sous l'impulsion de Charlemagne. L'écriture arabe sert à rédiger le Coran, mais aussi des poèmes, des formules magiques, des talismans, des épitaphes. Elle envahit les livres, l'architecture, les objets, dont elle constitue souvent l'essentiel du décor. Ce qui n'empêche pas que, contrairement à une idée reçue, les représentations des êtres humains et des animaux abondent dans les arts de l'Islam : seul le domaine religieux les exclut (mosquées, corans…).

L'empire se fracture cependant très vite, donnant naissance au califat fatimide (descendants de Fatima, la fille du Prophète) au Maghreb puis au Caire (909-1171), connu pour accumuler des objets de luxe en cristal de roche telle l'aiguière du trésor de Saint-Denis, ainsi qu'au califat de Cordoue, fondé en Espagne par les descendants des Omeyyades qui ont fui Damas après que les Abbassides (750-1258) leur ont pris le pouvoir. La précieuse pyxide d'al-Mughira raconte leur histoire. Ce sont les Omeyyades qui firent édifier la somptueuse Grande Mosquée de Cordoue, véritable chef-d'œuvre d'architecture avec sa cour des Orangers, ses innombrables colonnes de marbre, son mihrâb revêtu de mosaïques, de stucs et de marbres sculptés, et ses arcs outrepassés ou polylobés.

PHOTOS : © MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGUES DUBOIS. © PHOTO RMN-HERVÉ LEWANDOWSKI

L'aventure continue au sous-sol. Un premier temps raconte les ruptures et recompositions du monde islamique du XIe au XIIIe siècle, l'arrivée des « peuples nouveaux », les Turcs, à l'Est, les Berbères, au Maghreb, ainsi que l'irruption des chevaliers et pèlerins chrétiens venus en croisade des royaumes d'Europe et que le monde islamique désigne globalement du nom de Francs. Les Turcs progressent depuis l'Asie centrale et les steppes de Sibérie vers l'Asie Mineure, d'autres se lancent vers l'Amérique de l'Islam : l'Inde. Alors se produit une fracture dans le monde islamique, dont la partie orientale (l'Irak, l'Iran, l'Asie centrale, l'Inde) adopte le persan comme langue de culture (elle utilise les mêmes caractères que l'arabe), tandis que l'Egypte, la Syrie, le Maghreb et ce qui reste d'al-Andalus (l'Espagne musulmane, bien entamée par la Reconquista) conservent l'arabe. A l'Ouest, les Berbères édifient palais et mosquées à Marrakech, leur capitale, et passent en Espagne à la fin du XIe siècle. Les Francs, qui, à la différence des Turcs et des Berbères, ne seront jamais

© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HERVÉ LEWANDOWSKI.

CÉRAMIQUE Porche d'époque mamelouke reconstitué au Louvre, Le Caire, XV[e] siècle. En bas à gauche : bassin dit « baptistère de Saint Louis », cuivre, or, argent, chef-d'œuvre de la dinanderie mamelouke, XIV[e] siècle. Le futur Louis XIII y reçut le baptême. Au XVIII[e] siècle, il fut associé, sous la plume des historiens des Lumières, à la figure de Louis IX, roi canonisé, incarnation des croisades et de la lutte contre les infidèles. Mais en réalité Saint Louis se rendit en Orient bien avant que le bassin y fût créé. Ci-dessous : mur de céramique ottomane composé par l'équipe du Louvre à partir des collections de carreaux du musée.

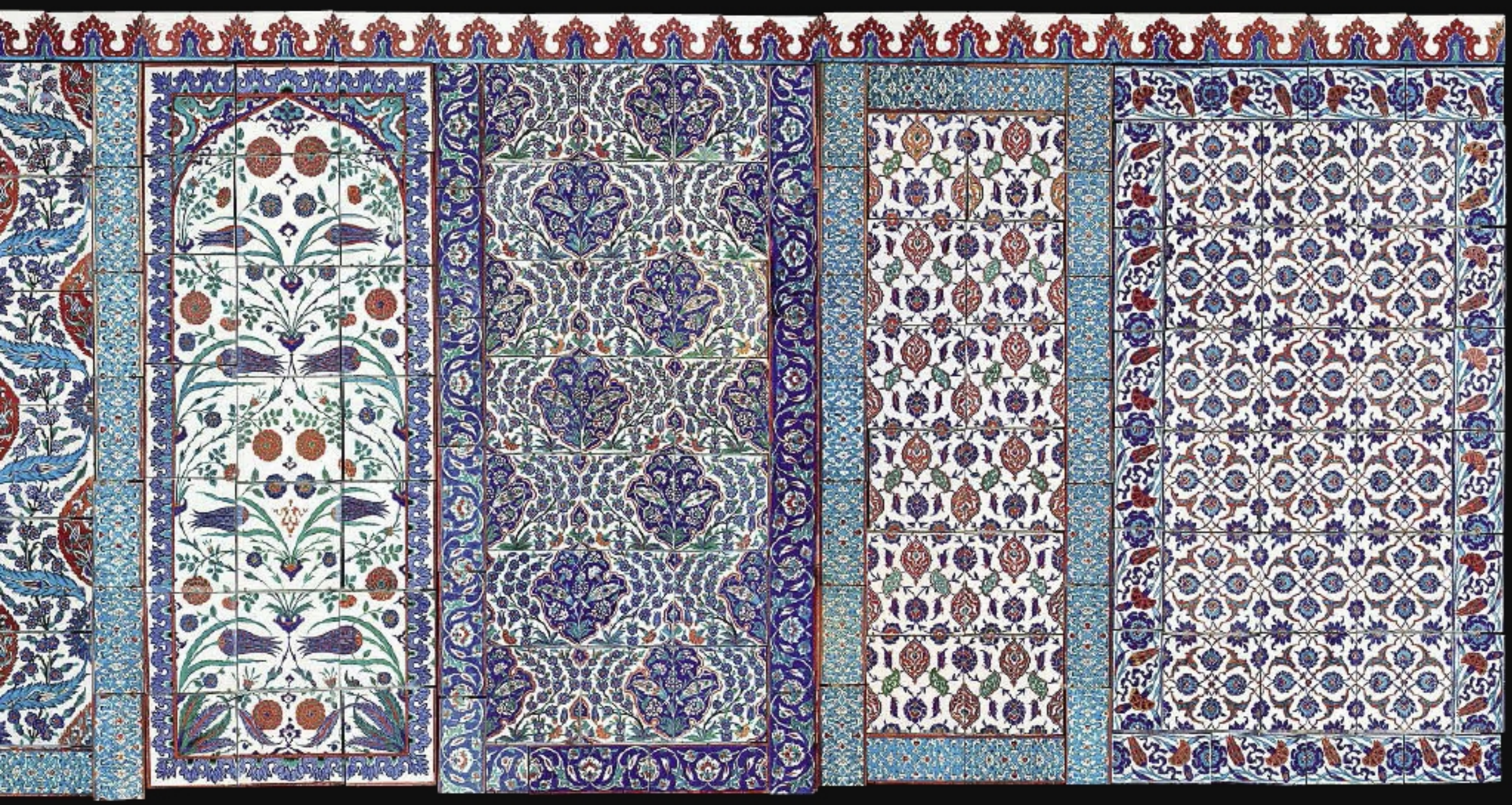
assimilés, car jamais islamisés, restent constamment sur la scène, en Espagne, à Jérusalem, dont ils se sont emparés en 1099 et en Syrie, comme un corps étranger que le monde islamique va s'attacher à expulser. A cette époque, un très grand nombre de techniques ornementales sont inventées. Le monde islamique produit et diffuse avec abondance toutes sortes d'objets précieux : soieries, métaux incrustés, verre émaillé et doré (qui sera repris plus tard à Venise), dont les collections du Louvre témoignent magnifiquement. Avec, par exemple, ce vase, dit Barberini, conçu à l'origine pour le dernier descendant de Saladin, maître de Damas et d'Alep, superbe albarelle de cuivre très pansue intégralement incrustée d'or et d'argent.

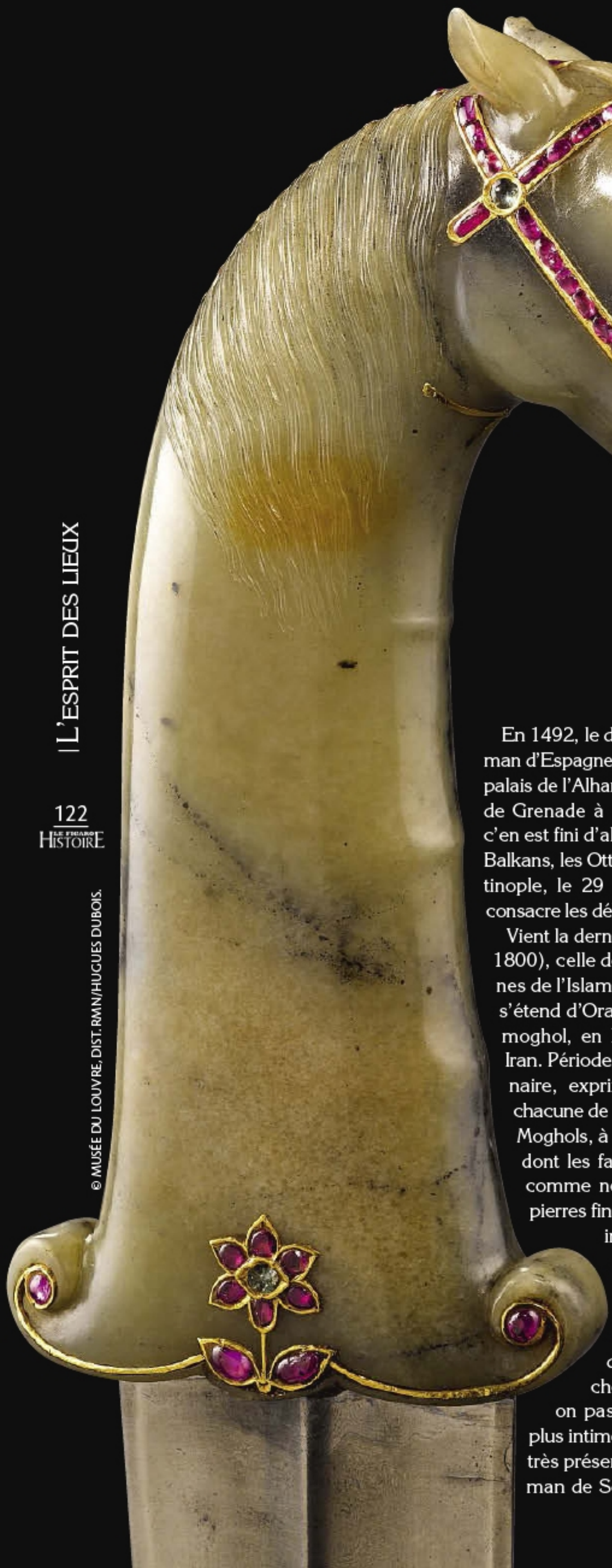
Après cette recomposition du monde islamique vient un troisième temps (vers 1250-1500), une nouvelle expansion. Les Mongols se déversent sur l'Europe jusqu'en Pologne, sur la Chine, sur l'Iran et le Proche-Orient arabe. Ils

© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGHES DUBOIS.

© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/PHOTOGRAPHIES RAPHAËL CHIPAULT.

sont arrêtés en 1260 par les Mamelouks, aristocratie guerrière d'anciens esclaves qui ont pris le pouvoir sur la Syrie, l'Egypte et les lieux saints d'Arabie. Ces derniers capitalisent leurs richesses par le biais de nombreux édifices auxquels sont attachés des revenus par un système de biens inaliénables, entraînant une incroyable production de mobilier de luxe. Ils ont fait du Caire leur capitale et ont fait venir des artisans du monde entier pour édifier et meubler, à partir de 1356, la mosquée du sultan Hassan. L'Iran mongol se fait le passeur de modèles chinois, tissus, céramiques, notamment les céladons puis les porcelaines à décor bleu et blanc, peintures sur rouleaux : les chinoiseries sont à la mode. Le terrible Tamerlan, d'origine mongole, qui dressait des tours avec les têtes de ses victimes, met Delhi à sac, détruit Ispahan et Bagdad, mais se fait aussi un protecteur attentif des artistes qu'il réquisitionne comme butin de guerre. Il donne naissance à une dynastie, les Timurides, et à une floraison de souverains mécènes, esthètes, astronomes et poètes. Les monuments de sa capitale, Samarkand, sont ornés d'un revêtement de briques crues alternées avec des briques recouvertes d'une glaçure bleu turquoise ou noire, comme, par exemple, le Gur-e Mir, tombeau de la dynastie. Les techniques sont alors portées à un point de perfection rare : céramiques à glaçure, céramiques lustrées, métaux incrustés, enluminures, donnant lieu à des créations d'une grande finesse.





© MUSÉE DU LOUVRE, DIST. RMN/HUGUES DUBOIS.

En 1492, le dernier souverain musulman d'Espagne, Boabdil, doit quitter ses palais de l'Alhambra et remettre les clés de Grenade à Isabelle la Catholique : c'en est fini d'al-Andalus. Mais dans les Balkans, les Ottomans ont pris Constantinople, le 29 mai 1453, victoire qui consacre les débuts d'un nouvel empire.

Vient la dernière époque (vers 1500-1800), celle des trois empires modernes de l'Islam. L'Empire ottoman, qui s'étend d'Oran à Budapest ; l'Empire moghol, en Inde ; les Safavides, en Iran. Période de splendeur extraordinaire, exprimée différemment par chacune de ces puissances. Chez les Moghols, à qui l'on doit le Taj Mahal dont les façades de marbre blanc comme neige sont incrustées de pierres fines de toutes les couleurs imitant des plantes fleuries, on baigne dans un univers minéral, de grès rouge. Chez les Safavides, creuset d'artistes que les Moghols venaient chercher jusqu'à Ispahan, on passe à quelque chose de plus intime où le décor figuratif est très présent. Enfin, le monde ottoman de Soliman le Magnifique et de son épouse Roxelane accuse son souci de briller qu'exprime surtout la céramique, alors à son apogée, avec sa glaçure très blanche, sa riche palette : bleu violine, bleu foncé, turquoise et le fameux rouge tomate, couleur si difficile à cuire. Sinan, le grand architecte de la Suleymaniyye d'Istanbul, met alors en place une esthétique nouvelle, où l'architecture du mur s'enveloppe d'un manteau de céramique aux carreaux tous normés, qui permet d'étendre des tapis de motifs presque sans fin, avec des jeux de bordure dont les couleurs s'opposent à celles des carreaux du centre. Pour susciter auprès des visiteurs l'impression que donnait un tel décor dans un édifice ottoman, Sophie Makariou et son équipe ont composé, à partir de leurs collections, une nappe de carreaux de douze mètres de long, un mur magnifique qui clôt la visite.

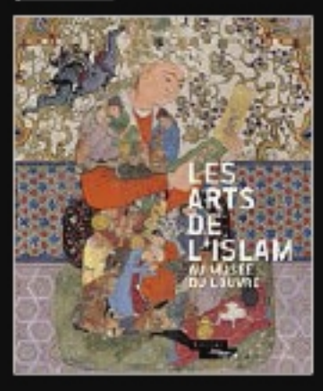
On en sort comme d'un autre monde, un peu étrange, fabuleux. *« Pour réparer les violences actuelles dues à l'islam, pour apaiser, nous avons la tentation de prendre ces objets pour des avocats contre ce qui se passe aujourd'hui, des pansements historiques aux blessures des contemporains,* confie Sophie Makariou. *Or, cette civilisation, dans tout ce qu'elle a produit de grandiose, a fait beaucoup de ravages. Il y a eu énormément de destructions et c'est miraculeux que tant de choses nous soient parvenues. Nous avons la tentation de dire que nous sommes tous frères, que l'on se ressemble tous, mais je crois qu'il faut que nous arrivions à dire que l'islam est un monde radicalement différent et que c'est justement ce qu'il a de passionnant. Il a produit une esthétique différente, il fonctionne dans un cadre historique différent, ses origines sont différentes et c'est pour cette raison qu'il faut aller à sa découverte. Je crois que les salles sont une invitation à cela, et j'espère que venant des autres espaces du musée, le visiteur aura l'impression de pénétrer dans quelque chose de nouveau, comme en une sorte de voyage. »*

© PHOTO RMN-JEAN GILLES BERIZZI.

L'ART DE LA CHASSE Ci-dessus : plat de reliure à scène de chasse, Iran, cuir et carton, décor de pigments et d'or sous vernis, XVI^e siècle, époque safavide. On retrouve des motifs évoquant les poncifs de la littérature persane comme celui du lion pris dans les roseaux qui apparaît souvent sur les peintures de manuscrits et fait sans doute référence a une prise violente du pouvoir. A gauche : poignard à manche en tête de cheval, Inde, jade, rubis, émeraudes et or *kundan*; acier damassé et damasquiné d'or, XVII^e siècle. Ce *khanjar* était d'une redoutable efficacité : une telle lame pouvait transpercer une cotte de mailles. Superbe et techniquement parfait, ce poignard n'a pu être offert qu'à un personnage très haut placé de la cour moghole, si ce n'est à un membre de la famille royale.

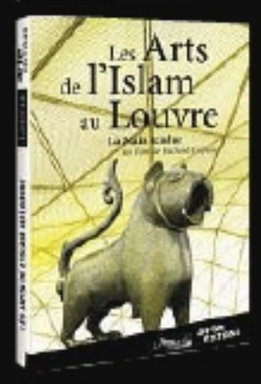
LES ARTS DE L'ISLAM AU MUSÉE DU LOUVRE

Sous la direction de Sophie Makariou



Catalogue
Louvre Editions/Hazan
576 pages
39 €

LES ARTS DE L'ISLAM AU LOUVRE



Musée du Louvre/Arte Développement
Coffret DVD
20 €

LES LUMIÈRES DE L'ISLAM

Patrick Ladoucette

Dimanche
7 octobre à 8 h 25
sur France 5
Les Films d'Ici/
Musée du Louvre/
France Télévisions

TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann

Les secrets des maîtres verriers

Nettoyés, débarrassés d'anciennes restaurations malencontreuses, les vitraux de la Sainte-Chapelle retrouvent leurs couleurs et leur transparence.

PHOTOS : © CHRITOPHE LEPETIT /LE FIGARO HISTOIRE.

DIAGNOSTIC A gauche : dans son atelier près de Chartres, Claire Babet, maître verrier, examine à la lumière les panneaux des vitraux de la Sainte-Chapelle, qu'elle a démontés et acheminés jusque-là. La baie qu'elle restaure raconte l'histoire de Josué et celle de la prise de Jéricho. A droite : la pollution parisienne forme parfois une croûte épaisse sur la face externe du verre.

C'est un hangar blanc, caché derrière une haie, dans la plaine : l'atelier de Claire Babet, maître verrier, n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Chartres. Soigneusement empilés sur les étagères d'une pièce aveugle, des panneaux de verre cerclés de plomb attendent leur tour. Ils sont noirs et sales. Chacun porte un numéro, soudé à sa lisière. Difficile d'imaginer qu'assemblés ces sombres morceaux de puzzle forment l'une des baies de la Sainte-Chapelle, un échantillon des 1 113 panneaux – dont les deux tiers datent du XIII^{e} siècle – qui constituent ce joyau inégalé de l'art du vitrail.

Nul autre lieu que cet écrin voulu par Saint Louis pour abriter les reliques du Christ n'offre au regard un tel chatoiement de couleurs dominées par des tons de saphir et de rubis : 670 m^2 de verrières – sans la rose – à peine séparées les unes des autres par de minces colonnettes; de haut en bas des scènes narratives découpées en étroits fragments de verre plus nombreux que dans aucune cathédrale…

L'iconographie des vitraux est complexe. Saint Louis s'est sûrement entouré de théologiens pour la concevoir : un premier cycle, dans la nef, raconte l'histoire sainte, de la Genèse à l'Apocalypse, ainsi qu'un récit de l'acquisition et de la translation des reliques de la Passion, dans lequel est représenté le saint roi. Sur les vitraux du chœur, se déroulent l'enfance et la Passion du Christ. Deux verrières évoquent la vie de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste. Sur l'un des panneaux entreposés dans l'atelier de Claire Babet, on peut lire ces mots, gravés à la pointe diamantée : *« Louis Truffier a posé cette baie en février 1852. »* Commencée en 2008, grâce au mécénat de la société Velux, l'actuelle restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle n'est en effet pas la première. Loin de là.

Dès leur achèvement, en 1248, Saint Louis avait prévu un budget pour l'entretien des vitraux dont avaient été chargés les chanoines de la Sainte Chapelle. De premières restaurations eurent lieu dès les XIV^{e} et XV^{e} siècles. Après une inondation en 1690, les

vitraux de la chapelle basse furent déposés une première fois, puis ceux de la chapelle haute en 1765. Mais la restauration majeure fut l'œuvre de quelques passionnés au XIXe siècle. En 1803, la chapelle haute avait été transformée en dépôt d'archives, les bas des verrières murés pour installer des rayonnages, les vitraux retirés sur deux mètres de hauteur. Certains avaient même été vendus à des antiquaires et étaient partis rejoindre des collections anglaises. Désireux de rendre à l'écrin de Saint Louis l'aspect médiéval qu'il avait perdu au fil des siècles, des historiens et des architectes lancèrent une grande restauration du lieu, sous la direction de professionnels de renom : Jean-Baptiste Lassus, Félix Duban, et avec l'approbation d'Eugène Viollet-le-Duc… Ce chantier dura trente ans. Toutes les baies furent déposées, nettoyées, restaurées et au besoin complétées. Un relevé très précis de chaque vitrail fut pris, sur calque. Ce document unique est une mine de renseignements pour les maîtres verriers d'aujourd'hui.

Classés monuments historiques en 1862 en même temps que le bâtiment, les vitraux furent à nouveau déposés en 1918 et mis à l'abri des bombardements de la Grosse Bertha, puis une fois encore de 1939 à 1945. Miraculeusement parvenus jusqu'à nous depuis le XIIIe siècle, sauvés par les hommes malgré plusieurs incendies, une Révolution et deux conflits mondiaux, ils sont particulièrement choyés.

Le bâtiment n'est pas moins fragilisé par la présence de quatre mille visiteurs qui s'y pressent désormais chaque

GUERRIERS Soucieux de valoriser la royauté et les croisades, les iconographes de la Sainte-Chapelle ont représenté de nombreuses scènes de batailles.

TOPOGRAPHIE Thomas, l'un des artisans d'art, repasse au feutre le relevé de toutes les lignes de plomb pour dresser un plan parfait des vitraux. Intégrée dans l'ordinateur, la carte des vitraux servira de guide d'ensemble.

CHIMIE A chaque nouvelle baie, un solvant est mis au point, en accord avec Christophe Bottineau, l'architecte en chef des Monuments historiques. Claire Babet étudie chaque panneau et envoie les plus encrassés au laboratoire des Monuments historiques à Champs-sur-Marne pour que la couche de dépôt y soit analysée.

jour et qui, par le simple fait de respirer, rejettent des gaz carboniques. Une nouvelle restauration était donc nécessaire. *« Mais, contrairement à ce que pourrait croire le public, nous ne remplaçons presque jamais de verre,* précise Claire Babet. *L'essentiel du travail consiste à nettoyer les vitraux. »* Son équipe a déjà restauré une autre baie, il y a deux ans. Les problèmes lui sont donc familiers. La baie qui a rejoint l'atelier au printemps raconte l'histoire tumultueuse de Josué et celle de la prise de Jéricho.

Les vitraux sont regroupés en panneaux, retenus par des barlotières. Juchés à plusieurs mètres au-dessus du sol sur des échafaudages intérieurs, les artisans ont décroché l'un après l'autre chaque panneau et les ont descendus par l'extérieur en retenant leur souffle. Une voiture a suivi la camionnette qui les transportait jusqu'à l'atelier. Personne n'osait imaginer les vitraux de la Sainte-Chapelle en rade sur une aire d'autoroute, attendant un éventuel dépanneur.

Lorsqu'une baie arrive à l'atelier, après avoir étiqueté minutieusement tous les panneaux, les maîtres verriers prennent l'empreinte de chacun en faisant un frottis à la craie de graphiste, selon le même procédé que le papier carbone, puis ils repassent au feutre le trait pour obtenir un relevé de tous les vitraux qui sera modélisé sur l'ordinateur. Les faces internes et externes sont ensuite nettoyées plusieurs fois, à l'aide de solvants très doux dont la formule est mise au point pour chaque restauration.

Claire Babet connaît bien les différents types de dépôts : la patine grasse, la poussière, la croûte résistante due à la pollution parisienne et qui s'accroche à la face externe du verre. Certains panneaux, plus délicats à traiter, partent au laboratoire des Monuments historiques, à Champs-sur-Marne, pour que la couche de dépôt soit analysée, avant de rejoindre, à Tours, l'atelier de Laurence Cuzange, qui travaille en tandem avec Claire Babet. Elle appliquera de l'argile sur certaines croûtes de pollution pour les dissoudre.

Titulaire d'un diplôme de l'Ecole nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art Olivier de Serres, Claire Babet est maître verrier. Si elle nettoie et restaure, elle peint aussi et crée ses propres vitraux. *« Ce qui m'intéresse avant tout, c'est la couleur. Ce qui change, c'est le support. Sur la toile, je suis plus libre. Avec le vitrail, il y a plus de contraintes, il faut trouver sa liberté. Sinon, ma démarche n'est pas différente. »* Elle a exposé plusieurs fois au Salon d'automne de Paris ou au Centre international du vitrail à Chartres, et a reçu des prix pour ses vitraux contemporains.

Travailler sur les vitraux de la Sainte-Chapelle la touche beaucoup. Aucun d'entre eux n'est signé – c'est généralement le cas des verrières de cette époque – et nous ne possédons nulle trace d'un éventuel contrat de commande. Les historiens pensent cependant que trois ateliers différents ont travaillé pour la Sainte-Chapelle. Les peintres verriers utilisaient des feuilles de verre soufflé et coloré dans la masse. Ils choisissaient minutieusement les morceaux irréguliers pour accentuer certains effets. *« Les artistes,* explique Claire Babet, *prenaient*

PHOTOS : © CHRITOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE.

des verres rouges chamarrés, par exemple, pour représenter le sang sur le visage des personnages dans les batailles. Ils utilisaient des verres différents pour la perspective et montrer que les personnages se situaient sur des plans plus ou moins éloignés.»

Le maître verrier réalisait une esquisse qu'il soumettait à son commanditaire. Puis, sur une table blanchie à la craie, il traçait au charbon de bois un carton, un dessin en grandeur réelle de chaque panneau. Il découpait ensuite au fer rougi au feu les pièces de verre. Parfois, il rendait le modelé d'un vêtement, les traits d'un visage en peignant le verre à la grisaille. Après seulement, les pièces étaient cuites dans des fours à six cents degrés. Refroidies, elles étaient serties dans des barrettes de plomb soudées à leurs intersections.

Certaines pièces abîmées avaient été réparées au XIXe siècle avec des plombs de casse, très visibles. Des morceaux avaient même été collés plus tard à la colle Araldite ! Les restaurateurs suppriment aujourd'hui ces plombs comme ces vieilles colles et ils les remplacent par de la colle silicone ou de la colle époxy. Si un petit fragment manque, Claire Babet en taille un dans l'une des feuilles de verre soufflées par la verrerie de Saint-Just qu'elle conserve dans son atelier. Jamais elle ne colle des pièces de verre contemporaines avec des anciennes mais les assemble au tiffany, un fil de cuivre qu'elle soude de chaque côté. *«Nous sommes pleins d'humilité. Ce que nous faisons, c'est pour cent ans au moins : on ne va pas décrocher les vitraux tous les jours. Et, en même temps, tout ce que nous réalisons est réversible. Nous travaillons toujours au cas par cas et nous ne rajoutons une pupille à la grisaille ou un drapé d'un vêtement que si nous en avons retrouvé la trace.»*

Diplômée en 1990, Claire Babet a travaillé à Paris avant de reprendre l'atelier d'un autre maître verrier, en 1999. *«J'avais pris des cours de peinture depuis*

TRANSPARENCE Maître verrier, Claire Babet peint et crée aussi des vitraux contemporains. Elle aime en particulier travailler la couleur. On lui doit, entre autres, les nouveaux vitraux de l'église de Boutigny, en Eure-et-Loir.

LAVAGE L'essentiel des travaux consiste en un minutieux nettoyage qui redonne aux vitraux leur transparence. Très rarement, les maîtres verriers remplacent un morceau de verre manquant, qu'ils fixent au vitrail par un fil de cuivre.

l'âge de 6 ans. Après mon bac, j'ai passé le concours d'Olivier de Serres puis, pendant la première année d'études générales, j'ai découvert l'atelier de vitrail et j'y ai été admise pour la seconde année. J'ai toujours su que je voulais faire un métier lié à la couleur.» Depuis, elle a restauré quinze à vingt baies et la rose occidentale de la cathédrale de Chartres, créé de nouveaux vitraux pour l'église de Boutigny, en Eure-et-Loir, des vitres losangées avec des tons battus verdâtres et bleuâtres pour l'abbaye de Clairvaux…

Le métier est difficile. Depuis dix ans, les maîtres verriers sont obligés de baisser leurs prix pour pouvoir répondre aux appels d'offres. Trois ateliers ont fermé récemment. Quatre personnes travaillent avec Claire Babet. Guillaume, l'apprenti, est en deuxième année de CAP après une licence d'histoire de l'art. Il passe quinze jours à l'atelier, quinze jours à l'école. Aurélie a son CAP de maître verrier et une maîtrise de restauration et conservation des biens culturels. Thomas a fait une licence en musicologie et une formation de peinture sur verre avant d'entrer dans l'atelier et Michel, le vétéran, a 41 ans et travaille là depuis plusieurs années.

Régulièrement, ils doivent tous contrôler le taux de plomb qu'ils ont dans le sang. Ils observent des mesures très strictes, se lavent les mains très souvent, veillent à ne pas porter les doigts à leur bouche. L'atelier est équipé d'un sol qui absorbe les poussières. Malgré tout, il arrive parfois que le seuil d'alerte soit dépassé. Il faut s'arrêter, le temps que le taux redescende. Pourtant, aucun d'entre eux ne regrette ce choix. Un chantier comme celui de la Sainte-Chapelle dure treize mois, une longue année vécue dans l'intimité constante de ces vitraux et des artistes qui les ont créés, il y a huit cents ans. Cela fait réfléchir. *«L'art,* s'interroge Claire Babet, *n'existe-t-il pas pour nous faire progresser en tant qu'être humain?»*

PHOTOS : © CHRITOPHE LEPETIT/LE FIGARO HISTOIRE

VOTRE NOUVEAU MAGAZINE

LE FIGARO HISTOIRE

ABONNEZ-VOUS

OFFRE SPÉCIALE

29€

▷ SEULEMENT

1 an d'abonnement (6 nos) soit près de 30% de réduction

TOUT RESTE À DÉCOUVRIR

Commandez en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP12004

1 an d'abonnement au Figaro Histoire (6 nos) pour 29€ au lieu de ~~41,40€~~

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/12/2012. Informatique et Libertés : en application des articles 38, 39 et 40 de la loi Informatique et Libertés, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de radiation des informations vous concernant en vous adressant à notre siège. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

Photos non contractuelles. Société du Figaro SA, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. 542 077 755 RCS Paris.

Par Vincent Tremolet de Villers

Le roi normal

Etait-il normal ? On le voyait sur les boulevards, coiffé d'un chapeau rond, son parapluie noir sous le bras. Il avançait d'un pas lent et sa silhouette ne le distinguait en rien des passants.

Le jour où *«la couronne lui tomba sur la tête»* (comtesse de Boigne), il resta le même et refusa, malgré l'obstination des conseillers, de changer d'allure. Il faisait éduquer ses fils à l'établissement public et n'aimait rien tant que deviser avec les Parisiens. Au début de son règne, il vivait paisiblement au Palais-Royal et s'impatientait quand on le pressait de s'installer aux Tuileries. On prêtait de nobles raisons à son refus, la crainte de retrouver le bureau de Louis XVI, le lit de Louis XVIII. Mais Charles de Rémusat, en député, n'en croyait pas un mot : *«J'ai toujours pensé,* disait-il, *que l'hésitation du roi venait moins de scrupule à coucher dans le lit d'autrui que de répugnance à quitter le sien.»* Altier, magnifique dans son costume, Alfred de Vigny était au Palais-Royal à la tête de son bataillon, ce 11 février 1831. Il y avait une foule immense en un très grand désordre. Le cygne romantique parvint à distinguer au milieu du trouble *«un homme au chapeau gris, à l'habit brun, au large parapluie sous le bras qui donnait de tous côtés des poignées de main un peu hasardées»*. L'individu, dit-il, était contraint de *«nager pendant un quart d'heure à travers les chapeaux pour traverser la cour du Palais»*. Il était *«en mauvais état, son gilet déboutonné, ses manches arrachées et son chapeau défoncé»*. Ce bonhomme était le roi et Mrs Trollope, en visite à Paris, n'en est pas revenue : *«Nous vîmes le roi Louis-Philippe, vêtu en simple bourgeois, passant à pied devant les Bains chinois.»*

Au Conseil des ministres, le plus souvent, il était en retard. Il s'en souciait peu, ses ministres étaient tellement incapables et paresseux. Il s'en était ouvert à Victor Hugo : *«Oh! que c'est rare, un vrai ministre! Ils sont tous comme des écoliers. Les heures de conseil les gênent. (…) Ils ont hâte d'être (…) à leurs bavardages.»*

Si son physique, son attitude prêtaient le flanc à la caricature (on moquait ses joues pleines et son visage de poire) cela ne l'atteignait pas. Pour ne pas subir les moqueries, sa méthode était imparable : *«Il ne faisait aucun cas des journaux français, pour s'éclairer sur la politique intérieure,* confie le comte de Montalivet. *Je ne lui en ai jamais vu un seul entre les mains.»*

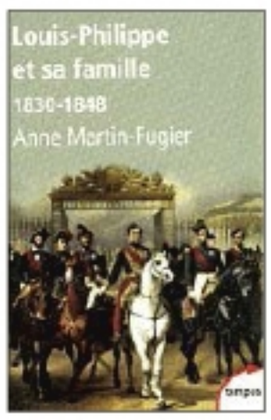
A la tribune, raconte Pierre Magne, le député de Périgueux, il lisait son discours *«d'une voix nette mais un peu cassée, en allongeant ses finales, comme dans les déclamations d'un maître d'école»*. Quand il recevait, les pairs de France faisaient cercle autour de lui. Encombré de ses bras, il faisait des bons mots : *«Demain les journaux répéteront que le roi a répondu avec un aplomb admirable et une merveilleuse présence d'esprit,* persifle encore Magne. *La vérité est qu'il nous a débité très vite et très mal quatre ou cinq phrases qu'il avait visiblement apprises par cœur.»*

Un jour de 1843, alors qu'il se promenait avec la reine Victoria dans les jardins du château d'Eu, il lui avait, dit-on, cueilli une pêche, avant de sortir un couteau pour la peler. *«Quand on a été comme moi, un pauvre diable vivant à quarante sous par jour,* avait-il lancé faisant son ouvrage, *on a toujours un couteau dans sa poche.»* La reine en avait été désemparée, *indeed* !

«Hors de ses fonctions, explique Anne Martin-Fugier dans le passionnant essai qu'elle lui a consacré, *il se conduit comme un simple citoyen.»* Normal ? Hugo, ancien maudit devenu pair de France, s'en alarme : *«Ces manières ont certes le charme de la simplicité. Mais le poète s'interroge : si elles remplacent l'étiquette de la cour, la royauté ne finira-t-elle pas étouffée sous les formes bourgeoises ?»*

Louis-Philippe a-t-il été sensible à la critique ? Après avoir conquis l'Algérie par *«hasard»* (Tocqueville), échappé à plusieurs tentatives d'assassinat, rétabli l'étiquette, il dépensa des millions dans la restauration de Versailles. Il avait garni le palais d'immenses toiles commandées aux plus grands artistes du temps : Eugène Delacroix, Horace Vernet. Ce dernier a fixé, pour la postérité, l'image que le souverain entendait désormais laisser. Louis-Philippe y a abandonné parapluie, chapeau claque : monté sur un cheval blanc, il porte l'uniforme de chef des armées. Impérieux, il est entouré de ses cinq fils, comme Napoléon parmi ses maréchaux. Devant la grille d'honneur de Versailles, il fait écho à la statue équestre de Louis XIV. Normal, pour un roi des Français.

LOUIS-PHILIPPE ET SA FAMILLE
Anne Martin-Fugier



Perrin
« Tempus »
312 pages
9 €

© NICOLAS REITZAUM. © RUE DES ARCHIVES/TAL.

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 28 novembre 2012

LE FIGARO

Vous propose de **découvrir**

hors-série

du 28 avril au 4 mai 2013

L'ANDALOUSIE SECRÈTE

Grenade – Cordoue – Carmona – Séville

Vos visites :

- **L'Alhambra de Grenade** avec les palais nasrides, le palais de Charles Quint, l'alcazaba et le Generalife.
- **Grenade** avec l'Albaicín, la Chapelle royale, le monastère de San Jerónimo et la chartreuse.
- **Cordoue** avec la mosquée-cathédrale, l'alcázar et le quartier de la Judería.
- **Carmona** et la nécropole romaine.
- **Séville** avec la cathédrale, l'église del Salvador, l'Alcázar, les arènes, la casa de Pilatos, le quartier Santa Cruz et le palais de Lebrija.

VOS PRIVILÈGES : soirée flamenca dans une grotte du quartier gitan du Sacramonte à Grenade. Soirée privative au palais de Viana à Cordoue. Visite privée de l'Alcázar de Séville. Dîner flamenco au museo del Baile flamenco à Séville. Journée dans une hacienda avec spectacle de *tienta*. Soirée de gala à la casa de Salinas à Séville.

VOS HÔTELS : Hospes Palacio de los Patos ***** à Grenade (2 nuits), Las Casas de la Judería **** luxe à Cordoue (1 nuit), Hotel Alfonso XIII ***** à Séville (3 nuits).

VOS RESTAURANTS : Los Tomasos à Grenade; Bodegas Campos à Cordoue; Parador de Carmona; Abades Triana, Egaña Oriza à Séville.

Offre réservée aux lecteurs du *Figaro* : 3795 € par personne, 7 jours-6 nuits.

Ce prix comprend : le transport aérien sur vols réguliers en classe Economique; les transferts et transports en autocar grand confort; les visites et excursions mentionnées au programme; les services de 2 guides conférenciers francophones aux étapes et d'un guide accompagnateur pendant tout le circuit; les séjours dans les hôtels indiqués en chambre de 2 personnes avec bain (petit déjeuner inclus); tous les repas du déjeuner le jour 1 au déjeuner le jour 7 (boissons incluses); les privatisations et animations; l'assurance assistance/rapatriement. Ce prix ne comprend pas : l'assurance annulation; le supplément pour chambre individuelle; les frais personnels et pourboires; les taxes d'aéroport. Du fait de l'éloignement de la date du voyage, certaines visites pourront être modifiées. Les 3 premiers dossiers d'inscription bénéficieront d'un surclassement dans l'un des 3 hôtels du parcours. Voyage organisé pour les lecteurs du *Figaro* sur la base d'un minimum de 45 personnes par Saint Léger Voyages-groupe Tourcom, 21, avenue Emile-Zola, 94100 Saint-Maur-des-Fossés. Licence 94096004 avec JFD System. Pour tout renseignement et commande de brochure, contacter Saint Léger Voyages au 01 48 89 89 89 ou par fax au 01 48 89 89 90. Par courrier à l'adresse ci-dessus, par mail à info@saintlegervoyages.fr. Nombre de places limité.

PHOTOS : © MDJ.

PIXEL FRANCE

LES V.I.P. VENTES INFINIMENT PRIVILÉGIÉES

VOLVO

VOTRE VOLVO

VOLVO S60 DRIVE BM6 R-DESIGN

4 940€* 29 500€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule neuf

Peinture métallisée - Radar de recul arrière

VOLVO S60 D5 AWD BVA SUMMUM

11 815€* 34 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule de direction 3 mois - 6 000 Km

Peinture métallisée - Siège passager électrique
Servotronic

VOLVO V60 DRIVE BM6 MOMENTUM

3 990€* 30 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule neuf

Peinture métallisée - Sellerie cuir
Pack Navigation RTI

VOLVO XC60 D5 AWD BVA R-DESIGN

6 090€* 44 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule neuf

Peinture métallisée - Toit ouvrant

VOLVO XC70 D3 AWD BVA SUMMUM

11 540€* 38 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule neuf immatriculé

Peinture métallisée

VOLVO XC70 D5 AWD BVA XENIUM

13 720€* 42 900€

D'AVANTAGE CLIENT

Véhicule neuf immatriculé

Peinture métallisée - Pack Famille
Servotronic

VOLVOCARS.COM/FR

* Offre spéciale : jusqu'à 13 720€ d'avantage client offert sur une sélection de VOLVO S60, VOLVO V60, VOLVO XC60 et VOLVO XC70 disponibles en stock chez votre concessionnaire Volvo Actena, offre réservée aux particuliers et professions libérales. Liste des véhicules en stock disponible en concessions. Gamme VOLVO S60 : consommation Euromix (l/100 km) : 4,3/9,9 - CO_2 rejeté (g/km) : 114/231. Gamme VOLVO V60 : consommation Euromix (l/100 km) : 4,5/10,2 - CO_2 rejeté (g/km) : 119/237. Gamme VOLVO XC60 : consommation Euromix (l/100 km) : 5,7/10,7 - CO_2 rejeté (g/km) : 149/249. Gamme VOLVO XC70 : consommation Euromix (l/100km) 5,5/10,6 - CO_2 rejeté (g/km) 144/248.

Actena Automobiles
www.actena.fr

75	PARIS 16e	01 44 30 82 30	56, AVENUE DE VERSAILLES
75	PARIS 17e	01 40 53 71 53	14, BOULEVARD PEREIRE
92	NEUILLY	01 46 43 14 40	58, AVENUE CHARLES DE GAULLE
92	LA GARENNE	01 56 47 06 60	86, AVENUE DE L'EUROPE
78	PORT-MARLY	01 39 17 12 00	8, ROUTE DE ST GERMAIN
78	VERSAILLES	01 39 20 17 17	45/47, RUE DES CHANTIERS
78	MAUREPAS	01 30 50 67 00	ZA PARIWEST - 8 RUE ALFRED KASTLER
78	BUCHELAY/MANTES	01 34 79 92 92	ZI LES CLOSEAUX - 1 RUE DES GAMELINES

Groupe Priod

Service Exclusif Vente aux Diplomates et Export : 01 44 30 82 30 / Service Flotte-Entreprises, Loueurs Longue Durée et Grands Comptes : 01 56 47 06 60